





Bulletin de l'association des anciens élèves
de l'Institut national des langues et civilisations orientales
Décembre 2007

Directeur de la publication : Françoise Moreux

issn 0769-9727

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad Munoz Gouet

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Le Bulletin

Décembre 2007

Institut national des langues et civilisations orientales



Table des matières

Éditorial	9
Actualité	11
Nouveau conseil d'administration	13
Annuaire	15
Journée de réflexion	17
« Quel avenir pour les Langues O' ? »	19
Allocution d'ouverture	21
Quel avenir pour l'INALCO ?	23
Témoignages	27
La carrière bancaire	29
L'Interprétariat	31
Le concours d'Orient	32
Synergie avec la BnF et la Bulac	33
Perspectives nouvelles	35
La BULAC : rapprocher école, chercheurs et bibliothèque	37
La formation en commerce international à l'INALCO / la filière CPEI	39
L'ingénierie multilingue à l'INALCO	43
Histoire	47
Un haut lieu du Montparnasse des peintres, la cantine de l'artiste russe Maria Vassilieva	49

Un précurseur des recherches archéologiques en Albanie au XX ^{ème} siècle : Léon Rey (1887-1954) archiviste paléographe..	55
Une enfance pékinoise	65
Récit. Mehmet Bey Alltuni.....	75
Les plus et les moins d'un régime monocentrique	81
Littérature	87
Saïgon : l'Eden Cinéma n'est plus.....	91
Phnom Penh :quand Malraux résidait à l'hôtel Manolis.....	93
Le Monstre des Sept Mers	97
In Memoriam	107

Éditorial

Le bulletin de décembre 2006 revêtait une nouvelle jaquette, colorée du feu de la passion avec laquelle Michel Perret, notre président d'alors, avait préparé cette parution. Il avait notamment, avec la maquettiste de la maison d'édition, pris un soin particulier à donner une forme à la fois plus structurée et plus homogène à cette revue bi-annuelle qui constitue notre « vitrine », dans ses spécificités les plus diverses et les plus variées.

Ainsi, le numéro spécial de juin, avec pour thème « les calendriers » des différentes cultures et civilisations enseignées à l'INALCO, illustre-il à merveille ce désir. Michel avait depuis longtemps cette idée en tête et le très vif succès que ce numéro spécial a remporté lui donnait raison en couronnant ses efforts.

Aujourd'hui, cet éditorial me donne l'occasion de rendre hommage à Michel Perret et à l'œuvre qu'il a accomplie au cours de son (trop) court mandat de président de notre Association, de juin 2005 à juin 2007, lorsqu'il a souhaité « passer la main ». C'est ainsi que j'ai été élu le 20 juin dernier. Dure tâche que celle de lui succéder. Plus dure encore de le faire loin de lui, en son absence, sans possibilité de communiquer directement.

En effet, le 22 août, alors qu'il se dirigeait vers Paris avec Michel Aufray (membre de notre conseil d'administration) en conduisant sa voiture, celle-ci a glissé (la petite route de montagne était-elle mouillée ?) et s'est encastrée dans un arbre. Michel Aufray n'a pas survécu et Michel Perret a été transporté à l'hôpital de Bourg-en-Bresse, et à l'heure où j'écris ces lignes, il est encore hospitalisé, conscient, mais dans un état qui le maintient au service réanimation. Nous compatissons aux souffrances physiques et psychiques de Michel et sommes de tout cœur avec ses neveux et nièces qui l'entourent de leur affection.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance aux quelques personnes (cf. comité de rédaction) qui se sont efforcées, en un temps record, de mettre au point dans les délais requis le présent bulletin que Michel avait commencé. Ce n'était pas chose aisée...

Ce bulletin de décembre 2007, qui comporte les rubriques « classiques » de récits historiques et littéraires, rendra compte prioritairement des

premières réflexions du groupe de travail réuni en avril dernier, à l'initiative de Michel Perret. Des membres de notre association, des anciens élèves ont pu échanger avec toutes les catégories des personnels de l'INALCO, enseignants, administratifs, techniques sur le thème « Quel avenir pour les Langues O' ? ». Les exposés et témoignages qui figurent ici sont ceux qui nous ont été communiqués, ils ne peuvent pas constituer à proprement parler les « minutes » de cette journée, mais donnent le ton de la réflexion amorcée. D'autres rencontres devraient suivre au cours de l'année.

Fidèle aux orientations prises par Michel Perret, notre association souhaite approfondir ses liens avec l'INALCO, ses enseignants et ses étudiants. Les anciens croient à la synergie qui résultera du regroupement en un même lieu (Tolbiac) des enseignements de l'INALCO. Ils sont disposés à faire profiter les élèves de leur expérience dans la diversité de leurs fonctions / métiers / occupations et la spécificité des études orientales afin d'être, notamment par le truchement de notre futur annuaire, un véritable relais avec la vie professionnelle.

Enfin, l'Association reste jeune puisqu'elle a fêté cette année ses 4 x 20 ans...elle doit donc être 4 fois vigoureuse ! C'est ce que je lui souhaite pour vous tous !

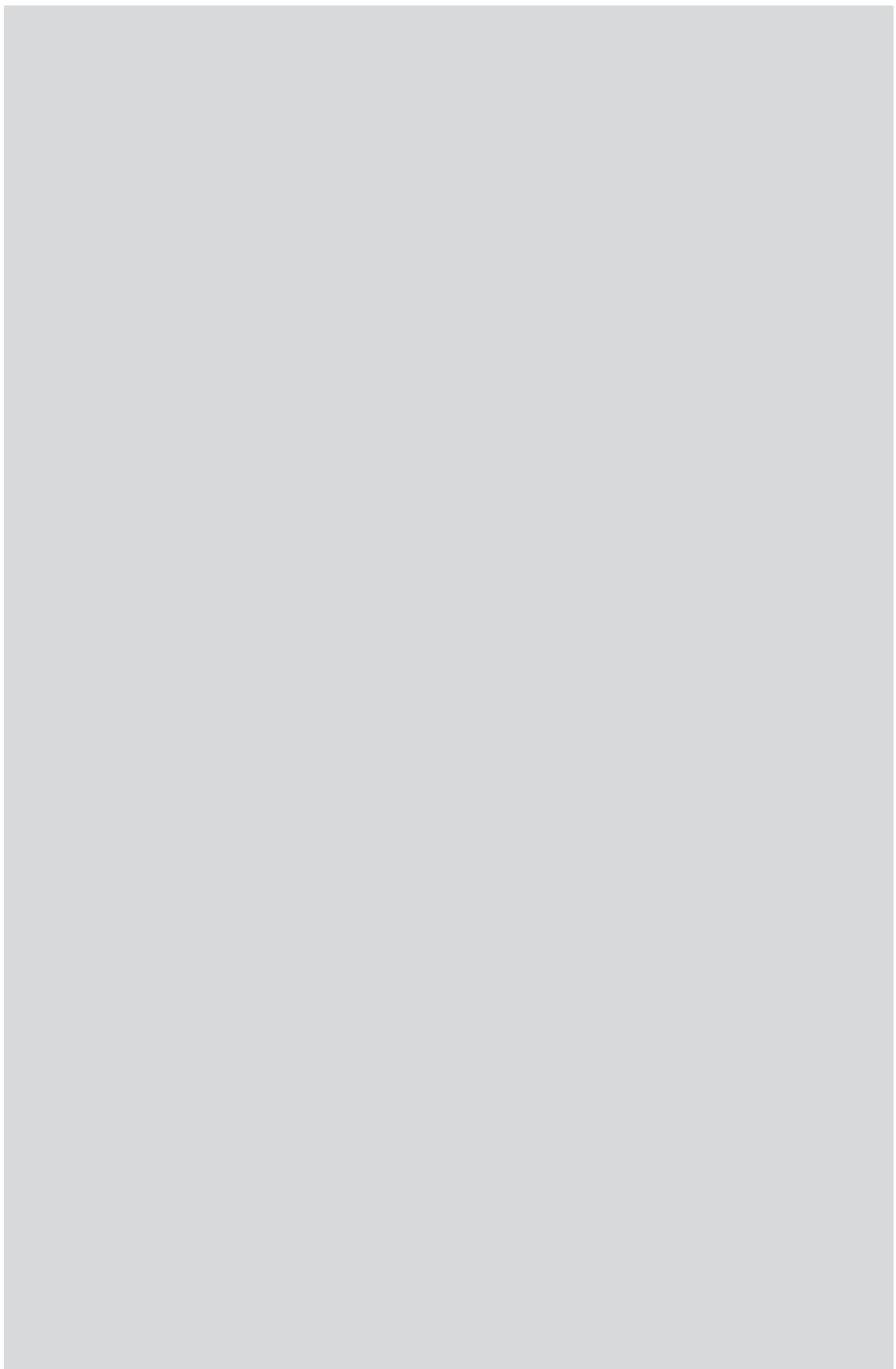
Et la couverture de la revue reste rouge, du même feu de la passion qui anime sa nouvelle présidente....

Françoise MOREUX*

12 octobre 2007

* Première femme présidente de l'association, je me présente : je suis un pur produit de l'ENLOV. J'ai été diplômée de chinois en 1969, j'ai enseigné le chinois en qualité de « *fudaoyuan* » durant l'année scolaire 1969-1970, j'ai obtenu mon diplôme supérieur CPEI (option commerce international) en 1973 (après des études à Paris VII et Taiwan), je suis entrée au conseil d'administration de l'Association des Anciens Élèves en juin 1991 où j'ai eu plusieurs postes de responsabilité. Je co-anime l'amicale de chinois depuis janvier 2001 et j'ai fait toute ma carrière à Air France, entrant dans la compagnie en 1973 à l'occasion de l'ouverture du bureau à Pékin.

Actualité



Nouveau conseil d'administration

L'Association des Anciens Elèves a élu le 7 juin dernier un nouveau Conseil d'Administration, composé de :

Jacques Legrand, membre de droit,

et par ordre alphabétique :

Marie-Claude Aubry-Bogdanovic, Michel Aufray, Jean-Louis Bacqué-Grammont, Janine Berman, Annie Berthier, Emmanuel de Brye, Armelle Cretin, Marie-Thérèse Gaucher, Dominique Gautier, Dominique Halbout du Tanney, Nicolas Komaroff, Chantal Laffont, Yohanan Lambert, Henri Marchal, Philippe Mazière, Catherine Meuwese, Françoise Moreux-Rodrigues, Régine Narguet-Dautry, Jean Perrin, Michel Perret, Marine Robin, Philippe Rousseau et Alain Schneider.

Le bureau, élu le 20 juin est composé de :

- La présidente : Françoise Moreux-Rodrigues, récemment retraitée de la compagnie Air France-KLM
- Les vice-présidents : Henri Marchal, conservateur honoraire du Patrimoine, Emmanuel de Brye, cadre administratif à l'INALCO et Nicolas Komaroff, consultant en commerce international.
- La secrétaire générale : Marine Robin, retraitée de l'enseignement
- La secrétaire-générale adjointe : Chantal Laffont, directrice d'école
- Le trésorier général : Yohanan Lambert, professeur
- La trésorière générale adjointe : Catherine Meuwese, retraitée de l'enseignement

Odile Czeher, notre secrétaire, peut être jointe les mardi, mercredi et jeudi après-midi de 15h00 à 18h00 au bureau de l'association, porte 317, 3^{ème} étage du 2, rue de Lille, tél. 01 49 26 49 63 et aux adresses e-mail : anciens_eleves@INALCO.fr ou odile.czeher@INALCO.fr

Un nouveau Comité de rédaction du bulletin a été créé lors de la réunion du conseil d'administration du 19 septembre, il est constitué de :

- Yohanan Lambert, Directeur
- Jean-Louis Bacqué-Grammont
- Annie Berthier
- Emmanuel de Brye
- Philippe Mazière
- Philippe Rousseau
- Alain Schneider

Annuaire

La dernière édition de notre annuaire a été publiée à l'aube du nouveau millénaire, en 2001. C'était la septième publication de notre association depuis 1952. À l'heure de la mondialisation et de l'omniprésence d'Internet, il est nécessaire de s'interroger sur le rôle et l'utilité de cet annuaire. Cette réflexion a été lancée, il y a maintenant plus d'un an, par Monsieur Michel Perret, alors Président.

En accord avec l'INALCO, nous sommes parvenus à la conclusion que l'annuaire restait un instrument utile pour les anciens élèves mais aussi pour les entreprises et nos étudiants actuels. C'est pourquoi nous avons décidé d'en publier la huitième édition au cours de l'année 2008.

Il nous semble utile de rappeler qu'il s'agit de la publication de NOTRE annuaire, c'est-à-dire celui de l'association des anciens élèves. Cette précision est très importante car il ne s'agit pas d'établir la liste de tous les diplômés des Langues O' mais de recenser, le plus précisément possible, les adhérents de l'association. Ce travail nécessite impérativement VOTRE contribution. Nous savons que les précédentes éditions contenaient un certain nombre d'imprécisions. Il est donc nécessaire que vous remplissiez attentivement la fiche de renseignement qui est jointe à ce bulletin. Indiquez-nous aussi les rubriques que vous souhaitez garder confidentielles, en précisant éventuellement le type d'édition (Internet ou papier).

Lorsque nous aurons collecté toutes vos réponses, nous procéderons à une double publication : en ligne et sur papier. L'accès en ligne sera réservé aux adhérents de l'association. La version imprimée comporte traditionnellement la liste des diplômés de l'école. Il faut préciser que nous ne maîtrisons pas ces informations et que nous nous contentons de reproduire les données fournies par l'école.

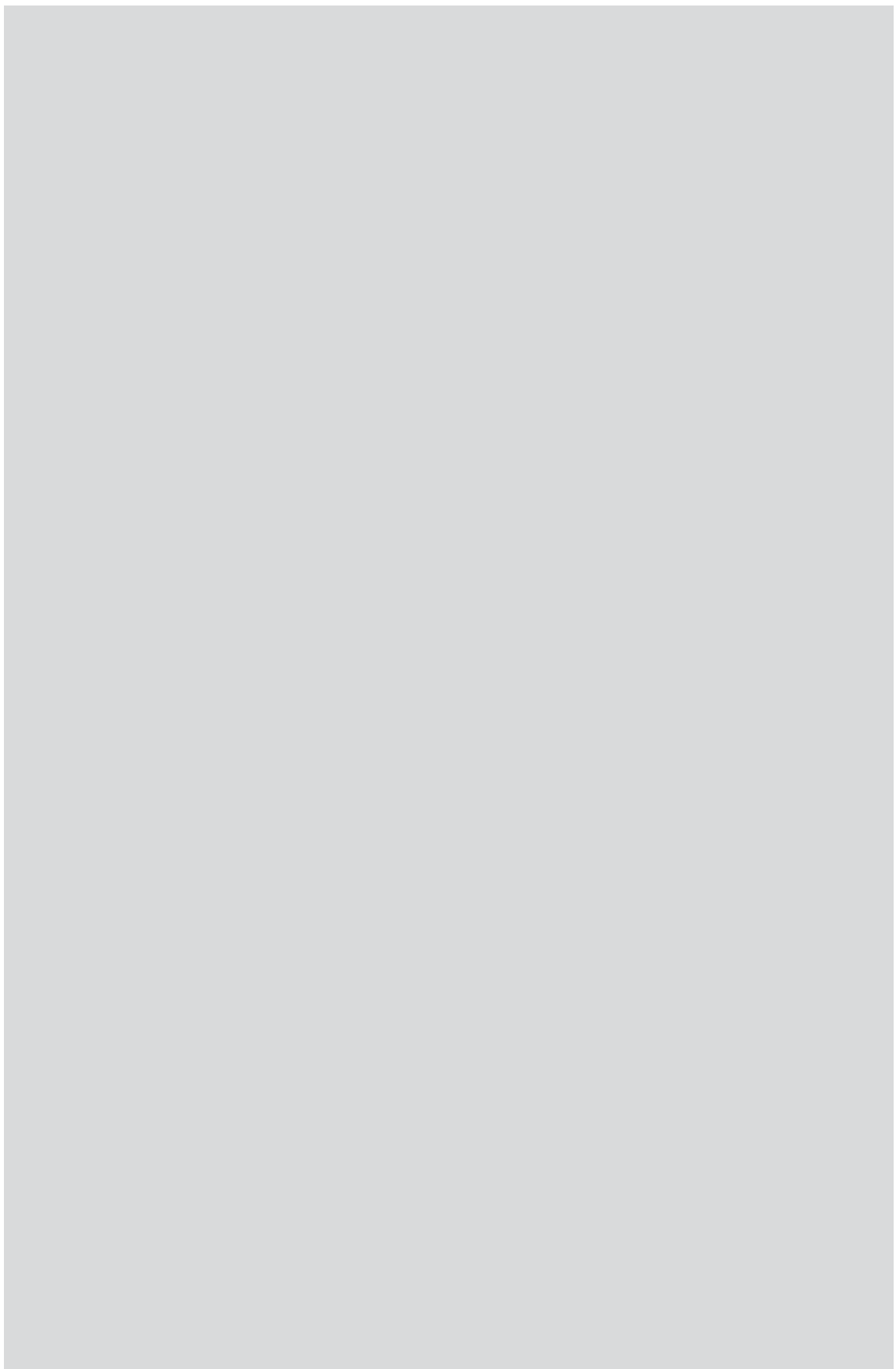
À ce propos, nous nous sommes entretenus récemment avec Monsieur Jacques Legrand, le Président de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, qui a déploré que l'école ne possède pas d'archives dignes de ce nom. Non seulement l'informatisation des fichiers n'a été mise en place qu'à partir de 1994, mais les diplômés ne sont pris en compte que s'ils ont été réclamés. Monsieur le Président a demandé que tous les

diplômes soient systématiquement recensés mais aucune mise à jour ne pourra être faite.

La valeur de ce nouvel annuaire dépend de votre implication : renvoyez massivement ces questionnaires et faites adhérer le plus grand nombre de personnes à notre association.

Yohanan LAMBERT

Journée de réflexion



« Quel avenir pour les Langues O' ? »

La première réunion du groupe de réflexion et de propositions organisée par l'Association des Anciens Élèves s'est tenue le 23 avril 2007, dans les salons de l'INALCO avec pour sujet : « *Quel avenir pour les Langues O' ?* »
Les discussions avaient pour trame les points suivants :

1. L'état des lieux

Bref historique pour rappeler notre patrimoine, l'apport des Langues O' à l'orientalisme et les spécificités de la maison (« l'esprit Langues O' » qu'il ne faut pas perdre).

- Les réformes en cours : LMD, cursus européens. Quelles opportunités nouvelles offrent-elles ?
- Comment mieux faire connaître la richesse des options qu'offre l'Institut ?
- Synergie avec d'autres institutions, BNF, BULAC. Les technologies du langage et de la connaissance.

2. Les débouchés : où mènent les Langues O' ?

- La diplomatie (Concours d'Orient). Quelle est l'expérience de ceux qui ont suivi cette voie (témoignage d'un diplomate ancien élève) et qu'attend de nous, aujourd'hui, le ministère des Affaires étrangères ? (ce que pourrait nous dire un représentant du Quai).
- Sciences et techniques de l'information et de la communication.
- Les affaires : les anciens élèves des Langues O (connaissant une ou plusieurs langues et la culture des pays où elles se parlent) disposent d'un atout supplémentaire pour le commerce international dans un monde de plus en plus délocalisé et internationalisé. Le diplôme L.O. à lui seul ne suffit pas. Mais, associé à une autre formation il peut être un atout décisif (pour les affaires comme pour la recherche).
- Présentation et bilan du CPEI. Comment l'aider à se développer ?

- **Témoignages d'intervenants extérieurs** (anciens élèves ou non) : banque, commerce international, entreprises employant des personnels étrangers, etc ...
- Témoignages d'enseignants, de chercheurs, d'étudiants des L.O.

3. Les Langues O' dans une société multiculturelle

L'École des Langues Orientales, depuis ses origines, a toujours été le moyen d'ouverture vers les cultures non-occidentales, qui restent en grande partie hermétiques si l'on n'a pas accès à la langue. Mais il y a peut-être aussi une responsabilité particulière à l'intérieur même de la société française qui est devenue mélangée et multiculturelle. Pour favoriser l'intercompréhension plutôt que l'affrontement ou l'enfermement, nous pouvons avoir un rôle de médiateurs qu'il serait peut-être temps d'affirmer. Cela mérite, en tout cas, discussion.

Michel PERRET

Allocution d'ouverture

C'est avec un plaisir particulier que j'accueille ce colloque, organisé par l'Association des anciens élèves et des Amis des Langues orientales et que je me félicite de sa tenue.

Cette initiative vient à son heure, alors même que les Langues O' où beaucoup d'entre vous ont fait leurs études sont confrontés à des échéances et des enjeux profondément renouvelés.

Face à la naissance de ce qu'il n'est pas exagéré de considérer comme un nouveau modèle éducatif, la diversité et le croisement des regards apparaît plus que jamais comme une condition pour saisir un réel en mouvement rapide. L'Association des anciens élèves, quand elle s'interroge sur ce qu'est et ce que devient l'enseignement de nos Langues orientales, montre que, loin d'être un simple conservatoire des traditions, voire des nostalgies, elle se place dans la perspective d'un héritage vivant, où se retrouvent et se reconnaissent nos étudiants d'hier et d'aujourd'hui.

L'INALCO change, mais ce sont toutes les formations supérieures qui sont actuellement bouleversées. L'image d'un savoir destinant celui qui l'acquiert à remplir une tâche qui resterait la sienne toute sa vie a bel et bien vécu. Les adaptations, la capacité de chacun à tracer sa propre voie, l'obligation pour les établissements de favoriser cette démarche, de considérer avec une attention plus aiguë le projet de chaque étudiant sont autant de défis qui concernent aussi bien une institution comme l'INALCO que chacun de ceux qui y travaillent ou qui y étudient. Il s'agit bien de nouveaux métiers, et le plus difficile d'entre eux est sans doute, quoiqu'il en semble, celui de l'élève. Ces métiers évoluent à des rythmes très rapides, au point qu'il n'est pas toujours facile d'en suivre, moins encore d'en prévoir les embardées.

Dans ce tableau mouvant, il apparaît toutefois quelque élément de stabilité ou du moins de constance. Les formations acquises à l'INALCO sont de celles qui forment souvent, dans le tohu-bohu d'une vie, des points de repères, des moments essentiels dans la formation de chaque personnalité. L'apprentissage des langues et des cultures, dont beaucoup sont celles de puissances de premier plan, qu'elles soient « émergentes » ou durablement installées sous les feux de la rampe, mais dont beaucoup aussi sont les

porteuses vivantes de la reconnaissance de la complexité et de la richesse de la diversité humaine, voilà les nombreux miroirs où quiconque a « fait les Langues O' » vient un jour ou l'autre se reconnaître. Aujourd'hui, l'INALCO est un des établissements, dans le monde, où se produisent la connaissance, les compétences, les réflexions, la responsabilité qu'appelle le processus de « mondialisation » ou de « globalisation », perçu et montré non seulement dans la complexité de ses circonstances immédiates mais aussi dans la profondeur de ses racines comme de ses contradictions.

Répondre à ces questions nous impose de mieux connaître nos publics, aussi bien lors de leur arrivée à notre porte, voire avant même, avec leur vécu, leurs expériences, qu'après qu'ils ou elles nous auront quittés, est un impératif majeur d'efficacité, de compréhension et de formulation renouvelées de nos missions, des engagements que nous prenons mutuellement avec nos étudiants et que nous leur demandons aussi de prendre.

C'est dire si l'Association est en position de jouer un rôle de grande portée. Sans doute est-elle le lieu où peuvent le mieux se rassembler, se fédérer aussi cette connaissance et ces attentes. Les réflexions de votre colloque ne se perdront pas dans le silence. Cette réunion est la première de ce type, nul doute qu'elle ne sera pas la dernière.

Jacques LEGRAND
Président de l'INALCO

Quel avenir pour l'INALCO ?

La carte figurant sur le site Internet de l'INALCO représente le monde qui est à la portée de notre investigation pour le XXI^e siècle. Un sujet d'une telle importance conduit naturellement à réfléchir sur la place et l'avenir de l'INALCO dans cet environnement.

La lecture du programme de la journée de réflexions de l'Association des Anciens Élèves et Amis de l'INALCO qui s'est tenue au printemps 2007 a conduit à aborder plusieurs sujets importants :

- l'environnement mondial,
- les profils des personnes dont les entreprises ont besoin,
- les technologies de l'information,
- la préparation de l'avenir pour l'INALCO,
- comment aider durablement l'INALCO pour l'Association.

L'environnement mondial

Plusieurs facettes de l'INALCO sont abordées dans le programme de la journée de réflexion : historique, état des lieux, réforme LMD. Nous voulons insister sur la surveillance de l'environnement qui est devenue absolument nécessaire pour les organisations qui veulent aujourd'hui survivre et se développer. L'Intelligence Economique leur fournit les outils pour le faire. Cette surveillance conduit aux constats suivants :

- Il est essentiel d'être vigilant et réaliste vis-à-vis de l'environnement mondial dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, que ce soit en terme d'économie, de géopolitique, d'idéologie ou de sociologie.
- L'actualité illustre que nous sommes entrés dans un monde de grandes menaces et de non moins grandes opportunités.
- Les futurologues nous annoncent que nous allons entrer dans une période caractérisée par l'émergence de blocs ou de grappes, c'est-à-dire un grand pays entouré de pays satellites qui lui seront attachés.

On peut imaginer qu'il y aura de 6 à 8 blocs (USA, Europe, Russie, Chine, Inde, Brésil et peut-être Afrique du Sud et Indonésie).

Dans ce contexte, plusieurs modes de pensées vont coexister. Le mode occidental n'est plus l'unique référence mais un mode de pensées parmi d'autres. Nous sommes entrés également dans une société multiculturelle dont il faut améliorer l'intercompréhension. Mais au-delà du nécessaire dialogue, il ne faut pas faire preuve d'un angélisme coupable. Nous sommes inscrits, volontairement ou pas, dans une logique d'influence et de conquête. Les enjeux sont de taille. Ce sont les emplois, la richesse des hommes, des entreprises et des pays dont il est question. La concurrence est devenue difficile mais elle le sera encore plus demain.

Les études historiques de cas comme celles des grandes villes méditerranéennes comme Smyrne montrent que cette étape multiculturelle ne devrait être que transitoire. Tout peut changer en moins d'un siècle. La France est un pays de paradoxes. Alors que nous réfléchissons aujourd'hui sur l'avenir de l'INALCO, il se passe le fait suivant en Inde dans la ville de Bangalore. Il y a là-bas 900 000 informaticiens, plus que dans toute la France réunie. Parallèlement, il est prévu dans cette même ville la création de 11 instituts de langues ! A n'en pas douter, l'Inde dispose ses bataillons de chercheurs, d'ingénieurs, de commerciaux pour partir à la conquête de l'espace informationnel, la richesse impalpable du XXI^e siècle. Qu'attendons-nous ?

L'INALCO a bien un avenir et il est capital pour notre pays. Mais l'envisager sans regarder ce qui se passe ailleurs serait périlleux.

Quel avenir pour l'INALCO ?

Abordons le problème par l'analyse des besoins. Les profils recherchés par les entreprises évoluent. Pour s'adapter, il est nécessaire de continuer à se former. La formation ne s'arrête pas à la fin des études. Dans cet environnement mouvant quels espaces stables existe-t-il pour l'enseignement institutionnel ?

Il y a les connaissances de bases et celles nécessaires pour démarrer dans un métier. Après, il est possible de faire appel à la formation continue. Des sociétés privées de formation en vivent. Regarder comment elles procèdent pourrait fournir des idées pour l'enseignement traditionnel.

La surveillance de l'environnement global, facteur essentiel de survie dans le monde actuel, mérite également d'être développée et d'être intégrée aux métiers de base.

Il y a aussi les fondamentaux du monde du travail :

- L'aptitude à dérouler complètement le processus de résolution d'un problème : en partant de l'identification, puis en passant par la formalisation de la question, la recherche des informations et des méthodes utilisables, en finissant par l'analyse, la formulation intelligible de la solution et la communication avec les autres tout en restant concret.
- L'aptitude à travailler en équipe : il est encore plus nécessaire de comprendre les modes de pensées des autres, de communiquer et d'être force de proposition.
- Il faut également de plus en plus être capable d'appréhender des situations complexes, de faire preuve de vision globale et d'être multi ou transdisciplinaire.

L'importance de la communication

La communication est aujourd'hui omniprésente. Pour agir efficacement, une bonne stratégie ne suffit plus. Il faut avoir une bonne intelligence de la situation et expliquer ce que l'on fait. Mais même cela ne suffit plus, il faut influencer son environnement et lutter contre la désinformation. Il faut intégrer la dimension communication dans la formation. Les plus grandes écoles mondiales l'ont déjà fait. Il faut maîtriser les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication). Ce n'est pas un hasard si les Américains sont les premiers dans ce domaine.

Comment l'INALCO peut préparer son avenir ?

Plusieurs suggestions peuvent être émises :

- Faire autrement,
- Rapprocher autant que faire se peut les formations de l'INALCO des besoins des entreprises (enquêtes de besoins),
- Surveiller l'environnement global de l'INALCO en mettant en place une veille (si ce n'est déjà fait), en pratiquant du benchmarking afin d'anticiper et d'accompagner les évolutions,

Pour se préparer à un monde multipolaire, on peut suggérer également :

- de former des « médiateurs » entre les différentes cultures pour la recherche, l'industrie, le commerce et la diplomatie,
- de former des « infomédiaires » maîtrisant les NTIC et l'information dans les langues des différents blocs qui se dessinent, en particulier les langues difficiles pour les Occidentaux comme le chinois.

Il est dit qu'il y a plus d'information dans Internet sur les villages chinois que sur les villages français. Mais il faut pouvoir les lire.

Pour l'Association des Anciens

On pourrait également faire des suggestions à l'Association des Anciens et des Amis pour aider l'INALCO de l'extérieur par exemple :

- En pérennisant les journées de réflexions,
- En créant une amicale de veille à l'instar de celles des langues et civilisations qui alimenterait de ses réflexions la direction de l'INALCO,
- En maintenant raisonnablement proche l'INALCO et l'Association des Anciens.

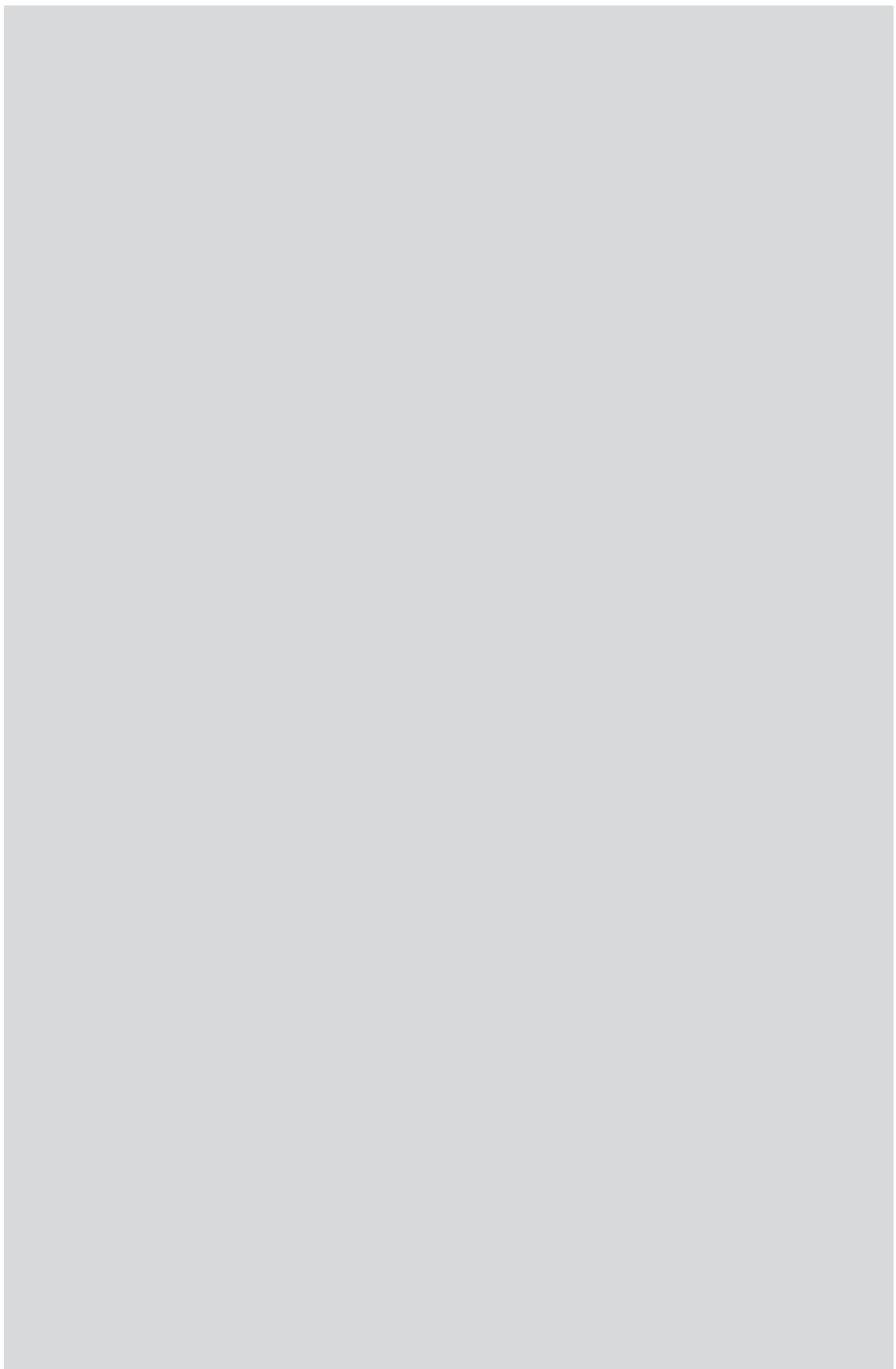
Facteurs critiques de succès

Pour autant, ces propositions n'auront une chance d'être efficaces que si des facteurs critiques de succès sont observés :

- Les actions entreprises doivent avoir le soutien de la direction de l'INALCO, notamment en ce qui concerne la veille,
- Il n'est pas possible de tout surveiller ; Il sera donc nécessaire de lister les thèmes et de les prioriser,
- Il faudra constituer et animer un réseau de veille et encourager les bonnes volontés, car l'expérience montre que sans un juste retour, le réseau se tarie.

Antoine GAUTIER

Témoignages



La carrière bancaire

Les Langues O' préparent-elles à une carrière bancaire ? Non, l'INALCO ne figure pas parmi les établissements universitaires réputés pour préparer à des fonctions commerciales et financières.

Mais, peut-on faire une carrière bancaire lorsqu'on est diplômé des Langues O' ? Oui ! L'expérience montre qu'on retrouve d'anciens élèves de l'institut dans les banques comme, vraisemblablement, dans d'autres entreprises à vocation internationale. Le paradoxe du diplôme des Langues O' tient au fait qu'il est à la fois reconnu – même envié – comme formation intellectuelle et universitaire, pour la qualité de l'enseignement dispensé, tout en étant non reconnu comme préparant, à lui seul, à une carrière en entreprise.

Quelles sont les raisons pour lesquelles un diplômé des Langues O' peut intéresser une banque ? Consultez sur internet les pages d'accueil des grands établissements bancaires, à la rubrique ressources humaines-recrutement, et vous constaterez que la plupart d'entre eux ne recherchent pas un profil stéréotypé de candidat mais au contraire des postulants venant d'horizons différents.

Les doubles formations, la connaissance et la pratique de plusieurs langues étrangères sont particulièrement recherchées. Ajoutons qu'une bonne maîtrise de l'anglais est indispensable à une carrière bancaire internationale.

La personnalité des jeunes diplômés, leur capacité à s'intégrer à une équipe, leur goût de l'innovation, leur volonté d'agir et leur ambition de réussir constituent autant d'atouts essentiels que le recruteur s'efforcera de dégager lors d'entretiens avec les postulants.

Les grands établissements bancaires ont une activité, et pour beaucoup d'entre eux une implantation, mondiale. Ils sont donc particulièrement intéressés par les candidats présentant une formation ouverte à l'international et acceptant la mobilité. Le recrutement des banques et plus généralement celui des entreprises de services aux entreprises est désormais fondé sur la diversité des talents et des cultures.

Existe-t-il établissement universitaire plus ouvert à l'international que les Langues O' ?

Si l'on veut que les Langues O' soient reconnues comme un établissement universitaire préparant à la vie professionnelle il paraît souhaitable de donner à l'institut une spécificité en développant l'association de l'apprentissage des langues et cultures orientales avec des formations économiques, commerciales, financières, en ressources humaines et en informatique... afin que le panel des modules offerts aux étudiants soit à la fois large et ciblé professionnellement. En contrepartie il faut être rigoureux dans la sélection des élèves à l'entrée (motivation, aptitude) et à la sortie de ces filières afin de bien positionner les diplômés.

La filière de commerce international des Langues O' ou CPEI (Centre de Préparation aux Échanges Internationaux), qui existe depuis 1970 et propose un double cursus associant l'économie et les techniques de commerce international d'une part et les langues et cultures orientales d'autre part apporte une première réponse à cette demande de double formation. Elle mérite d'être mieux connue des étudiants et des entreprises. Peut-être faut-il mener une large campagne de communication et de promotion de cette filière auprès des élèves et des employeurs potentiels mais aussi auprès des médias, qui chaque année, établissent un palmarès des meilleures écoles et formations universitaires.

Alain MORIZET
Diplômé des Langues O'
et ancien Directeur de banque

L'interprétariat

Je travaille depuis 3 ans dans le cadre de l'Association **ISM Interprétariat** (Inter Service Migrants - Interprétariat) en qualité d'interprète de chinois. **ISM Interprétariat** a pour objet de favoriser la communication et la rencontre entre français et étrangers de langues et de cultures différentes. Le domaine de nos activités est le Social, avec toutes ses variantes. Nos prestations sont adaptées aux populations étrangères (migrantes et très souvent sans papiers et qui ne parlent pas ou très mal le français) et aux services publics, avec le souci du respect des partenaires en présence.

Connaissances requises

- la connaissance linguistique du migrant que l'on aide, connaissance de sa culture, de ses habitudes et us et coutumes,
- le sens de la communication et de l'écoute
- le goût de travailler dans le milieu social.

La neutralité et le secret professionnel sont des conditions exigées. Nous travaillons aussi bien *par déplacement* dans toute l'Île de France (mais pour les chinois, essentiellement quartier de Belleville et Ivry et dans tout le 93) que *par téléphone* (Île de France ou en province), et nos partenaires sociaux sont notamment les Hôpitaux, les maternités, les PMI (Centres de Protection Maternelle et Infantile = dispensaires), les Services sociaux ou Médico-sociaux, les Ecoles, les DDASS, le Samu Social etc. ... En dehors de ces activités d'interprète de chinois auprès des différents services sociaux, et toujours dans le cadre de ISM, j'assure également une permanence comme **écrivain public** à l'annexe de la Mairie de Drancy. Les chinois sont nombreux dans cette commune et la Mairie de Drancy a jugé utile d'avoir quelqu'un qui parle le chinois pour aider cette population à s'intégrer dans leur commune. Je leur écris ou lis leur courrier et je les aide à remplir ou à rédiger divers dossiers, tels que les demandes de couverture sociale, etc... Les chinois qui commencent à me connaître, viennent aussi me voir maintenant pour des conseils.

Mauricette RAOUL-DUVAL

Diplôme supérieur Langues O' en chinois, option CPEI en 1974

Le concours d'Orient

La question du concours d'Orient a été soumise depuis la fin de la guerre à toutes sortes d'aléas et à l'ambiguïté dans la mesure où dans l'esprit de ceux qui avaient recours aux services des agents d'Orient subsistait une incertitude. Ceux-ci étaient-ils des drogmans ou bien des diplomates à part entière ?

La périodicité du concours était fonction des besoins et des places disponibles. Un stage à l'étranger précédait la participation au concours, alors qu'aujourd'hui le jeune lauréat accomplit son stage à l'administration centrale une fois passé le concours.

Le concours d'Orient est un concours du cadre A. On exige des candidats qu'ils aient le niveau de l'ENA + la connaissance d'une ou de plusieurs langues. Toutefois, les anciens élèves de l'ENA bénéficient d'une ancienneté de 3 ans compte tenu de leur scolarité à l'École. A noter qu'il existe depuis plusieurs années une « filière » allemande permettant par la connaissance de cette langue d'accéder au concours d'Orient.

Importance attachée à la connaissance des langues et des civilisations : elle est relative selon les chefs de poste ou directeurs. Conséquence : bien des agents abandonnent ou font oublier leur spécialité et leur zone d'étude. Il est vrai qu'à partir d'un certain grade, il est bon d'avoir d'autres expériences car l'éventail des postes est plus restreint.

Contrairement à ce qui se passe dans un certain nombre de pays étrangers, la connaissance d'une langue n'est pas homologuée en France par l'attribution d'une prime, ce qui paraît montrer en définitive l'intérêt relatif de l'administration pour ce type de connaissance.

A la décharge du Quai d'Orsay, il faut dire que la mise en place du concours d'Orient a un coût financier, alourdi par la multiplicité du choix des langues dites mineures. A ce titre, il est en butte aux critiques du Conseil d'État et de la Cour des Comptes dont les membres ont des préoccupations avant tout hexagonales.

Jean PERRIN

Synergie avec la BnF et la Bulac

Domaines de coopération : historique et perspectives

Il convient de rappeler ici que contrairement à la BIULO (et la BULAC), la BnF n'est pas une bibliothèque spécialisée et que parmi ses missions « indépendantes et non négociables » deux concernent les domaines de coopération avec la future BULAC :

- Dépôt légal : entrée des documents français relatifs aux langues et civilisations orientales
- Encyclopédisme : acquisitions des documents étrangers relatifs aux langues et civilisations orientales y compris en langues orientales

C'est afin d'élargir cette mission d'encyclopédisme et d'apporter une complémentarité à ses collections et mettre en commun des ressources de plus grand nombre, que la BnF a créé un réseau national avec d'autres bibliothèques françaises, notamment en accordant des crédits documentaires pour l'achat des fonds définis. Il s'agit des « pôles associés ». Dans ce cadre – et dès 1994 – elle a signé une convention avec la BIULO, établissement à l'écoute de l'INALCO et composante essentielle de la future BULAC, dont les termes sont : « l'acquisition à titre onéreux dans les domaines des langues orientales dites rares » et cela concerne, actuellement, certaines langues de l'Asie du sud et les langues turques des républiques ex-soviétiques, enseignées à l'INALCO.

Nous espérons poursuivre cette aventure avec la Bulac et pourquoi pas étendre son application à d'autres domaines, qu'ils soient linguistiques ou bibliothéconomiques.

Par ailleurs, la BnF a toujours été considérée comme partenaire privilégié par le projet BULAC : des contacts professionnels ont été établis dès 2002. Son expérience et savoir faire furent notamment consultés pour la constitution de ses collections en libre accès. (Les deux niveaux du libre accès sont

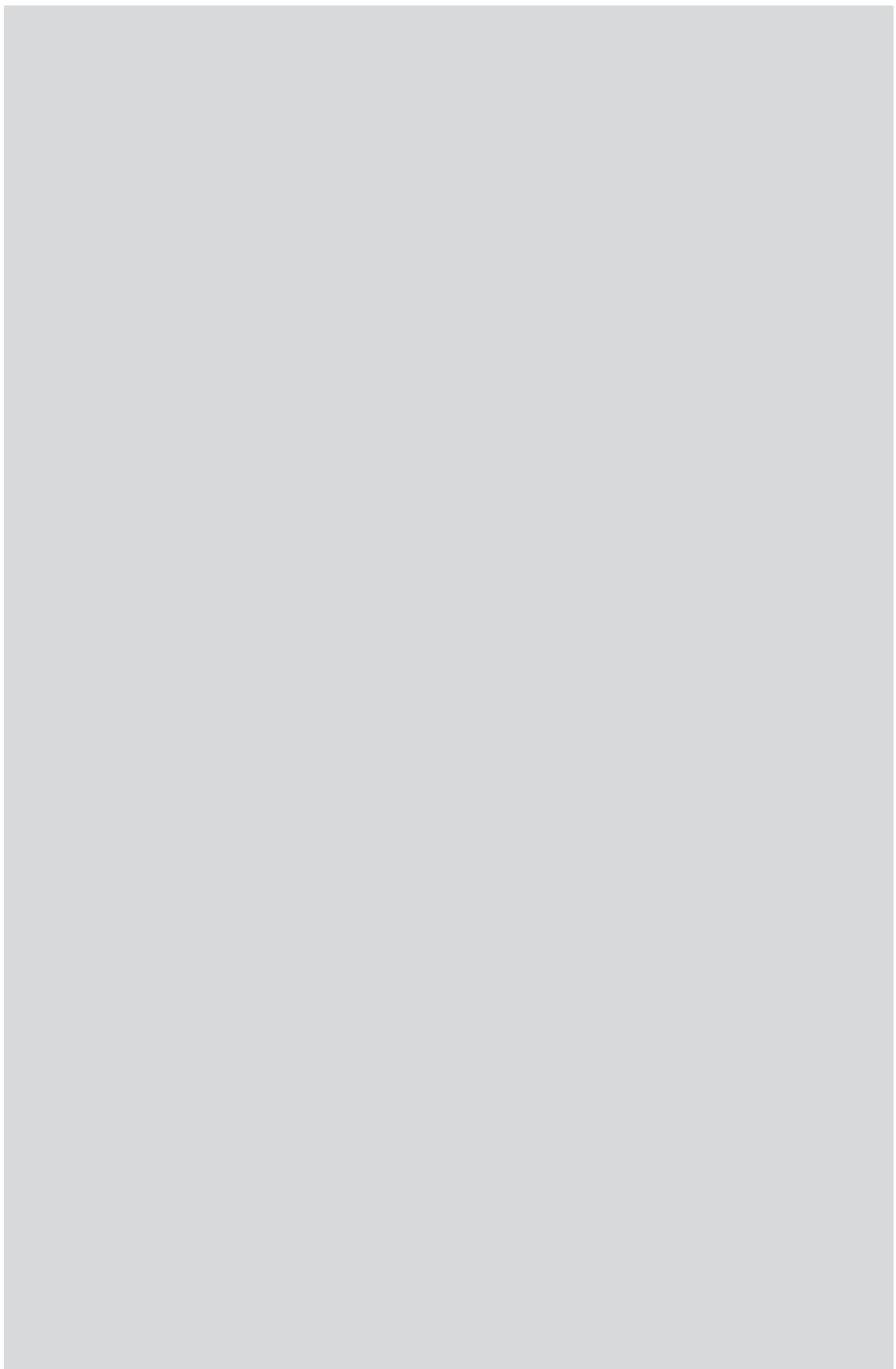
nettement une inspiration BnF). A noter que le Conseil de Surveillance de la Bulac compte un membre permanent de la BnF.

Des réunions de groupes de travail ont eu lieu régulièrement – et continueront d'avoir lieu – d'abord pour un échange d'information sur l'évaluation des fonds des deux côtés puis pour la rédaction d'une politique documentaire afin de définir des évolutions des fonds plus ou moins riches plus ou moins anciens. Ainsi des groupes de travail constitués des chargés de collections des aires linguistiques spécifiques dans les deux établissements (également en présence des chercheurs enseignants) se rencontrent pour confronter listes d'acquisitions et thématiques à développer en tenant compte des lacunes et des richesses particulières. Cependant il ne faut jamais oublier que contrairement à la Bulac qui doit entre autres servir la communauté des étudiants de tous les niveaux, la BnF est davantage au service de la recherche que de l'enseignement.

Néanmoins, des chargés de collections orientales à la BnF participent à des actions « pédagogiques » en direction des étudiants de l'INALCO. Des exposés sont souvent proposés pour leur faire découvrir les nombreux ressources et outils à leur disposition. Et cette année universitaire nous avons inauguré la tenue d'un séminaire de méthodologie en Master 1 du département du Proche et Moyen Orient dans les locaux de la BnF. Nous espérons étendre cette expérience à d'autres aires dans les années à venir.

Sara YONTAN MUSNIK
Conservateur, BnF

Perspectives nouvelles



La BULAC : rapprocher école, chercheurs et bibliothèque

Le chantier de la Bibliothèque universitaire des Langues et civilisations est étroitement lié à celui de l'école. Les deux institutions qui partageront le même bâtiment à la rentrée de 2010 ont vocation à se compléter et à s'épauler. Il sera ainsi mis un terme à la longue séparation de l'INALCO et de sa bibliothèque, si dommageable pour les professeurs, les étudiants et les bibliothécaires. Actuellement la BULAC est un GIP (Groupement d'Intérêt public) qui prépare la fusion de la BIULO – qui est actuellement plus qu'à l'étroit dans ses murs - avec une vingtaine de bibliothèques spécialisées pour former en fédérant tous ces fonds la bibliothèque dont l'école et un certain nombre d'institutions et d'équipes de recherche –relevant de grands établissements parisiens et travaillant dans les domaines des langues et civilisations de l'Europe Orientale, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie, ont un cruel besoin.

Les chantiers primordiaux - qui incombent à l'équipe de la BULAC et à ses partenaires - sont, outre la préparation du déménagement dans un nouveau bâtiment apte à héberger à terme deux millions de volumes :

- l'achèvement d'un catalogue informatisé multilingue et multi-écritures,
- la préparation d'une importante collection de 220 000 ouvrages en libre-accès,
- la mise en place d'une bibliothèque numérique,
- le renforcement des liens entre bibliothèque, enseignants et chercheurs.

Les salles de lecture, avec 910 places réparties sur trois niveaux comprendront une section « étude » plus particulièrement conçue –avec un libre accès réparti par domaines (pays et langues) - pour satisfaire les besoins des étudiants et une section « recherche » destinée plutôt aux chercheurs, avec une salle de « réserve » dédiée à la consultation des manuscrits, imprimés anciens ou ouvrages précieux (nombreux à intégrer la future BULAC).

Des salles pourront être réservés par certains chercheurs et l'établissement aura à cœur de fournir le plus large éventail de services possible au public le plus varié. Grâce au financement apporté par la Région Île-de-France, Paris sera ainsi doté d'un établissement complétant la BnF et, nous l'espérons, apte à insuffler un nouveau dynamisme à la recherche sur les langues et civilisations.

Francis RICHARD

La formation en commerce international à l'INALCO / la filière CPEI

Lors de la mise en place de la réforme LMD (Licence en 3 ans / Master en 5 ans / Doctorat en 8 ans) à l'INALCO, le Ministère de l'Éducation Nationale a validé la proposition des filières de l'institut pour la création de licences appelées : Langues du Monde et Formation Appliquée (LMFA). Au total 5 mentions de ces licences « LMFA » ont ouvert depuis septembre 2007 :

- Mention commerce international
- Mention communication interculturelle
- Mention didactique du FLE (Français Langue Etrangère)
- Mention relations internationales
- Mention traitement numérique multilingue

Ces 5 mentions sont accessibles pour les 64 langues habilitées dans la nouvelle offre de formation licence (LLCE ou LLCA) à partir du niveau licence 2^{ème} année (= L2). Elles valident l'acquisition de 48 ECTS (European Credit Transfer System, crédits européens servant d'unités de compte pour l'obtention des diplômes, il faut 180 ECTS pour valider une licence à raison de 60 ECTS par an) sur deux ans selon la répartition du tableau ci-dessous (en blanc ce qui dépend des départements de langue ; en grisé ce qui dépend de la mention) :

L 1	Langue civilisation (fondamentaux) 48 ECTS	langue de travail (plusieurs choix possibles) méthodologie / informatique 12 ECTS
L 2	Langue civilisation (fondamentaux) 42 ECTS	Mention X ou Y 18 ECTS
L 3	Langue civilisation (fondamentaux) 30 ECTS	Mention X ou Y 30 ECTS

Les cours de la mention commerce international sont les suivants :

L2 :

- Anglais (3 ECTS)
- Micro-économie (6 ECTS)
- Macro-économie (6 ECTS)
- Marketing (3 ECTS)

L3 :

- Anglais commercial (5 ECTS)
- Droit des affaires (5 ECTS)
- Économie internationale (2x5 ECTS)
- Comptabilité (5 ECTS)
- Gestion (5 ECTS)

Les débouchés de cette formation sont nombreux. Les stages ne sont pas obligatoires mais conseillés en fin de L3. La formation complète de trois ans permet des débouchés sur des postes d'employés ou de cadres moyens pour les fonctions suivantes :

- conseiller clientèle, notamment dans le secteur du luxe mais aussi dans le secteur du tourisme ou de l'hôtellerie ;
- secrétaire trilingue (français, anglais + 1 langue orientale), secrétariat de direction ou secrétariat de services commerciaux ;
- chargés d'assistance internationale ;
- chargé de développement marketing (assistant de projets, assistant dans le domaine de la veille marketing) ;
- assistant en communication, relations presse, événementiel.

Mais il est évident que la poursuite d'études en master sera privilégiée par une grande majorité d'étudiants. La licence LMFA commerce international de l'INALCO donne en priorité accès au Master en deux ans de l'institut (mention métiers de l'international / spécialité Commerce international) mais aussi à d'autres master du même type sur Paris ou la province.

Le Master

Cette mention de **Master est à visée professionnelle**. Il correspond à l'ancien DESS Commerce International. Chaque promotion est composée de 30-35 étudiants qui partagent les cours de tronc commun. Ils se

répartissent ensuite dans les cours de langue ou les séminaires « zone » en fonction de leur langue d'accès ou dans les options en fonction de leur choix.

La formation s'adresse à des étudiants compétents dans une ou plusieurs langues enseignées à l'INALCO (la licence de langue orientale est obligatoire pour les non locuteurs maternels), également d'un bon niveau d'anglais général, et ayant déjà des connaissances en gestion, économie, commerce.

Les langues d'accès à ce master sont :

Zone Asie-Pacifique

Bengali, birman, cambodgien, chinois, coréen, hindi, japonais, laotien, malais-indonésien, mongol, népali, ourdou, pashtoun, tagalog, tamoul, thaï et vietnamien.

Zone Europe centrale et orientale

Albanais, arménien, bulgare, estonien, finnois, géorgien, grec moderne, hongrois, polonais, roumain, russe, serbe, croate, tchèque et turc.

Zone Moyen-Orient-Afrique

Amharique, arabe littéral, arabe maghrébin, arabe oriental, haoussa, hébreu, kurde, malgache, mandingue, persan et swahili.

Cette offre est unique en son genre. Seul l'Institut offre une formation aussi large en terme de double compétence langue / techniques de commerce international.

L'objectif de formation est de **former des cadres du commerce international (import / export, marketing international, logistique, suivi de projets, gestion de filiales à l'étranger).**

Les débouchés sont nombreux et variés. Les statistiques ci-dessous permettent de s'en rendre compte (données jeunes diplômés 2004, 2005, 2006) :

Type de contrats

CDI	34%	création entreprise	5%
CDD	19%	autre stage	4%
Interim	4%	en recherche	15%
VIEVIA	15%	suite études	4%

Secteurs

import-export	39%	banque finances	16%
marketing	15%	conseil	13%
logistique	11%	divers	6%

salaires annuels brut moyen à l'embauche 27 000 euros

Le master propose plus de 800 heures de cours sur 2 ans, cours de langue orientale, anglais et techniques de commerce international (Marketing, Financements garanties paiements, Droit des affaires, Analyse financière, Séminaire économie internationale des zones, Techniques de gestion, Statistiques, Instruments du commerce international (transport, douanes, fiscalité), Logistique, Négociation, Risque pays, Contrôle de gestion, etc..).

De plus des stages sont obligatoires pour valider le master. Ils permettent de valider et d'appliquer les connaissances acquises dans l'année. Le stage doit être fait dans le cadre de la spécialité choisie. Il peut être effectué en France ou à l'étranger.

Durée des stages de M1 : **2 à 6 mois**

Durée des stages de M2 : **3 à 6 mois**

Enfin le CPEI propose d'autres activités annexes pour aider les étudiants et développer sa notoriété :

- Annuaire des anciens, parution tous les 2 ans en octobre
- Cocktail tous les 2 ans + autres événements à suivre
- Pochette Promo CPEI
- Organisation du test du JETRO (tous les ans en juin)

Catherine LEGEAY-GUILLON

Directrice des études

L'ingénierie multilingue à l'INALCO

Le centre de recherche en ingénierie multilingue (CRIM, devenu TIM) fête ses vingt ans cette année. Sa légitimité au sein de l'INALCO a mis longtemps à s'imposer en raison du malentendu sur la finalité de l'outil informatique appliqué aux langues. Les applications affichées par l'industrie des langues ne manquaient pas en effet d'entretenir un malentendu qui rendait notre programme peu crédible. Pouvait-on parler de traduction automatique au vu des piètres performances obtenues ? N'était-on pas fondé à porter un regard sceptique sur les résultats de l'enseignement assisté par ordinateur ? Quant au traitement des langues non européennes, il rencontrait les obstacles constitués par les différences d'écritures qui ont longtemps semblé insurmontables. Dans le scepticisme ambiant, nous avons mis en place notre cadre de recherche et d'enseignement sur les corpus alignés et comparables, la constitution de ressources multilingues, le traitement des écritures, etc.

Progressivement, en partant des besoins exprimés par le monde économique, le périmètre de l'ingénierie multilingue s'est donc concrétisé sous forme de programmes qui ont abouti à la création d'un département à part entière (de la licence au doctorat) et d'une équipe de recherche habilitée qui a à son actif la réalisation de plusieurs projets nationaux et européens.

Le cœur de notre offre d'enseignement a été constitué par les deux DESS créés en 1987 et 1990 (respectivement, DESS en traductique et gestion de l'information et DESS en ingénierie multilingue) qui correspondaient à des métiers bien identifiés : les nouvelles pratiques de la traduction, incluant la traduction sur le Web, d'une part, et la définition d'outils d'aide à l'automatisation des tâches, de l'autre. Cette complémentarité entre le « langagier » utilisateur d'outils (pour la traduction, la terminologie, la recherche d'informations), et l'« ingénieur » créateur d'outils a permis d'assurer une double culture, linguistique et informatique, auprès de nos étudiants, majoritairement issus des départements de langue de l'INALCO.

Parallèlement, se renforçaient au sein de l'équipe les savoirs théorique et pratique en matière de traitement des langues non-européennes (hindi, russe, chinois, japonais...), de sorte que le CRIM est devenu un des lieux de référence pour le TAL multilingue en France. Ces compétences ont donné un débouché professionnel à des centaines d'étudiants en 20 ans.

Les métiers que suscitent les industries de la langue sont aujourd'hui multiples. Des possibilités s'offrent dans les entreprises spécialisées dans le développement d'outils TAL (Xerox, IBM, Microsoft, SINEQUA SA, France Telecom, SYSTRAN, TEMIS, ARISEM, ...) pour la conception et la maintenance de logiciels. Ces mêmes entreprises et bien d'autres (petites et moyennes, organismes nationaux et internationaux), pour les services qu'elles proposent ou pour leurs besoins propres, peuvent également faire appel à des spécialistes dans les domaines de la production, de l'organisation et de la gestion de l'information multilingue.

Du côté de la traduction se dessine également un éventail de métiers nouveaux : responsable de projet de traduction ; rédacteur de documentations techniques monolingues et/ou multilingues ; rédacteur en lexicographie et terminographie ; expert dans la modélisation et la gestion de bases de données monolingues et/ou multilingues utilisables dans de nombreuses applications ; spécialiste de l'internationalisation et de la localisation d'applications et/ou de sites web ; développeur/concepteur d'outils d'ingénierie linguistique (TAO, e-learning, recherche et filtrage d'informations, documentation automatique, outils bureautiques évolués, outils de veille technologique.)

Grâce aux stages en entreprise, des contacts étroits se sont développés avec des chercheurs du monde industriel qui participent aux enseignements et avec lesquels nous interagissons autour de problématiques de recherche commune (sémantique multilingue et Web, construction de ressources linguistiques multilingue, évaluation d'outils de traitement automatique des langues, etc.).

Nous offrons aujourd'hui dans le cadre du LMD une formation aux diverses composantes de l'ingénierie multilingue à partir de la licence de linguistique informatique.

Le Master « Langues et Technologie » est organisé en 2 spécialités

- une spécialité recherche « Traitement Automatique des Langues » :
- une spécialité professionnelle « Documents Numériques Multilingues » comportant un tronc commun en M1 et M2 et 2

parcours différenciés selon les profils des étudiants : « Ingénierie Multilingue » et « Traductique et Gestion de l'information »

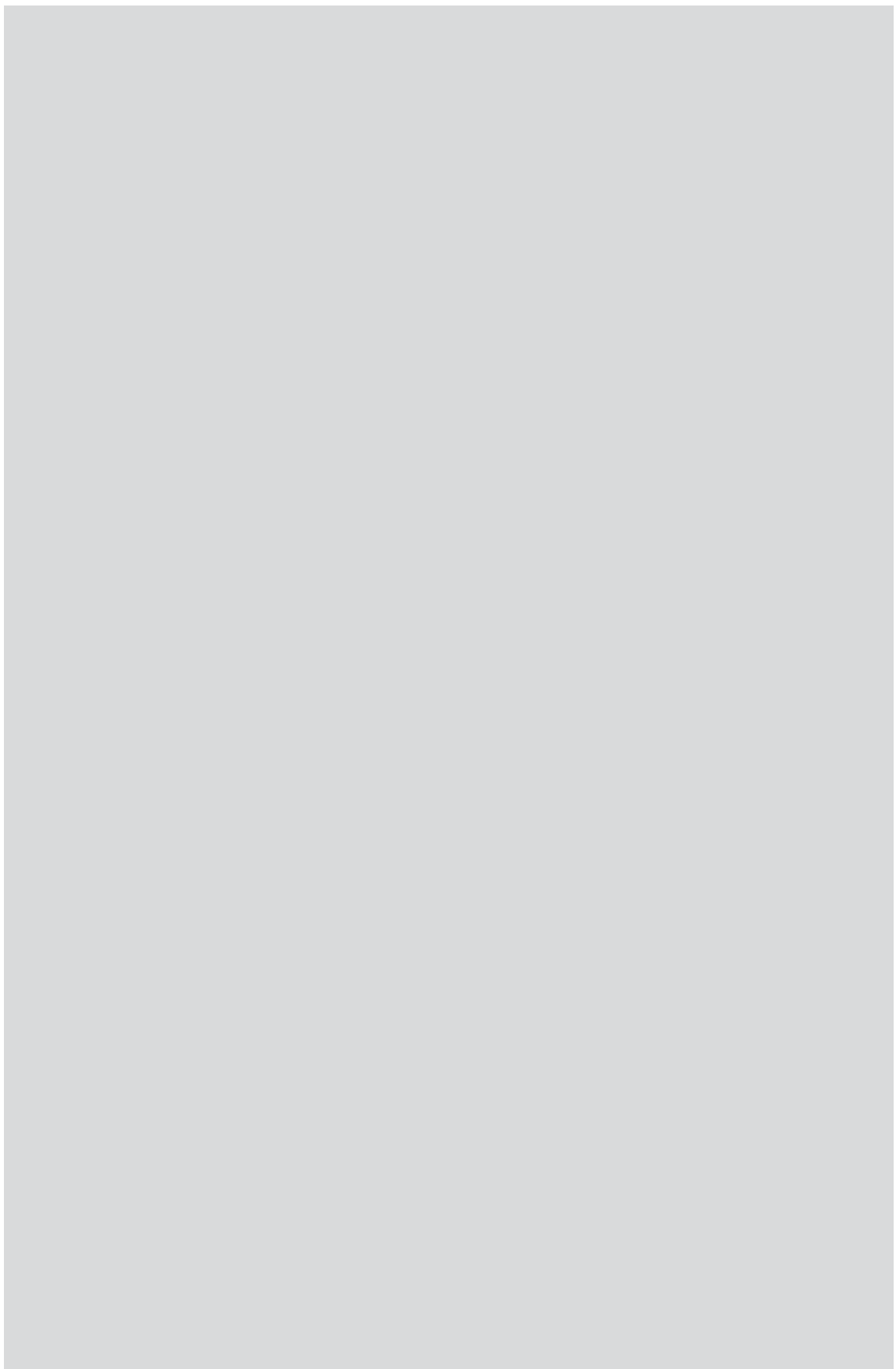
Les enseignements orientés plus spécifiquement vers la recherche portent sur les méthodologies reproductibles, applicables au traitement des textes dans les différentes langues et cultures.

Dans le cadre du doctorat, sont privilégiés des thématiques portant sur des projets de recherche associant plusieurs partenaires institutionnels ou privés qui garantissent une aide matérielle suffisante pendant les 3 années d'études doctorales.

Monique SLODZIAN



Histoire



Un haut lieu du Montparnasse des peintres, la cantine de l'artiste russe Maria Vassilieva

A la frontière entre le 14^{ème} et le 15^{ème} arrondissement, donnant sur l'Avenue du Maine, une voie privée discrète va changer de dénomination¹, dorénavant elle s'appellera : « Villa Marie Vassillieff ». Là, à l'emplacement d'un ancien relais de poste, avaient été construits en 1901, avec des matériaux récupérés de l'Exposition Universelle, trente ateliers d'artistes (de même, au sud du 14^{ème} arrondissement se construisait la fameuse Ruche, installée non loin des abattoirs de Vaugirard). Lun d'eux fut l'atelier du peintre russe Marie Vassillieff où elle vécut et créa dès 1910, qui devint en 1995 le Musée du Montparnasse.

Rien de romantique dans le Montparnasse de cette époque : dans une certaine solitude campagnarde s'étend un espace improbable où se côtoient couvents, dépôts de charbon, théâtres, music-halls et surtout cafés. La vie n'y est pas chère et le vin abondant. On vient s'y amuser comme en témoigne le nom de la Rue de la Gaieté. Contrairement à Montmartre, c'est un lieu sans histoire où, pour citer le Piéton de Paris, L.P. Fargue « il n'y a ni murs, ni portes, mais qui peut revendiquer le mot célèbre, nul n'entre ici s'il n'est artiste ».

Abandonnant le Bateau Lavoir, vont émigrer là, à la suite de Picasso, Matisse et leurs amis. Depuis 1904, étaient déjà installés là les sculpteurs Bourdelle et Brancusi, venus de la lointaine Roumanie.

Viendront les rejoindre, dans des ateliers sommaires et très disséminés, de la Cité Falguière à la rue Schœlcher, de la rue de Vaugirard à la rue Vercingétorix, du Bd des Invalides au Bd Montparnasse, des peintres de toute l'Europe du Nord et de l'Est, attirés par la notoriété des maîtres de l'impressionnisme, mais bien décidés à la rupture vers le cubisme et autres styles plus modernes.

1. Musée du Montparnasse, 21 avenue du Maine 75015 PARIS.

L'artiste russe, Maria Vassilieva, arrivera là en 1905, et deviendra une des figures marquantes de ceux qu'on a appelés « les Montparnos ».

L'expérience russe à Paris

Comme le décrit minutieusement Mikhaïl German, le critique d'art russe², le bouillonnement politique et artistique qui agite la Russie au début du 20^{ème} siècle, s'accompagne d'échanges actifs entre la Russie et la France. Déjà Tourgueniev, l'ami de la France, y avait créé à la fin du 19^{ème} siècle une société de peintres russes qui présentaient leurs œuvres dans de nombreux lieux. En 1903, Elizabeta Krouglikova recevait dans son atelier sis près de Montparnasse les artistes russes et leur faisait connaître les cabarets, cirques, bals publics où ils retrouvaient leurs collègues français. En 1905, les marchands-collectionneurs Morozov et Chtchoukine achetaient de nombreuses œuvres de Picasso et Matisse. A son tour, Diaghilev exposait les peintres russes Serov, Vroubel, Röhrich à Paris. Picasso les assimilait aux « Nabis », donc à une sorte d'archaïsme.

Néanmoins, les milieux artistiques russes se passionnaient pour la « nouvelle peinture » et, en 1908, la revue « Zolotoie Rouno » organise en Russie une exposition où l'on trouve leurs représentants, H. Rousseau, Matisse, Bonnard, Braque, Van Dongen et Derain.

M. German observe que simultanément, un certain chauvinisme prévaut dans l'avant-garde russe. Ainsi, N. Gontcharova estime que le cubisme est tout aussi russe que français et Khlebnikov d'ajouter « nous n'avons rien à emprunter de l'extérieur, depuis 1905³, nous nous sommes lancés vers le futur ».

Tout ce qui est de gauche est alors « futuriste » et l'avant-garde russe est définie par le terme « cubofuturisme ». On peut citer à cet égard les œuvres de Gontcharova « La Fabrique » 1912, « Le velocipédiste » 1913. Chagall, Kremegne, Soutine adoptent ce style mais le poète Maïakovski accuse l'avant-garde russe de se lancer dans cette expérimentation sans réflexion préalable, par simple emprunt de style.

De leur côté, Malevitch, l'auteur du fameux « Carré Noir » et Matioukhine s'intéressent très vivement à la traduction du livre de Gleizes « Sur le cubisme ».

Tout compte fait, il apparaît que durant toutes ces années, le va-et-vient entre Moscou, St Pétersbourg et Paris s'établit régulièrement.

2. M. GERMAN, « Parijskaïa Chkola », Slovo, Moscou, 2003.

3. Date de la première révolution russe.

Une fois à Paris, l'avant-garde russe va s'intégrer rapidement aux lieux culturels de Montparnasse, « cette sorte de salon ouvert sous les étoiles où se sont rencontrés les artistes de toute l'Europe et même du monde entier » (A. Masson).

L'atelier-cantine de Maria Vassilieva

Parmi les quelques lieux évocateurs de cette époque, à côté de « la Ruche », ce « sinistre fromage de brie » d'après Zadkine, on trouve la « petite impasse verdoyante en été, bordée d'ateliers-pavillons, comme rue Campagne Première, mais plus modestes, miniatures. C'est l'un de ces coins rares et intacts, pleins de souvenirs » (M. German) où Maria Vassilieva s'installe en 1910 au 21, Avenue du Maine.

Née à Smolensk en 1884, elle avait étudié les arts à Saint Pétersbourg puis, munie d'une bourse accordée par l'Impératrice Maria Fedorovna, mère de Nicolas II, elle était venue à Paris où elle vécut dans la même pension que Sonia Terk-Delaunay.

Toute pétrie d'idées utopistes, elle aurait distribué des tracts révolutionnaires lors d'une étape à Munich.

En 1918, elle s'inscrit au cours de peinture que Matisse a ouvert dans un couvent désaffecté, 33 Boulevard des Invalides, où elle côtoie une majorité de peintres suédois, norvégiens, américains, hongrois et russes. A son tour, elle va ouvrir une Académie pour les peintres russes, une quarantaine, d'abord Avenue du Maine puis dans l'impasse du 21, dans son propre atelier. Elle l'intitule Académie Libre.

Fragile et incommode comme une datcha, cet endroit est meublé de bric et de broc, chaises et tabourets bancals, deux fauteuils à haut dossier style colonial, un divan qui fait office de lit. Les murs sont couverts de tableaux de Chagall, Modigliani, de dessins de Picasso et Léger, dans un coin trône une sculpture de bois de Zadkine.

Créée sur le modèle des phalanstères de créateurs à la mode dans la Russie des années 1860, l'Académie va aider les peintres nouveaux arrivés, venus de l'Est et souvent non francophones, à s'orienter dans Paris, à trouver le vivre et le couvert. Un peintre hollandais, Van Hoorn, un peu cossu, procure quelques subsides et durant la guerre de 1914-1918, l'Etat français.

A l'instar du « starosta », Maria Vassilieff monte là une cantine. Pour une modeste contribution, elle offre aux artistes un repas frugal mais bien préparé et de l'excellent thé ou café.

C'est là que se retrouvent dans une ambiance conviviale les Soutine, Kikoïne, Krémègne, Chagall, Zborowski qui logent à la Ruche. Ils y rencontrent Juan Gris, Modigliani, Braque, Léger. Le personnage de l'hôtesse est très pittoresque : rien moins que jolie une fois passée l'extrême jeunesse, elle est petite, juchée sur de hauts talons, elle portera perruque. Comme elle est directe, énergique, certains l'appellent « Vassillieff » ; et elle gère sans façon ce petit monde que fréquentent aussi bien Blaise Cendrars que Max Jacob, Radiguet, Apollinaire, les poètes « vrais sentinelles de Montparnasse ». On dit même qu'on y vit Trotsky et Lénine !

Dans sa toile « Hommage aux amis de Montparnasse » (voir note 4), l'artiste Marevna place au centre Gorki dont elle était la protégée. Marie Vassillieff connaît tous les modèles de Montparnasse, dont la fameuse Kiki, l'amie du photographe Man Ray dont le nu par Maurice Medjinsky est exposé en ce moment⁴.

C'est dans ce haut lieu que fut organisé, pour le retour du front de G. Braque en Janvier 1917, un banquet malicieusement immortalisé par Marie Vassillieff dans une aquarelle naïve accrochée également à cette exposition.

A une longue table sont attablés le héros G. Braque, couronné de lauriers, la maîtresse de maison brandit un couteau afin de découper la dinde rôtie présentée par H. Matisse. Blaise Cendrars, Béatrice Hastings, Max Jacob, Picasso, J. Gris, se préparent à arroser copieusement le festin comme en témoignent les nombreuses bouteilles figurant sur le plancher au premier plan. Le séduisant Modigliani apparaît à la porte, entouré de modèles.

Moment moins agréable des années de guerre, la cantine est fermée en 1915, et M. Vassillieff, soupçonnée d'idées anarchistes, est internée fin 1917 pour espionnage au profit des bolcheviks. Le peintre Léger intervient en sa faveur et s'occupe du jeune enfant que Marie a eu d'Amar, un Marocain disparu au front.

Une figure du Montparnasse d'alors

Dans les années 20, Marie Vassillieff apparaît sur toutes les photos dont celles fameuses prises par Jean Cocteau, évoquant la vie de café du Carrefour Montparnasse-Vavin.

Bonnet ou chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, col de fourrure ample rappelant sa Russie, on la voit notamment aux côtés de Paul Chambon, le patron

4. A voir à l'exposition actuelle « Les heures chaudes de Montparnasse » - 15/06/2007 au 06/01/2008 au Musée du Montparnasse.

du Dôme. Au cours des soirées caritatives organisées au profit des artistes démunis, on la voit exécuter des danses slaves. C'est elle qui prononce un discours, un peu long dit-on, pour le lancement de l'éphémère journal « Paris-Montparnasse », qui traduit en russe pour la revue « Zolotoe Rouno » un article célébrant Matisse. C'est elle aussi qui offrira les draps permettant d'envelopper le corps de Jeanne Hébuterne, l'amie de Modigliani qui se défénestra après la mort du peintre.

Mais qu'en est-il du peintre Maria Vassillieva ? On peut qualifier son œuvre de « cubisme modéré », aux couleurs franches. Son tableau de 1913, « La femme aux bas noirs », sujet stéréotypé de l'époque, révèle un geste énergique. Les volumes cubistes côtoient la vision ironique d'un visage très typé, loin de tout érotisme banal.

Parmi d'autres toiles dont certaines ressortissent de l'école naïve, on peut citer « Les oiseaux amoureux », « Soirée romantique », « Le cirque ». En leitmotiv, on retrouve dans certaines œuvres le thème des poupées, souvenir des fabrications artisanales exprimant sans doute une nostalgie de sa Russie paysanne.

Elle figure en bonne place au Salon des Indépendants de 1914, parmi 80 autres peintres russes. Peu après, ce sera la tourmente en Russie, puis le rideau de fer ; il fera de tous ces exilés des apatrides définitifs.

On sait qu'elle participa parmi d'autres à la décoration des piliers de la Coupole, en 1927. Elle occupera son atelier jusqu'en 1929, puis partira s'installer dans le Sud de la France où l'on peut trouver certains de ses tableaux, à Montpellier notamment.

Autres lieux mythiques de Montparnasse

Dans le premier tiers du 20^{ème} siècle, le carrefour de Montparnasse est le centre du monde. Comme on a pu dire, les artistes y venaient de l'Oural jusqu'au Mississipi. Véritable incubateur de l'art, le quartier voit fleurir écoles et académies : « La Palette » près du Val de Grâce où étudie M. Chagall, l'Académie Calarossi, rebaptisée « La grande chaumière ».

Foujita, O. Rivera ont leur atelier rue du Départ, Kisling rue J. Barra, Chana Orloff rue d'Assas.

On se nourrit pour rien « Chez Rosalie », la crèmerie ouverte en 1906 rue Campagne Première, que tient un ancien modèle d'Odilon Redon. On accroche ses toiles à la Rotonde où, dès 1911, le patron, Victor Libion, fait venir des journaux du monde entier pour sa clientèle cosmopolite.

Après la guerre, le Dôme vient lui faire concurrence et, en 1927, sur un ancien dépôt de charbon, s'érige la Coupole.

Le débonnaire commissaire de police, Léon Zamarone, chargé des étrangers, surveille avec sympathie ce monde bigarré et devient même collectionneur.

Au restaurant « Chez Baty », Max Jacob, qui avait promis de ne jamais aller à Montparnasse, peut retrouver poètes et peintres et des centaines d'Américains écrivains, poètes, éditeurs, souhaitant échapper au puritanisme américain, après la guerre de 1914-18. Introduits à la vie culturelle française par Gertrude Stein et Sylvia Beach, ils vont faire la fortune de la Closerie des Lilas. L'un traduira les « Mémoires de Kiki », la mascotte de Montparnasse, préfacé par Hemingway ; on verra l'autre, H. Miller, sans travail, dormir sur un banc devant la Closerie !

Quant à Aragon, il sera séduit par Elsa Triolet au bar de la Coupole.

La « lost generation » va hanter le Select jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ce quartier sera le témoignage que « Paris est une fête ».

F. BARRY

Société Française des Amis de la Russie

SOFARUS

Juillet 2007

Autres sources

B. Klüver, Julie Martin, « Kiki et Montparnasse », Flammarion, 1989.

J.P. Caracalla, « Les exilés de Montparnasse », Gallimard, 2006.

Dossier de presse « Les heures chaudes de Montparnasse », Exposition au Musée du Montparnasse, 15 Juin 2007 - 6 Janvier 2008.

Google Russia.

Un précurseur des recherches archéologiques en Albanie au XX^{ème} siècle : Léon Rey (1887 - 1954) archiviste paléographe¹

L'action et les travaux de l'archéologue Léon Rey en Albanie sont encore trop peu connus du grand public. Les quinze premières années de fouilles de la mission archéologique française en Albanie, de 1923 à 1938, ont cependant été décisives dans la découverte du site hellénique d'Apollonia situé sur le littoral de la côte Adriatique. Il nous a semblé intéressant de vous faire partager les informations et les documents que son fils, Jean-Gabriel Rey, a bien voulu nous confier².

Comme Léon Rey le fait lui-même remarquer dans ses notes rassemblées sur ses seize années de fouilles en Albanie, les archéologues ont longtemps ignoré l'Albanie en dépit des ouvrages de Leake et de Pouqueville, et alors que, dès la fin du XVIII^{ème} siècle, les ruines de la Grèce avaient attiré des savants, dont Choisel-Gouffier est le plus célèbre.

Cependant, durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, les voyageurs Hahn, Hecquard, Heuzey, Gopćević, Träger et Degrand étudièrent certains vestiges que l'antiquité grecque et roumaine, la domination des empereurs de Constantinople et des princes de la maison d'Anjou ont laissé sur le sol de cette partie des Balkans.

En 1806, Pouqueville, parcourant l'Albanie, reconnaît dans certains murs arasés au niveau du sol, l'enceinte d'Apollonia. Plus tard, deux autres Français, Léon Heuzey en 1861 et Alfred Gillièron en 1876, font des relevés hâtifs que les Autrichiens Praschniker et Schöber complètent par des sondages réalisés sur le site pendant la Première Guerre mondiale. De ces diverses observations, il résulte que la ville s'étendait du nord-est au

1. Le 14 mai 2004, l'Académie des Sciences de Tirana a organisé un symposium sur l'archéologie en Albanie et l'œuvre de Léon Rey.

2. M. J.-G. Rey a présenté les travaux de son père lors d'une rencontre organisée à Paris par l'association culturelle « Albania » le 16 mai 2006.

sud-ouest, sur une longueur de mille six cents mètres, sa largeur moyenne étant de six cents à six cent cinquante mètres.

Les fouilles de la mission française entrent dans une démarche plus structurée dans le sens où elles prolongent en quelque sorte les travaux du service archéologique de l'armée d'Orient, service créé en 1916 par le général Sarrail dans le but de protéger les monuments anciens contre les destructions causées par les conflits, mais qui, par la suite, entreprit d'importantes fouilles dans la région de Salonique. Tout portait à croire, en effet, que l'on retrouverait en Albanie les traces d'une civilisation préhellénique analogue à celle de Macédoine dont l'exploration des *tumuli* avait révélé l'existence depuis la Chalcidique jusqu'à Monastir. Mais cet espoir fut déçu puisqu'en dépit des recherches entreprises par la mission française en Albanie, elle n'a jamais recueilli de vestiges antérieurs au VI^{ème} siècle av. J.-C.. En revanche, elle devait mettre à jour d'importants monuments qui sont autant de témoignages de la pénétration grecque sur la rive orientale de l'Adriatique.

*

En 1921, le sénateur et futur ministre Justin Godart, en tournée dans les Balkans, découvre avec émerveillement la collection de vases antiques que lui montre son hôte, le maire de Durazzo, et lui propose de l'aider à la mise à jour de ces trésors archéologiques en lui envoyant un spécialiste. La jeune République albanaise est intéressée par la conservation de son patrimoine, car elle accompagne la construction d'une identité nationale qui passe par une meilleure connaissance du passé et des traditions nationales. L'attention du Premier ministre, Ahmed Zogu, est attirée par la recherche et la conservation des monuments antiques. En 1923, il passe avec la France une convention qui va permettre à une mission archéologique française de mener des campagnes de fouilles successives jusqu'en 1939³.

La direction de cette mission est confiée à un jeune archiviste paléographe qui avait déjà fait ses preuves en Macédoine, Léon Rey.

Durant l'été 1923, les premières recherches se portent sur les vestiges d'une ville fondée au début du VI^{ème} siècle av. J.-C. par des colons venus de Corcyre (aujourd'hui Corfou) : Epidamne devenue Dyrrachium,

3. Année de l'invasion des troupes fascistes.

puis Durazzo et Durrës. Située en partie à flanc de coteau, limitée par la mer et les marécages au sud et à l'est, elle offre alors l'aspect d'une agglomération composite où de vieilles maisons basses, construites en briques sèches et couvertes de grosses tuiles rondes, comme on en voit traditionnellement dans les Balkans, voisinent avec des constructions plus modernes, en ciment armé. Dans les années 1920, comme d'ailleurs quatre-vingt ans plus tard, les nouveaux bâtiments qui s'élèvent, font penser à une ville européenne baignée dans un climat méditerranéen. Au XX^{ème} siècle, de grandes artères monumentales ont modifié la physionomie de cette ville qui avait conservé son caractère oriental jusqu'à la démolition du rempart construit par les Turcs pour restreindre le périmètre de l'enceinte. Les sondages effectués en 1923 par l'équipe que dirige Léon Rey montrent que la ville antique et la ville byzantine s'étendaient beaucoup plus loin dans la plaine que la ville turque et que, d'autre part, le niveau hellénique se trouvait à cinq mètres environ de profondeur au-dessous de la surface actuelle du sol. Mais les travaux de déblaiement doivent être interrompus à cause des infiltrations d'eau, la couche antique étant alors plus basse que le niveau de la mer.

L'année suivante, Léon Rey se concentre donc sur le site d'**Apollonia** dont l'emplacement se trouve près du village de Fieri, à quarante kilomètres au nord de Valona⁴. Ce site, au milieu d'un paysage désertique, épouse les formes d'une colline dont les pentes, d'un côté, viennent mourir sur des prairies élyséennes et, de l'autre, bordent un vallon au fond duquel serpente un cours d'eau. La ville, fondée elle-aussi par des colons venus de Corcyre au début du VI^{ème} siècle av. J.-C., détruite dès l'antiquité, ne fut jamais reconstruite. Elle a perdu son rang de grande ville probablement vers le IV^{ème} siècle de notre ère, à la suite des tremblements de terre qui renversèrent ses plus beaux monuments et qui, conséquences encore plus graves, détournant de son port le cours d'eau qui l'alimente⁵, obligèrent les grands négociants à se transporter ailleurs. C'est, en effet, à leur situation maritime qu'Apollonia aussi bien qu'Epidaurne avaient dû leur immense fortune. Situées l'une et l'autre sur la côte orientale, là où la mer offre le moins de largeur, elles étaient, à une époque où le cabotage seul existait, les escales forcées des navires qui, venant des villes de l'Asie-Mineure, des îles de l'Égée, ou simplement de la Grèce continentale, cinglaient vers la Sicile ou l'Italie. Toutes les deux avaient été fondées intentionnellement en bordure d'une

4. Vlora aujourd'hui.

5. La rivière Aoûs ou Aaos.



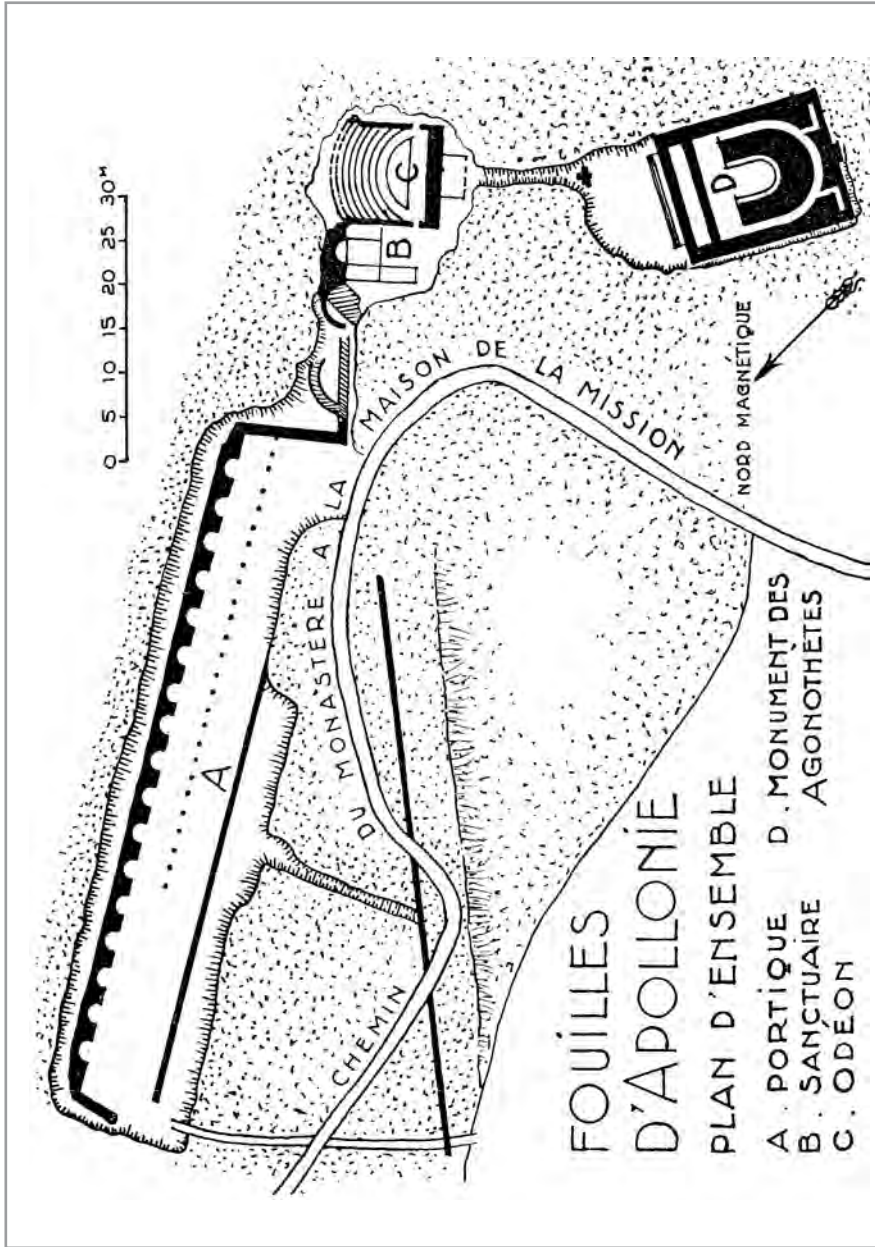
Carte de l'Albanie par Léon Rey réalisée dans les années 1920

plaine littorale, la Myzeqe, véritable grenier à blé du pays. En effet, au temps de sa splendeur, Apollonia a retiré de grandes ressources de l'exportation du blé cultivé dans cette grande plaine, tandis que l'importation des objets fabriqués en Grèce et en Italie assurait le retour des vaisseaux. Les fouilles de la mission française à Apollonia vont permettre ainsi de mettre à jour plusieurs monuments importants appartenant aux époques dites hellénique et hellénistique⁶. Dès 1924, la mission fouille les emplacements de plusieurs villas gréco-romaines où l'on trouve nombre d'objets qui, dans un premier temps, seront entreposés dans une remise du monastère orthodoxe tout proche et plus tard dans une pièce de la mairie de Fieri. La vie sur le chantier est spartiate : pas de construction en dur mais simplement un campement de quatre tentes dont une faisant office de laboratoire photo.

En 1925, les archéologues découvrent incidemment un souterrain ou canal des eaux. Dans le même temps, ils déblaient sept premières niches du grand portique et dégagent de nombreux pilastres et chapiteaux de la galerie ainsi que divers éléments à épigraphes. Le monument de l'époque hellénistique le mieux conservé est le grand mur qui séparait l'acropole de la ville. Il est construit en pierres très soigneusement appareillées et percé d'une porte voûtée en arc brisé. Non loin, se trouvent les ruines de deux longs portiques, flanqués de niches, sortes d'exèdres garnies peut-être de bancs. Le plus important mesure soixante-dix-sept mètres de long et comprend deux galeries parallèles dont le toit était soutenu à la fois par des colonnes doriques et ioniques. Comme le note Léon Rey, ce n'est pas la première fois que l'on rencontre ces deux ordres réunis dans un même bâtiment, mais l'intérêt réside ici dans l'art des chapiteaux qui ne se retrouve pas ailleurs. Un petit sanctuaire comprenant, sous une niche, une base d'autel soutenue par quatre pieds de griffons, les ruines de deux maisons particulières dont le plan apporte une nouvelle contribution à l'histoire de l'habitation, datent à peu près de la même période.

En 1926, la huitième niche est mise à jour ainsi que plusieurs belles statues municipales de marbre blanc de la même facture que celle découverte l'année précédente. En 1927, les fouilles se poursuivent et dégagent la quatorzième niche. Divers chapiteaux et pilastres, parmi lesquels figure une colonne torse à décor à hélice, sont déblayés, ainsi que d'importants parements à décor en treillis qui garnissaient le mur de la galerie. En 1928, les seizième et dix-septième niches sont totalement dégagées ainsi

6. *Grosso modo* entre le V^{ème} et le III^{ème} siècles av. J.-C..



Plan d'ensemble des fouilles d'Apollonie dressé par Léon Rey en 1932

que la quasi totalité du portique. En 1929 et 1930, le déblaiement des niches est parachevé et la nécropole située près du mur d'enceinte est explorée. Plusieurs tombes sont découvertes près du rempart, ainsi que des tombes en pithos, en tuiles et des urnes cinéraires contenant de nombreux objets et de très beaux vases attribués à la plus belle période du style corinthien. L'année 1931 voit le déblaiement du monument des Agonothètes découvert l'année précédente. En 1932, la mission met à jour l'Odéon et vingt mètres d'éléments du larmier du portique. L'odéon, ou théâtre couvert, qui pouvait contenir une centaine de personnes, date de la fin du I^{ère} siècle et du II^{ème} siècle de l'ère chrétienne, époque où la ville subit d'importants remaniements. En face de lui s'élève un autre monument destiné, lui-aussi, à des assemblées, mais il est dépourvu de scène. Les gradins entourent presque complètement un espace central, un orchestre où devait prendre place l'orateur. L'inscription de la façade relative à sa fondation ne nous dit pas s'il s'agit d'un *bouleutérion*⁷ ou d'une salle de conférence. Comme le souligne Léon Rey, écrite en grecque, elle nous prouve que, sous l'empire romain, cette langue était encore d'un usage courant et qu'elle avait même conservé son caractère officiel. D'après la tradition, Apollonia possédait une école importante. En tout cas, la ville que Cicéron désignait sous l'épithète de *gravis* devait compter une bibliothèque parmi ses monuments. L'archéologue paléographe pose l'hypothèse selon laquelle les ruines d'une grande construction voisine pourraient laisser à penser qu'un quartier universitaire avait été édifié. Il note que la plupart des statues masculine, et notamment celles qui ont été trouvées près des portiques, représentent des personnages tenant un *volumen* dans la main. Son équipe a, en outre, recueilli de nombreux stylets à cet emplacement. Une large rue bordée de trottoirs, comme à Pompéi, donnait accès à cette partie de la ville séparée de l'acropole par le grand mur déjà signalé. En 1933, la mission découvre un bas relief archaïque du VI^{ème} siècle av. J.-C. représentant trois guerriers coiffés d'un casque corinthien. Elle entame le déblaiement de l'Odéon qui sera parachevé les années suivantes. Cette année voit également la construction de la première maison des fouilles d'après les plans de l'architecte E. Grand. Entre 1934 et 1936, les fouilles citées plus haut sont achevées. Les monuments étant enfouis sous une couche de terre atteignant en certains endroits plus de cinq mètres d'épaisseur, les quantités de terre évacuée de la colline sont énormes et nécessitent l'utilisation d'une petite voie ferrée Decauville.

7. Dans le *bouleutérion* se réunissait la boulé ou assemblée du peuple.

La totalité des pièces et objets trouvés sont alors regroupés à Valona et exposés dans l'ancienne maison d'Ismail Kémal Vlora, héros de l'Indépendance, demeure réhabilitée et inaugurée en musée le 8 octobre 1936. Au rez-de-chaussée se trouvaient les marbres, les statues, les inscriptions. Les vases, les terres cuites, les bronzes, les monnaies étaient exposés dans les salles du premier étage, dans les vitrines le long des murs et au milieu des pièces. A partir des pièces classées méthodiquement, on pouvait y suivre l'évolution de la céramique en usage à Apollonia, depuis la fondation de la ville jusqu'à son abandon. Une salle avait été réservée aux maquettes des monuments. En 1937 et 1938, les archéologues explorent le vallon de Kriegjata. Ils mettent à jour des vases funéraires et de nombreux objets. La rue de l'Odéon est déblayée et les travaux de fouille des thermes sont conduits à bien. Le puits est nettoyé et le cintre de la porte de l'acropole est consolidé. La mission fait l'inventaire de mosaïques, probablement déjà décrites par Prachniker et situées à mi-chemin entre un monastère orthodoxe et le village de Pojani.

L'activité débordante de Léon Rey ne s'arrête pas là. Sans parler d'une étude approfondie des murailles de Durazzo, il travaille en collaboration avec le professeur Hassan Ceka à l'étude de la mosquée de Et'hem Bey. Une monographie de ce monument très représentatif d'un courant architectural qui se développera en Albanie à la fin du XVIII^{ème} siècle sera publié dans un des derniers numéros de la revue *Albania*, cahiers d'archéologie, d'art et d'histoire en Albanie qu'il a fondée pour assurer la connaissance des monuments que la mission a tirés de l'oubli. A cette époque Léon Rey se proposait d'étudier ce mouvement artistique typique dans la construction de nombreuses mosquées et demeures seigneuriales datant de cette époque et allant jusqu'à la moitié du XIX^{ème} siècle.

En 1930 il signe et édite avec l'Office du Tourisme en Albanie un ouvrage destinés aux rares touristes de l'époque. Ce guide, comme le fait remarquer le fils de l'archéologue, est un heureux mélange avant la lettre du guide Bleu, du guide Michelin et du guide du Routard...

Après s'être intéressé aux murailles de Durazzo, Léon Rey fouilla les archives de Venise en préparation d'une publication concernant l'influence de la Sérénissime sur la rive orientale de l'Adriatique. Rien de ce qui touche à l'Albanie ne lui était indifférent ; avec le professeur Rivet, il envisage une exposition ethnographique au tout nouveau musée de l'Homme au Palais de Chaillot.

Tous ces beaux projets sont définitivement abandonnés à la suite de l'invasion fasciste de 1939. Le 8 avril, le musée de Valona est bombardé et par la suite pillé par la soldatesque, la quasi totalité des antiquités et objets provenant des fouilles disparaîtra soit au total plus de 1000 pièces. Devant cette immense perte pour le patrimoine de l'Albanie, Léon Rey, scandalisé et meurtri, entreprend une vaine campagne de soutien à l'Albanie. Mais, en raison du lourd climat international de l'époque, celle-ci n'a pas beaucoup d'échos, car la France est retenue alors par d'autres préoccupations. Il ne retrouvera le sol albanais que pour quelques heures en 1945 dans une bien vaine tentative du Quai d'Orsay de rétablir les relations diplomatiques avec la nouvelle République démocratique.

Fort heureusement, quelques décennies plus tard, les choses étant rentrées dans l'ordre sur le plan diplomatique à nouveau pour les Français s'ouvre une aire de fructueuse collaboration qui s'établira entre l'Institut archéologique de l'Académie des Sciences de Tirana et le Professeur Pierre Cabanes bientôt suivi par le Professeur Jean-Luc Lambolais actuellement directeur de la mission épigraphique et archéologique franco-albanaise, tous deux s'inscrivant en dignes et éminents successeurs de Léon Rey. Des campagnes de fouille ont repris en 1993 et se poursuivent depuis à un rythme annuel. Elles ont permis d'approfondir la connaissance du site d'Apollonia et ont fait l'objet de publications scientifiques.

Evelyne NOYGUES

Présidente de l'association culturelle « Albania »



L'Amicale de Chinois a inauguré une nouvelle formule de rencontre dans le style « une soirée au coin du feu avec » un personnage qui a des choses intéressantes à raconter. Le 3 mai 2007, ceux qui sont venus nombreux ont eu la joie d'écouter les souvenirs pékinois de Claude Chayet.

Claude Chayet a vécu en Chine à trois époques différentes de sa vie et de l'histoire chinoise :

- de 1927 à 1933, lorsqu'il était enfant (fils de diplomate), où il a vu notamment l'arrivée de la Croisière Jaune à Pékin,
- de 1964 à 1966 où, chargé d'affaires, il ouvre l'ambassade de France, suite à la reconnaissance de la République Populaire de Chine par le Général de Gaulle, (précédant de quelques mois l'ambassadeur)
- de 1979 à 1982, ambassadeur de France lui-même, dans les premières années de l'ouverture de la Chine, après le chaos de la Révolution Culturelle et la chute de la Bande des Quatre...

Monsieur Claude CHAYET, ambassadeur honoraire, parle couramment chinois et est un membre notoire de l'Association des Anciens Elèves et Amis des Langues Orientales

Une enfance pékinoise

« Les souvenirs sont du vent, ils inventent des nuages »

Jules Supervielle

Pour ceux qui ont vécu dans le Pékin d'autrefois, en parcourant des yeux les estampes anciennes, les photos jaunies, ils retrouvent aisément l'atmosphère de leur époque. Pour les autres, quelques notations peuvent faire partiellement resurgir un monde nouveau.

Le Temps, en effet, en trois quarts de siècle, sasse les souvenirs. De six ans d'enfance, autour des années trente, quelques cailloux souvent blancs, quelques fois noirs, demeurent sur le tamis de mes réminiscences.

Du fin fond de l'horizon, dans la lumière transparente et bleutée d'un ciel sans nuages, on apercevait Pékin, ville à nulle autre pareille. Telle New York surgissant lentement de son eau, telle Carcassonne s'exhaussant de ses vignes ou Lhassa et son Potala sur son piton rocheux, elle apparaissait, massive, imposante et superbe dans sa plaine ocrée, vide de toute végétation. Fréquent, surtout en hiver, et alors glacial, le vent, le vent jaune, caracolait sans frein telle une horde, depuis le lointain désert de Gobi, déposant à la ronde ; sur son passage, un tapis de sable impalpable.

Au pied des remparts, des caravanes de chameaux ruminant leur chewing-gum virtuel, dans leur matelas dépenaillé de laine brune, attendaient un départ pour la prochaine pérégrination.

Les douze portes cyclopéennes de Pékin, géante forteresse, sertie dans ses seize kilomètres de murailles, étaient surmontées d'importantes constructions, richement décorées, s'élevant à trente-trois mètres, les « mauvais esprits » étant supposés incapables de franchir cette hauteur. Chacune de ces portes était précédée d'une sorte de place d'armes de 100m enfermée dans un avant-mur circulaire surmonté d'un pavillon. Ce dernier était percé de plusieurs rangées d'archères par lesquelles les flèches étaient tirées. L'accès au chemin de ronde se faisait à l'intérieur des murailles par une voie pentue, interdite jusqu'à la fin de la dynastie des Qing, car il eût été « irrévérencieux » d'apercevoir l'Empereur de son sommet. Pour ce même motif, la capitale, trapue, était tapie autour de la Cité Interdite dont aucun édifice ne devait surplomber les murs.

Fourmi traversant une taupinière, on franchissait ces portes monumentales par une voie étroite et hautement voûtée pour pénétrer dans une ville axiale, rectiligne, symétrique, grise, basse, tachetée de toits d'or.

La Cité Interdite, les Palais princiers, les temples les plus connus de l'architecture chinoise, sont toujours là. Mais ont disparu, autant d'obstacles à la circulation, de nombreux Pailo, ces arches en marbre, triples ou parfois quintuples, qui marquaient un lieu célèbre par sa beauté ou par l'histoire. Les « meisho » au Japon consacrent dans le même esprit des lieux célèbres. Disparus ces petits temples élevés sur la tombe ou à la mémoire d'un héros ou d'un saint. « Je ne reconnais plus rien ! » disait ma mère revenue en 1966, trente cinq ans après son premier séjour, sur les lieux qu'elle avait amoureusement parcourus. Que dirait-elle aujourd'hui ! Cette exclamation est aussi venue aux lèvres de son fils. De fait, des quartiers entiers, environ 40% de la ville intra-muros, dit-on, livrés aux démolisseurs, ont disparu. Il ne reste que des croquis, des photos et des souvenirs, ils étaient irrigués par

ces veinules, les « hutongs », ruelles en terre battue aux noms évocateurs : « Floraison de la fleur de lotus », « du Repos faste », « de l'annonce des récompenses », « de la Déférence et de la Sobriété », « A l'ombre des saules », du Chapeau à queue de cheval », « du Bonheur Parfumé »¹.

La vie frémissante de ces venelles s'animait dès les premières lueurs de l'aube. Les criées des marchands ambulants mettaient un terme à toute velléité de sommeil. Chaque colporteur avait un cri distinctif pour sa marchandise : le gargarisme annonçait la friture, la roulade les cacahuètes, les kakis ou les pastèques, la tyrolienne, la vaisselle ; la mélopée, gâteaux et friandises, et chacun d'hurler à tue-tête. L'appel des mères rameutent leurs marmots, les vociférations des querelles entre voisins, les lamentations des mendiants, les glapissements, les injures et les malédictions composaient, dans la cacophonie, le tissu sonore du quartier et la rumeur de la ville. Le nez y subissait de rudes épreuves.

La touche poétique était donnée par le chant des oiseaux, alouettes de Mongolie, notamment dans des cages en bambou, chefs d'œuvre du savoir-faire, munies de mangeoires versicolores en porcelaine. Cette poésie était accentuée par les multiples plantes en pots, entretenues avec soin, qui donnaient des touches vertes aux capharnaüms de toute cour ou courette et par la « musique céleste », ronronnement du vent dans les sifflets insérés dans la queue des pigeons tournoyants dans le ciel. L'œil ne pouvait rester inactif entre les rebuts glissants et la fragilité des éventaires en équilibre. Il était rare de ne pas rencontrer, précédé de son antenne inclinée de bambou, dans une lumière éblouissante, un aveugle péripatéticien des ténèbres. Avec le visage aux paupières closes, empreint de résignation, il déambulait à pas précautionneux, secouant de petites clochettes qu'il portait aux poignets ou frappant sur une minuscule cymbale.

Les artères et les places vibronnaient du mouvement perpétuel de termitières accidentées. Au milieu de la foule déambulant en tous sens, dans le tumulte des cris et des clameurs, chariots, charrettes et véhicules divers circulaient avec peine. Des pousse-pousse à la foulée régulière de leurs tireurs, pieds nus en été, transportaient les personnes et des porteurs aux pas élastiques acheminaient seaux et paniers aux deux extrémités de leur palanches. Les uns et les autres étaient mus par cette source immémoriale et gratuite d'énergie : le jarret ; il donnait la mesure du temps des déplacements. De curieuses brouettes à grande roue centrale flanquée d'une paire de baquets servaient au transport du contenu des latrines des

1. Pékin au détour des rue et des ruelles, Roger Darrobers Ed. Bleu de Chine.

maisonnées. Des intermédiaires, si l'on peut dire, armés de gigantesques louches, extrayaient des fosses le produit si précieux pour l'agriculture, le mettait dans une grande hotte dorsale pour le déverser dans les baquets d'un mouvement souple de l'épaule. Le sol était jonché de détritrus. L'absence de crachoirs était évidente.

Grouillant, entre autres, était le quartier à l'extérieur de la porte du Ciel. Les magasins aux façades rutilantes de rouges et d'ors, rehaussées de têtes de dragon en stuc, les inévitables lions de pierre encadrant les seuils, attiraient le chaland par de coruscantes banderoles.

La plus vieille pharmacie de Pékin y proposait, outre le très large éventail des plantes médicinales fraîches ou séchées, des racines de ginseng, des algues, tous les remèdes, onguents, pommades, panacées et poudres revigorantes aux compositions étranges, bois de cerf, cornes de rhinocéros, crapauds, scolopendres et scorpions. Survivante de tous les déménagements diplomatiques, je possède encore (sans date de péremption !) une bouteille d'élixir de serpent et une autre de gecko.

Un magasin de thé, le plus achalandé de la ville, se trouvait non loin. S'y offraient la gamme des thés verts, « puits du dragon », au jasmin, à la rose, au magnolia, celle des thé semi-fermentés (colong) celle des thés noirs, donc fermentés, parfois présentés en briques rondes ou carrées, et celle, très rares, des thé blancs, cueillis sur des théiers sauvages dans des falaises.

Était vendu tout ce qui peut être convoité de précieux bijoux, soieries, fourrures, porcelaines, laques, cloisonnés, argenteries, bronzes, jades et objets d'art. Les prix étaient fixes, la qualité garantie.

Les boutiques proposaient tout ce qui intéresse la vie courante ou la curiosité. Des échoppes offraient à l'appétit ou à l'envie des passants un foisonnement de galettes, de crêpes, de gâteaux, de raviolis, d'œufs de cent ans, d'œufs au thé. Des camelots proposaient, en plein vent, la variété des fruits que permet l'extension de la latitude de la Chine dont les « pipa », sorte de nèfles jaunes, les azeroles ou « fruits rouges de la montagne », vendues caramélisées enfilées sur des bâtonnets, des arbouses et des physalis. Des patates douces vous chauffaient les mains en hiver avant de vous réjouir le palais.

Une de ces échoppes m'enchantait en me proposant des personnages, des animaux, des objets, grandeur nature, en papier, dont le destin normal était d'être brûlés sur les tombes des ancêtres. Pour ma part, j'inventais des motifs pour en faire des autodafés.

Des artistes ambulants provoquaient ma convoitise et ma ruine en exécutant, en terre glaise, sous mes yeux, sur commande, avec dextérité et une rapidité qui me médusaient, personnages, animaux, ponts, barques, pagodes, en modèle réduit, avec lesquels je créais dans ma chambre des spectacles immobiles.

Les fêtes existent toujours, comme survivent un petit nombre des coutumes anciennes. Les premières ont désormais moins de place dans la rue. La plupart des secondes, souvent fondées sur la superstition, se sont évanouies en raison de la prévention du « Parti » à leur rencontre. Certaines étaient bien charmantes et pouvaient être invoquées avec profit. Ainsi, ma mère qui faisait collection de théières, avait obtenu celle qu'elle avait marchandée jusqu'alors en vain, en allant offrir ses vœux pour le nouvel an chinois à l'antiquaire en cause, à l'ouverture de son magasin. La coutume voulait en effet que sous peine de malheurs pendant l'année, l'on ne puisse rejeter, si elle était raisonnable, la requête de la première personne qui se présentait ce jour-là.

Plus loin, dans le quartier du « pont du Ciel », lieu malfamé mais réputé pour l'extrême variété de ses divertissements, sous couvert ou plein air, la foule s'agglutinait autour des baladins et saltimbanques, dialoguistes comiques, lutteurs, casseurs de briques, cracheurs de feu, avaleurs de sabres, équilibristes et jongleurs. Les enfants, bouche bée, ne pouvaient être arrachés au spectacle et les parents heureux de leur résistance acceptaient de rester davantage.

Mais où et quand ai-je vu « le masque impénétrable du Chinois » ? A l'exception des photos officielles et compassées, nulle part ! Restent, au contraire, dans mes souvenirs, des visages hilares, des yeux rieurs, des sourires édentés, des lèvres méprisantes, des expressions de stupéfaction, et aussi, des joues creuses d'êtres faméliques, des traits burinés par le désespoir, tordus par la douleur, sigilés par la misère. Quel étau pour un cœur tendre d'une dizaine d'années, la vision des épaves de la vie, les laissés-pour-compte du quotidien. Dieu Miséricordieux ! est-ce possible, surnageant dans l'indifférence, un tel nombre de mendiants, d'éclopés, de membres tordus, de peaux squameuses, de jambes dévorées d'ulcères, parfois entretenus pour assurer le gagne-miettes. Que dire des cangues laissant apparaître le visage hébété du supplicié ! Non loin des splendeurs, des broderies, de la soie, que de guenilles, de haillons et d'oripeaux. A verser au compte créancier des disparitions visibles.

Disparu le « Quartier des Légations ». Il portait ce nom depuis le Protocole du 7 septembre 1901, qui mit fin à la guerre dite des Boxers, au cours de laquelle les légations avaient été assiégées. Auparavant la plupart des Représentations étrangères s'étaient agglomérées autour de la « Rue des relations avec les peuples », lieu où, déjà, les tributaires des Empereurs tels que les Tibétains, Mongols et Coréens étaient accommodés. Ce quartier avait donc été, dans sa totalité, soustrait aux autorités chinoises pour être géré directement par une Commission administrative composée des représentants des États-Unis, du Japon, du Royaume Uni, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Russie et de l'Autriche-Hongrie et dont mon père était le secrétaire, chargé d'exécuter, de vérifier et de faire rapport. Cette Commission administrait cette entité territoriale autonome, disposait de sa propre police, de ses pompiers, de son électricité, entretenait les rues, toutes pavées, auxquelles elle donnait des noms de personnages connus : (Marco Polo) ou qui avaient péri dans le siège (la rue Labrousse, par exemple). Les Chinois qui ne pouvaient y accéder sans autorisation ne pouvaient non plus y acquérir de biens immobiliers. Aujourd'hui, le quartier diplomatique de San li tun est sous la juridiction exclusive des autorités chinoises mais ses ressortissants ne peuvent y pénétrer sans autorisation. Autres temps, mêmes mœurs.

Ce quartier constituait ainsi une enclave dans Pékin avec la disparité que lui donnait des constructions dans tous les styles de l'occident. Ainsi la légation des Pays Bas était la réplique d'un château de Hollande, celle de Belgique une maison très cossue de Liège et la nôtre un petit château de la Loire, au milieu d'un parc superbe où je fis mes premières armes au tir à l'arc. Cette variété de styles « hétéroclites », « avec tout le mauvais goût rassemblé des diverses nations d'Europe et d'Amérique » selon les guides de Pékin, ne choquait pas, à l'époque, le gamin que j'étais. Demeurant dans une maison de « style français » m'avait-on dit, je n'aurais pas été autrement surpris de voir des cases africaines, des yourtes mongoles, des igloos d'Esquimaux ou des wigwams d'indiens. J'y jouais avec les deux seuls occidentaux de mon âge (les deux fils du conseiller d'Allemagne) et la langue chinoise était, de loin, la plus commode, bien avant l'anglais, pour nous trois. Nos mères, nous voyant un jour jouer ensemble, avaient, avec prescience, évoqué l'éventualité d'un combat fratricide. Il en fut ainsi. Clin d'œil du destin, les trois, décorés pour faits de guerre, devinrent en fin de compte ambassadeurs, dont deux) à Pékin, et ils se sont par la suite toujours parlé... en chinois !

C'est après s'être frayé un passage dans la foule de Chinois ébaubis que, dans ce quartier entre les deux lions de pierre qui gardaient l'entrée de la légation de France, parvinrent, à la suite de quels aléas ! les autochenilles, mille-pattes motorisés, de la Croisière jaune. J'y étais. « Quand vont-elles arriver » avais-je, pendant des jours, demandé à mon père. Pendant que les officiels et les principaux membres de l'expédition entonnaient la marseillaise et sablaient le champagne, un gamin, juché sur le rouleau frontal d'un de ces engins, écoutait avec passion, le 12 février 1932, le récit homérique de son conducteur.

Disparu aussi ce lieu qui, à l'époque, transposait pour moi dans la réalité mais en plein air, la caverne l'Ali Baba : « le marché aux voleurs ». Sur l'emplacement du marché aux puces, le jour, il n'existait que par les nuits sans lune afin que les visages des carambouilleurs ne pussent être reconnus, car ils vendaient eux-mêmes leur butin. L'obscurité n'était qu'à peine atténuée par les lueurs tremblotantes des bougies, posées à même le sol, pour éclairer les fruits de la rapine. Les anciens propriétaires ou les amateurs circulaient entre les étalages à la recherche du ou des objets de leur passion ou de leur convoitise. Celles-ci étaient parfois couronnées de succès et commençaient alors des tractations silencieuses pour que les voix ne pussent non plus être reconnues. Les propositions les contre-propositions intervenaient en saisissant les doigts des interlocuteurs muets, ceux de la main droite pour les taels en argent et ceux de la main gauche pour les sapèques de cuivre. Pour l'ancien propriétaire, le plaisir de retrouver son bien l'emportait sur la frustration de le payer ainsi deux fois. Somme toute, chacun y trouvait son compte, d'où le respect rigoureux des règles établies pour le bénéfice de tous.

Ce fut à ce marché que mon père conduisit Albert Londres. Ce journaliste, déjà fameux, « grand reporter » dirait-on aujourd'hui du « Petit Parisien » et du « Journal » avait été envoyé en Chine par ces quotidiens. Il se disposait à repartir le lendemain, rappelé à l'improviste bien avant le terme prévu lors de son départ. Intrigué par la présence à l'entrée du marché d'un vieillard aveugle assis à même le sol, il demanda à son guide la raison d'être de cette présence. Mon père lui répondit que c'était un diseur de bonne aventure qui exerçait son talent en palpant les tarots que ses clients tiraient du bol posé devant lui. Aussitôt, Albert Londres exigea que l'oracle lui prédise son avenir, ajoutant que le titre de son article était trouvé. « La bonne aventure au marché aux voleurs » ; il fut donc prié de tirer trois tarots du bol. Les ayant longuement palpés, insatisfait, l'aveugle requit le renouvellement de

l'opération. Le résultat apparemment ne fut pas plus favorable. Se tournant vers mon père qui servait d'interprète, il lui dit : « je ne peux rien prévoir. Dis seulement à ton ami qu'il devrait écouter tes conseils car je ne sens que du feu autour de lui ». Traduisant ces propos, mon père, amphitryon d'Albert Londres, ajouta : « tu vois ! il te dit de m'écouter quand je ne cesse depuis ce matin de tenter de te persuader qu'il faut différer ton départ. Il est absurde de partir avant terme pour un voyage de trente-cinq jours pour rentrer en France, alors que les événements qui motivent ton rappel auront cessé de la justifier. Reste donc ! » Albert Londres prit néanmoins le lendemain le train pour Shanghai et périt dans les flammes lors de l'incendie du Georges Philippard dans l'océan indien, le 16 mai 1932. Ce paquebot des Messageries Maritimes assurait en trente-cinq jours la liaison Marseille - Shanghai.

Des saisons, la plus vive dans ma mémoire était l'hiver. A Pékin, j'ai découvert la nature pétrifiée, dans un soleil éblouissant et une atmosphère desséchée. Mon père m'emmenait, en plein hiver, en tournée d'inspection, sur le porte-bagages de sa bicyclette. Un jour – il devait faire entre -15 et -20 – bien qu'emmitoufflé, mais en culotte courte, comme le voulait à l'époque l'usage, je me suis plaint d'avoir les jambes glacées. La réponse fut sans appel : « Les enfants chinois ont de plus leur derrière à l'air², toi, enfant privilégié, tu n'as que tes jambes dehors ». Il me souvient, qu'avec l'habitude que donne la vue constante du malheur, je signalais à l'auteur de mes jours les formes allongées sur le sol, définitivement endormies par le froid.

Etranger, de surcroît fils unique, et bien qu'à l'époque elle me parût naturelle, j'avais une vie de petit prince. Zhang était préposé à ma surveillance. Il veillait aussi sur mon zoo. Un poney mongol, réformé d'une équipe de polo, m'a appris les rudiments de ce sport des princes. Cet équidé avait conservé un esprit ludique. Un jour, en effet, où nous trottions le long d'un terrain consacré à ce jeu, il aperçut une bille blanche roulant le long de la bordure, il se mit à galoper à gauche, comme il convient, de cet objectif, et, arrivé à sa hauteur, n'entendant pas à sa droite le sifflement du maillet ni son claquement sec sur la bille, freina des quatre fers pour repasser, comme à l'accoutumée, dans l'autre sens afin d'offrir à son cavalier une seconde occasion de frapper. Je passai, bien entendu, par-dessus son encolure....Le baptême du feu.

2. Les jeunes enfants chinois avaient des culottes fendues verticalement le long de la raie des fesses pour leur permettre de faire leurs besoins sans avoir à être déshabillés..

Zhang m'apprit à insérer des sifflets dans la queue des pigeons – j'en avais une bonne centaine – pour constituer dans leur vol un « orchestre céleste ». Je n'oublie pas mes canards, mes chiens tibétains, ni mes écureuils que mon père parfois, en pleine nuit, allait chercher dans l'eau de la piscine dans laquelle, trompés par les reflets de la lune, ils étaient tombés. J'allais omettre mes poissons rouges dont, un jour, l'état me faisait souci. Il me fut recommandé de recruter, à titre permanent, pour les soigner un « docteur poissons rouges ». Plus tard, en 1964, Zhang, par la faveur silencieuse des autorités chinoises devint mon maître d'hôtel à l'occasion de mon retour à Pékin en qualité de chargé d'affaires avec pour mission d'ouvrir notre ambassade. Il me fit perdre toute autorité sur mon plus jeune fils, qui allait à l'école chinoise, pour lui avoir raconté, l'un faisant face à l'autre, à croupetons, mangeant à la chinoise, bols et baguettes, mes innombrables méfaits. Or, nous n'avons, lui et moi, pendant deux ans et demi, jamais évoqué l'époque révolue. Je savais que les services chinois n'étaient pas favorables aux rencontres des étrangers avec leurs anciens serviteurs « d'avant la Révolution ». J'appliquais donc par mon silence sur les temps anciens ce que je pensais devoir être la contrepartie de la gracieuseté qui m'avait été faite surtout en qualité d'envoyé du Général de Gaulle. La maison chinoise qui me fut proposée, faveur rare, en fut une autre.

Emmené par mon père, de temps à autre, à « Long Fu si Temple de la Prospérité et du Bonheur », le marché aux puces, j'y appris la négociation. Je fis mes premières armes à domicile; Le père de famille avait fait construire une piscine au bord de laquelle avait été édifié, par des mains chinoises et habiles, un plongeur, tout en bambous, de dix mètres de haut. Inutile de dire qu'en raison de la flexibilité relative de ce matériau, la plate-forme la plus haute de cette construction oscillait d'avant en arrière ou de droite à gauche dès qu'un quidam parvenait à son sommet. L'appréhension de l'amateur était d'autant plus vive qu'étroit, vu d'en haut, était le bassin de réception. Les candidats au saut, même de l'ange, étaient si rares que mon père, pour les inciter au courage, avait voulu leur donner son gamin en exemple. A cette fin, il m'offrit, proposition pour moi de Crésus, un tael en argent si je sautais du haut du plongeur. Je ne pouvais résister à cette offre d'un trésor de Golconde et j'étais prêt à faire n'importe quoi, fût-ce une double pirouette en vrille. J'allai aussitôt rendre compte à ma mère de cette alléchante proposition. Bien entendu, elle m'offrit le double pour ne pas plonger. Je dus donc expliquer à mon père le motif de mon dédit. Il comprit à demi-mot qu'il fallait doubler la proposition de ma mère. Le

silence en fut la contrepartie. Le plongeon se fit tôt le matin, ma mère étant encore au lit. Maintenant je peux avouer, Talleyrand en herbe, à neuf ans, j'ai touché des deux mains ce qui était pour moi, à l'époque, une fortune!. La physionomie de Pékin s'est au cours de ce dernier demi-siècle radicalement transformée. Des gratte-ciel, à l'image des plus grandes métropoles barrent désormais les perspectives familières des anciens résidents. Les anneaux successifs des périphériques, affamés de nouveaux espaces, cernent en vain cette capitale toujours plus bedonnante.

S'il est vrai que le laudateur des temps passés a de sérieux motifs de regrets mélancoliques d'un monde disparu, de la poésie évanouie, la poussée incoercible de la nécessité contraint à l'examen de la réalité. Pékin dans les années trente comptait à peine plus d'un million d'habitants. La capitale en compte aujourd'hui plus de six. Les premières statistiques postérieures à la révolution de 1949 faisaient apparaître pour cette ville, dans leur froide cruauté, une densité de 2m² de surface bâtie par personne. Il faut donc, en contrepoint de la poésie et du charme rappeler la promiscuité, le manque d'hygiène, les difficultés de chauffage dans le rude hiver de Pékin, l'absence d'eau courante, les sols en terre battue, la cuisson des aliments sur des réchauds de fortune. Les quartiers populaires de Pékin des années trente avec ses maisons en briques ou en torchis ne correspondaient déjà plus tout à fait à ceux évoqués par monseigneur Favier dans son Pékin (1900) « maisons en bois aux ouvertures fermées par des papiers huilés » objets d'incendies fréquents et ravageurs ». L'Acropole à Athènes fut construit dit-on sur les ruines du temple de Jupiter. Faut-il évoquer « les tremblements de terre » du baron Haussmann à Paris ?

Il suffit de vivre assez, disait Montaigne, pour voir tout et le contraire de tout.

Claude CHAYET*

* L'auteur, à son arrivée, âgé de sept ans, est resté à Pékin de 1927 à 1933. Son père, troisième, puis second, puis premier secrétaire à la « légation » devenue ensuite « Ambassade » de France, y était demeuré de 1926 à 1934.

Récit Mehmet Bey Alltuni

Un beau jour de printemps de l'année 1949, alors que je vaquais à mes occupations habituelles, j'eus entre les mains la liste des demandeurs d'asile qui venaient de débarquer à Trieste. Mes yeux se portèrent sur le nom de Mehmet Alltuni et surtout sur le lieu d'où il venait : Alexandrie en Egypte. Ceci étant, il n'était pas enregistré dans le camp de réfugiés. Aussi, sur la base de la loi en vigueur, la préfecture de Trieste lui avait-elle délivré un permis de séjour de six mois.

Son nom ne m'était pas inconnu. Je l'avais entendu prononcer un an auparavant par Alush Lleshanaku, notre ancien professeur d'éducation physique.

Je rencontrai Mehmet Alltuni au café Tommaseo. Il était accompagné de Maliq Tahiri, un riche marchand de Shkodra établi à Trieste, dont j'avais fait connaissance en 1940.

Plus que notre nationalité commune, ce fut notre lutte contre les ennemis de notre patrie représentés par les communistes criminels au service de Moscou, qui nous réunit immédiatement. Alltuni avait combattu les communistes dans nos montagnes [du nord] et nous partageons les mêmes idées.

Mehmet Alltuni était né à Kavaja en 1904 dans une famille de propriétaires terriens. Son titre de bey datait de son grand-père qui l'avait reçu au temps de la Turquie.

Tous les deux nous venions de familles aisées qui avaient été privées de leurs biens matériels et immatériels. Grâce à Dieu, nous nous trouvions dans un pays libre, alors que des membres de nos familles étaient persécutés et emprisonnés dans notre patrie. Au plan politique, Mehmet Alltuni avait des convictions royalistes. Il était arrivé en Grèce en 1944. Après deux mois à Athènes, il avait reçu une invitation du roi Zog pour se rendre à Alexandrie, en Egypte. A cette époque, Ahmed Zogu était l'invité du roi Faruk d'Egypte qui avait des origines albanaises. Alltuni m'avait confié que sa mère et celle du roi Zog avaient de lointains liens de parenté.

A Alexandrie, Alltuni avait retrouvé ses anciens amis Irfan Ohri et Sotir Martini qui était ministre à la cour. Se trouvaient là, également en exil, l'ancien roi d'Italie, Victor-Emmanuel III. Indépendamment de ce qui s'était passé entre leurs deux pays le 7 avril 1939¹, les deux monarques avaient tiré un trait sur le passé et entretenaient de bonnes relations.

Au printemps 1947, Victor-Emmanuel III, Ahmet Zogu, Xhafer Deva et Ernest Koliqi se rencontrèrent à Alexandrie. Je l'avais appris par Ernest Koliqi, et Alltuni aussi en avait eu connaissance.

Alltuni me raconta que les fils de Irfan Ohri avaient trouvé refuge en Bavière. Ils s'étaient portés volontaires dans l'armée américaine. Alltuni était en contact avec eux.

Après sept mois en Italie, la situation économique d'Alltuni était critique. Je m'étais aperçu qu'il n'allait plus au café Tommaseo. Il passait la journée assis sur un banc, les pensées perdues dans le passé avec beaucoup de chagrin pour son pays.

Depuis des années j'avais l'habitude de déjeuner en compagnie du directeur de la poste de Trieste. Un jour il me raconta l'histoire qui suit. Un paquet expédié d'Allemagne était arrivé pour un certain Mehmet Alltuni. Il contenait des marchandises interdites : six Napoléons en or, deux briquets et un kilo de tabac, qui ne pouvaient pas lui être remis. Je priai mon ami de trouver une solution étant donné la situation difficile dans laquelle se trouvait son destinataire. Le directeur de la poste décida de renvoyer le paquet à ses expéditeurs, à savoir les fils de Irfan Ohri, et leur fit écrire d'adresser à nouveau le colis mais cette fois-ci aux bons soins du directeur de la poste centrale de Trieste. Je lui en fus reconnaissant. Tout alla pour le mieux, par chance pour Alltuni. Mais son autorisation de séjour était expirée. Je priai un [autre] ami, un colonel américain, à l'époque représentant américain auprès du gouvernement militaire de l'Alliance [atlantique], de bien vouloir intervenir auprès de la préfecture italienne. Il ne fut pas très difficile de faire prolonger le permis de séjour d'Alltuni qui, bien que gêné économiquement, fit envoyer des fleurs à l'épouse du colonel pour le remercier.

Alltuni venait souvent déjeuner ou dîner à la maison. Il nous parlait de ses terres aux alentours de Kavaja. Il avait conservé une affection particulière pour les chevaux qu'il avait laissés derrière lui. Il était très fier de ses Lipizans et de ses chevaux arabes. Il nous avait promis qu'à la libération de l'Albanie, nous serions ses invités et qu'il mettrait à notre disposition ses meilleurs chevaux.

1. L'Italie fasciste envahit l'Albanie du roi Zog.

Nous ne manquions pas de sujets de conversation, mais j'étais curieux d'en savoir plus sur les actions des bandes armées organisées dans les montagnes des Mirdites. Ces années de guerre avaient été désastreuses pour l'Albanie. Les Yougoslaves tenaient le parti communiste [albanais] sous leur contrôle. Au moyen de cellules infiltrées, ils suscitaient des soulèvements dans tout le pays.

Par mesure de rétorsion, Xhafer Deva était entré dans Tirana accompagné de 3000 Kosovars armés par les Allemands. Après la nuit du 4 février 1944, les Allemands donnèrent les pleins pouvoirs à Xhafer Deva. A la suite d'une assemblée réunissant les principaux chefs des Mirdites, il organisa un mouvement de résistance [composé de] partisans [non communistes], principalement dans les zones montagneuses du nord de l'Albanie. Armes, munitions, argent, rien ne manquait à Xhafer Deva, alors ministre des affaires intérieures du Régent à Tirana.

Les services allemands avaient informé Deva de la venue en Albanie de Milovan Popović pour commanditer personnellement des actions contre les Allemands. Deva informa Alltuni, qui avec Alush Lleshanaku et vingt combattants kosovars aguerris se dirigèrent vers la ville de Selita, afin d'encercler Popović. Malgré leurs efforts, celui-ci arriva à s'échapper du piège tendu et se réfugia en Yougoslavie. Plus tard, ils apprirent qu'il avait rencontré Mehmet Shehu². A l'occasion de cette action commando, soutenue par les Allemands, Alltuni réussit à se sortir d'une échauffourée où une dizaine de partisans communistes perdirent la vie.

Un jour d'octobre 1943, alors que son unité était sortie pour une reconnaissance dans les montagnes des Mirdites, Alltuni tomba sur un avion militaire abattu par la DCA allemande. L'appareil appartenait à une patrouille américaine basée en Roumanie. L'un des pilotes s'était cassé la jambe, l'autre avait péri carbonisé dans le cockpit. Le pilote, qui s'appelait Georges, avait tenté en vain de joindre sa base par radio. Il supplia Alltuni de ne pas le livrer aux Allemands. Sa démarche était lourde de conséquences, car l'unité d'Alltuni était soutenue par le commandement allemand. Malgré tout, Alltuni prit une décision courageuse. Naturellement, il en rendit compte au ministre Deva.

Selon la loi du *Kanun* albanais, quand un ennemi, que tu ne connais pas en tant que tel, frappe à ta porte, tu dois lui offrir aide et hospitalité. Alltuni pensa que cette demande entrait dans un cas prévu

2. Numéro deux du régime communiste jusqu'au début des années 1980.

par un des articles du *Kanun*. Chose étonnante, le ministre Deva fut lui-aussi du même avis.

Une nuit, le capitaine fut transporté avec beaucoup de soin à Kavaja, où il trouva refuge chez Alltuni. Le médecin de la famille s'occupa de lui. Sa jambe plâtrée pendant deux mois, le capitaine ne sortit de sa chambre que lorsqu'il fut capable de se déplacer sans béquilles. Il avait bien compris le danger qu'il faisait courir à la famille d'Alltuni. Tous les deux, ils communiquaient par l'intermédiaire du médecin qui avait des notions d'anglais. Passant ses journées à écouter la radio sur les ondes courtes, l'officier américain tentait de rester informé de toutes les nouvelles de la guerre ; De nature placide, le pilote avait un comportement exemplaire. Il n'exprimait jamais aucune opinion qui puisse froisser les convictions politiques de ses hôtes. D'un autre côté, la famille était aux petits soins avec lui, lui préparant ses repas avec ce qu'ils trouvaient au marché, agrémentés de poissons frais apportés par des amis quand l'occasion se présentait. Une des traditions qui caractérisent les Albanais est bien la parole donnée alliée à la générosité.

Dès qu'il fut rétabli, le capitaine demanda à pouvoir utiliser sa radio pour entrer en contact avec ses autorités. Toutes ses affaires tenaient dans une sacoche militaire qu'Alltuni gardait cachée pour plus de sécurité, en cas de fouille par les Allemands.

Le capitaine arriva à entrer en contact avec sa base et informa Alltuni qu'à un jour et une heure précis, un sous-marin de la marine américaine viendrait le chercher sur la côte au large du rocher de Kavaja. Si Alltuni se souvenait bien, ce devait être un 29 ou un 30 décembre à vingt-trois heures.

En tout état de cause, Alltuni avait averti le capitaine qu'il avait de plus en plus de mal à résister aux assauts des forces communistes albanaises. Malgré cela, Alltuni ne l'aurait jamais livré aux communistes albanais. Après le départ du capitaine, il ne lui restait que deux solutions : disparaître ou s'expatrier en Grèce.

Le capitaine était régulièrement en contact radio avec les forces américaines, tandis que les préparatifs de son départ s'intensifiaient. Une nuit sans lune, Alltuni et le médecin le firent monter dans un canot à rames. Munis d'une lampe, ils lancèrent les signaux convenus par radio. A environ 1500 mètres de la côte, la forme d'un sous-marin apparut à la surface et un canot à moteur se porta à leur hauteur. Ce fut un moment inoubliable pour tous. Un combattant, qui a perdu la guerre dans un pays minuscule et pauvre, sauve

la vie d'un soldat d'un Etat puissant. Le capitaine serra la main d'Alltuni et adressa un salut militaire au médecin avant de sauter dans l'embarcation à moteur. Il prononça ces remerciements en anglais : « Je n'oublierai jamais votre gentillesse ».

C'est une nuit sans lune que prit fin l'hospitalité donnée à un ennemi malchanceux, non loin du rocher de Kavaja. La vieille loi du *Kanun*, un exemple rare dans l'histoire des peuples, était la solution la plus honorable, mais le risque encouru par Alltuni avait été très grand. Il suffit de penser aux conséquences catastrophiques s'il avait été découvert par les Allemands. Alltuni avait tenu le ministre Deva soigneusement informé.

Quelques mois plus tard, la résistance anti-communiste albanaise capitula [devant les forces d'Enver Hoxha³]. Alltuni s'expatria en Grèce, tandis que Xhafer Deva rejoignait l'Autriche grâce à l'entremise des forces allemandes. En 1950, il se maria avec une Autrichienne d'Innsbruck. Ils s'établirent tous les deux à Rome avant d'émigrer aux Etats-Unis en 1955. Installé à Palo Alto, en Californie, Xhafer Deva termina sa carrière dans l'administration d'un collègue.

Un jour d'octobre 1950, le colonel américain m'annonça qu'il m'attendrait avec Alltuni le lendemain à la préfecture de Trieste. Nous étions tous les deux inquiets ne sachant pas quoi penser. Nous nous retrouvâmes dans un café pour nous présenter ensemble au rendez-vous. On nous fit entrer dans un bureau où se trouvaient déjà le colonel, un officier anglais et un représentant du gouvernement italien.

Le colonel américain sortit de sa poche une enveloppe à entête du Pentagone. Dans la lettre adressée à Mehmet Alltuni, on pouvait lire : « le ministère de la défense des Etats-Unis d'Amérique adresse ses remerciements à Mehmet Alltuni pour le secours qu'il a apporté au capitaine Georges... (je ne me souviens plus de son nom) dans des circonstances particulièrement difficiles. Le communiqué officiel avec tous les détails portés au procès-verbal par notre officier est enregistré dans les archives du Pentagone. Des remerciements spéciaux sont adressés à l'épouse de Mehmet Alltuni et au médecin qui a soigné le capitaine blessé.

J'ai traduit cette lettre à Alltuni qui prit à son tour la parole : « Messieurs, avant tout, il faut que vous sachiez que cet officier était un prisonnier de guerre. C'était un ennemi parce qu'à l'époque mon pays était allié à l'Allemagne . Cet officier a eu confiance en nous quand nous lui avons donné notre parole que nous ne le livrerions pas aux Allemands. Nous

3. À la tête du régime communiste de 1944 à 1985.

l'avons accueilli dans notre maison au nom de la loi ancestrale du *Kanun*. Selon elle, si un ennemi frappe à notre porte, il a droit à l'hospitalité pendant vingt quatre heures. S'agissant de cet officier, nous avons pris en compte les circonstances exceptionnelles qui entouraient sa situation. Pour ce qui concerne les Etats-Unis, sachez que les Américains sont les ennemis du peuple albanais, car ils ont livré mon pays aux communistes soviétiques et à ses serviteurs yougoslaves. Tout ce que nous avons fait pour cet officier, nous l'avons fait au nom de nos traditions ; pas pour de l'argent. Retournez ce chèque à ceux qui me l'envoient ».

Sur ce, Alltuni s'en alla sans leur serrer la main.

Peu de temps après, je rencontrai le colonel américain qui me dit : « J'ai rarement rencontré des personnes qui font preuve d'autant de patriotisme avec un sentiment de l'honneur aussi élevé ».

En 1954, Alltuni émigra à Toronto au Canada. Il travailla comme ouvrier dans une fabrique de tabac et mourut en 1978 à l'âge de 74 ans. Paix à son âme !

Ton KOKA*

*Ton Koka est né en 1918, à Cetinje au Monténégro, dans une famille de commerçants originaires de Shkodra. En 1944, il est diplômé en sciences politiques à l'université de Trieste, en Italie, où il suivit également un cycle en sciences économiques.

Ami intime d'intellectuels albanais – comme Ernest Koliqi, Zef Valentini, Martin Camaj ou encore Danjel Gjeçaj –, il a partagé avec eux les mêmes idéaux patriotiques tout au long de la guerre froide. Opposant au régime communiste en Albanie, il n'a jamais pu revenir dans son pays sous la dictature d'Enver Hoxha. Il vit depuis de nombreuses années en Italie.

Les plus et les moins d'un régime monocentrique

L'approche des élections législatives puis présidentielles 2007-2008 pose avec acuité la question « Qui êtes-vous, Mister Poutine ? » Mais à présent ce n'est pas la personnalité du président russe qui éveille l'intérêt mais le régime politique qu'il a construit. A cette question, les experts proposent des versions variées. Les uns évoquent le retour de la nomenclature, la « restauration » du régime soviétique et l'entrée de la Russie dans une « nouvelle phase d'autoritarisme » (O. Krychtanovskaia, L. Chevtsova, V. de Castel). D'autres soulignent que le président russe en une courte période a stabilisé la situation dans son pays et a pu rationaliser le système politique (Sapir J., K. Zatulin, G. Pavlovskii). L'article propose d'analyser les caractéristiques du régime politique construit par V. Poutine, l'évolution des rapports entre le centre fédéral et les régions russes, les relations entre les élites.

Le monocentrisme politique : la direction

V. Poutine a construit *un régime politique monocentrique* dont les éléments sont : « la verticale du pouvoir » ; l'élimination de l'opposition de l'espace politique ; l'absence de concurrence politique ; le contrôle de l'État sur les mass media ; la consolidation des élites. Par rapport aux années 1990 la constellation des institutions politiques a changé. De facto la Fédération Russe de B. Eltsine était une république présidentielle, mais en réalité une forte concurrence existait entre les institutions politiques: le président et le parlement ; les deux chambres du parlement ; le président et le pouvoir exécutif des régions. Le système politique construit dans les années 1990 était chaotique, le pays était mal administré, mais dans ce système des institutions politiques autonomes jouaient un rôle important.

Sous Poutine le président est devenu la personne clef du système politique contrôlant toutes les branches du pouvoir. La chambre basse du parlement – la Douma d'État - ne représente plus l'opposition et devient « une section » de l'administration présidentielle. On est dans un système

politique où l'administration présidentielle (dont le statut n'est pas défini par la Constitution) est à l'initiative des lois. La chambre haute du parlement – le Conseil de la Fédération, selon la Constitution appelé à représenter les intérêts des régions - n'est plus qu'un instrument du lobbyisme. Le président russe prend les décisions concernant différents domaines de la vie sociale, politique et économique, il nomme les chefs des régions.

Une nouvelle loi électorale ouvre la porte au parlement russe aux grands partis qui auront plus de 7% des voix. Le système politique en construction sera composé de 5-6 partis parlementaires. En quelques années le nombre de partis politiques en Russie a diminué de moitié : ils étaient plus de 40 au début des années 2000, 17 aujourd'hui. Deux partis sont créés par le Kremlin pour contrôler l'espace politique : « Russie unie » à l'accent libéral et « Russie juste » à l'accent social-démocrate. Les partis du pouvoir entrent en concurrence lors des élections régionales, critiquent le gouvernement mais soutiennent le président. Parmi les partis qui restent dans l'espace politique: le Parti communiste de la Fédération de Russie, le Parti libéral-démocrate (nationalistes), le Parti libéral – l'Union des forces de la droite - orienté sur le Kremlin et dirigé par A.Tchoubais, le tout puissant chef d'Electricité de Russie.

Certains analystes appellent le pluralisme politique russe « la *démocratie d'imitation* ». Le politologue du Kremlin G. Pavlovski propose une autre interprétation : la société russe, dit-il, n'étant pas suffisamment mûre, le pouvoir est obligé de créer l'opposition pour structurer l'espace politique et « organiser » la concurrence politique. Il oublie de dire que les partis démocratiques et les hommes politiques, représentant la vague démocratique des années 1990, ont été exclus de la grande politique et même au niveau régional éprouvent de grandes difficultés (comme le parti « Yabloko » qui n'a pas pu s'inscrire aux élections régionales à Saint-Petersbourg en mars 2007.

L'État applique une politique de contrôle des mass media, tout particulièrement des chaînes de télévision. Deux chaînes de l'État, la première et la deuxième, ont la plus grande diffusion. A cette ligne générale se rattache le 4^{ème} Canal, NTV, contrôlé par GAZPROM. Elles coordonnent leur politique au niveau de l'information. On n'y trouve pas d'analyse politique. De nouveaux thèmes sont introduits dans l'espace médiatique: la nostalgie du passé soviétique, la « banalisation » du système totalitaire (films consacrés à la vie privée de Staline, Molotov, Kirov), la grandeur de la Russie. Pourtant il reste en Russie des journaux et revues indépendants

et de très haut niveau, de préférence édités dans les deux capitales et les grandes villes.

Les tendances monocentriques ont surtout progressé à partir de 2005. Parmi les circonstances qui ont influencé ce choix politique : les événements en Ukraine (fin 2004) et les protestations de masse en Russie contre les réformes sociales (janvier 2005).

Les limites de la fédération centralisée

Durant la présidence de B.Eltsine les relations du centre fédéral et des régions se basaient sur un contrat entre le président et les chefs de l'exécutif des régions qui aboutit à la *constitution d'une fédération décentralisée* où les règles communes n'existaient pas. Dans les années 1990 le statut des élites régionales s'est renforcé, elles ont eu accès aux ressources administratives, politiques et économiques importantes, certains chefs des régions sont devenus des hommes politiques de grande influence. La reconnaissance des intérêts régionaux s'est manifestée dans les accords conclus entre le président de la Fédération de la Russie et les chefs de l'exécutif de la région (en 2000 ils étaient signés dans 40 régions).

Le président Poutine a refusé de reconduire la politique fédérale de son prédécesseur. Dès le début le nouveau chef de l'État cherchait les moyens permettant *d'administrer la Russie de Moscou*. Pour réaliser ce scénario la politique de la *recentralisation du pays* a été lancée. Elle comprenait plusieurs éléments : l'intégration de l'espace économique et législatif, la redistribution des ressources économiques, politiques, administratives en faveur du centre fédéral, la construction de « la verticale du pouvoir ». Le territoire de la Fédération a été découpé en sept grands districts comprenant de six à dix-huit sujets de la Fédération et calqués sur les régions militaires. Les nouvelles super régions sont devenues des relais du pouvoir central. Très vite un certain nombre d'organes dépendants de la Fédération y ont créé leurs subdivisions (Prokouratoura, FSB, le Ministère de l'intérieur et bien d'autres). D'autres mécanismes de contrôle des élites régionales sont appliqués par le Kremlin. La nouvelle loi concernant les partis politiques (2005) a interdit les partis politiques régionaux. La plupart des chefs de régions ont été obligés de prendre la carte de « Russie unie ».

Un autre mécanisme efficace de contrôle concerne la distribution des ressources financières. Dans les années 90 le principe du fédéralisme budgétaire était primordial : toutes les recettes fiscales des sujets de la Fédération devaient représenter au moins la moitié du budget consolidé de

la Fédération. A partir de 2001 cette proportion a changé: 60% des impôts collectés demeurent à la disposition du centre qui devient le distributeur des ressources.

V. Poutine a construit un système inexistant autre part – « une fédération centralisée ». Le plus souvent les experts qui travaillent à Moscou caractérisent la politique centralisatrice comme une victoire totale du centre fédéral sur les régions. Vue du côté des régions la situation politique est beaucoup plus nuancée. Dans les enquêtes menées dans les régions (2000-2006) ma collègue Alla Chirikova et moi-même avons voulu comprendre comment « la verticale du pouvoir » fonctionnait en réalité et dans quelles mesure ont changé les ressources du pouvoir régional sous V. Poutine. Les interviews des élites régionales nous ont permis de formuler les conclusions suivantes :

1. Sous V. Poutine les régions russes ont perdu les canaux institutionnels pour défendre les intérêts régionaux au niveau fédéral (siège au Conseil de la Fédération) ; les rapports entre le centre et les régions sont devenus encore moins publics et transparents que dans les années 1990. Nous ne saurons jamais sous quelles conditions ont été nommés certains chefs des régions. Mais une chose est évidente : *gagne le dirigeant qui a son canal de communication personnel avec le Kremlin.*

2. « La verticale du pouvoir » présidentiel ne détruit pas « la verticale du pouvoir » des gouverneurs. Celle-ci existe dans toutes les régions en parallèle avec le pouvoir présidentiel. La politique de recentralisation de la Russie n'a pas détruit les régimes politiques régionaux, avec la seule différence qu'aujourd'hui les chefs des régions ne jouent plus la carte de l'identité nationale ou ethnique. En étudiant en 2006 le cas de la politique sociale au niveau régional nous avons constaté que dans chaque région existe un modèle propre de politique sociale : certaines régions mènent une politique à la soviétique basée sur le principe de redistribution, d'autres essaient d'introduire des réformes et modernisent le système social, les troisièmes se prononcent pour la politique libérale, c'est-à-dire basée sur le principe de co-financement des services publics (Centre Fédéral et pouvoir régional : influence réciproque dans le champ politique de la Russie contemporaine. Rapport – chef de projet Gorchkov M. – Moscou, Institut de sociologie de l'ASR, 2007, 107 pages). Les dirigeants régionaux s'inscrivent dans « la verticale présidentielle » en fonction des ressources des territoires qu'ils dirigent.

3. Les ressources des chefs de régions ont changé. Sur le plan politique ils dépendent du Kremlin, sont de plus en plus contrôlés par le Trésor et les ministères de force. Mais il est erroné de dire que leurs ressources ont simplement diminué. La ressource la plus importante du chef de la région est de savoir conclure des alliances avec les différents groupes des élites régionales.
4. Indépendamment des tendances monocentriques, la vie politique dans les régions a gardé sa spécificité. Dans certaines régions l'espace politique est beaucoup plus ouvert et concurrentiel qu'à Moscou, la vie politique y est plus intense, la concurrence politique subsiste.
5. La centralisation a un effet négatif sur la politique régionale : si les régions dépendent de plus en plus des donations du Kremlin, elles n'ont aucun intérêt à réaliser leurs propres initiatives. Une nouvelle règle s'impose : dans un pays centralisé il est mieux d'être pauvre et sans ambition. L'enquête a montré le progrès des tendances parasites chez les élites des régions.

Pourtant la reprise en main des régions par le centre fédéral n'empêche que des inégalités entre les régions s'accroissent. On assiste à des tendances négatives dans le développement économique des régions. Ces quatre dernières années, les experts de la Banque Mondiale constatent la progression de la stratification des régions selon la croissance industrielle a doublé alors que le nombre de régions accusant une baisse de l'économie a plus que triplé. Les meilleurs indices industriels sont relevés dans les régions du Nord-Ouest, du Centre et du Sud de la Fédération. Sur le reste du territoire, la croissance industrielle est en dessous de la moyenne fédérale. Par conséquent, les écarts de revenu entre régions riches et pauvres s'accroissent. Les régions riches profitent de revenus supérieurs, d'un marché de l'emploi dynamique, et mènent une politique sociale meilleure. On relève un écart de 15 points en ce qui concerne l'accès aux services sociaux entre régions riches et pauvres.

Les problèmes de la consolidation des élites

Un élément important du régime politique de V. Poutine est la consolidation des élites. Dans la société qui n'est pas devenue civile, les élites restent des acteurs principaux du système politique. Le régime politique de B. Eltsine se basait sur un *compromis libéral* du chef d'État avec les élites des régions et du business. Celles-ci soutenaient le pouvoir central, recevant

en échange un haut statut politique, une grande indépendance et de très grandes ressources économiques. Dans les années 1990 le pouvoir n'avait pas d'autres solutions : l'État était trop faible et le premier président de la Russie avait peur de l'effondrement de la Fédération russe.

V. Poutine n'a pas voulu reproduire ce système. Le slogan de son premier mandat fut : « *Le président est libre vis-à-vis des élites* ». D'abord furent apprivoisées les élites régionales : les gouverneurs ont perdu leur siège à la Chambre haute du parlement ; depuis 2005 ils sont nommés par le chef de l'État. La stratégie vis-à-vis des élites du business fut plus nuancée. Au début le rôle du Syndicat des businessmen a augmenté, les rencontres de ses représentants avec le président sont devenues régulières. Mais avec le temps le ton du Kremlin a durci, surtout après de vives critiques adressées par M. Khodorkovsky et sa déclaration de vouloir se présenter aux élections présidentielles de 2012. En automne 2003, le patron de Youkos fut arrêté et ensuite accusé d'évasion fiscale et de fraude à grande échelle. A partir de ce moment, *le grand business a perdu son statut d'acteur politique au niveau fédéral*.

Pourquoi les élites russes ont-elles accepté *le nouveau contrat avec le pouvoir* ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de fronde en Russie ? Nos enquêtes ont permis de formuler des réponses à cette question.

Premièrement, les élites sont pragmatiques. Le maintien du statut politique et du capital économique en échange de la loyauté politique vis-à-vis du Kremlin est une solution pragmatique. Grâce à leur loyauté, 80% de chefs des régions ont pu garder leur statut, la plupart des oligarques de l'époque de Eltsine sont toujours en place sauf quelques rebelles comme Goussinski, Berezovsky, Khodarkovsky.

Deuxièmement, dans le milieu des élites la peur de sanctions reste très forte. Avec leur siège à la chambre haute (conseil de la Fédération), les dirigeants régionaux ont perdu leur immunité parlementaire, ce qui accroît leur vulnérabilité juridique. Dans les années 1990 en Russie la loi n'existait pas, donc la perspective de se retrouver derrière les barreaux est menaçante pour la grande majorité des élites.

Troisièmement, les élites post-soviétiques malgré leur influence ne disposaient pas de ressources politiques comparables à celle du centre fédéral. Au cours des années des réformes, elles avaient conquis de grands pouvoirs mais n'étaient pas parvenues à constituer des groupes de pression soudés. Elles ne disposaient ni de partis ni de mouvements politiques susceptibles de les rassembler. En fait, il faut se souvenir que les élites post-soviétiques s'étaient formées à l'époque soviétique et étaient habituées

à la servilité à l'égard des puissants ; elles ont fait preuve d'une capacité d'adaptation au nouveau style de direction.

Chaque système politique a ses avantages et ses limites. Poutine a reçu un fort mauvais héritage. En quelques années il a pu sortir son pays de l'instabilité et du chaos, il a stabilisé l'État. La Russie d'aujourd'hui a une économie de marché, c'est un pays plus démocratique que l'Union Soviétique. Sous V. Poutine la Russie a retrouvé la stabilité politique dans un contexte de croissance économique. Dans la société se renforce le sentiment que le temps des turbulences est passé. D'après une enquête menée par le Centre de I. Levada (décembre 2006), pour la première fois depuis le début des réformes, les russes éprouvent le sentiment que leur pays évolue dans la bonne direction (44%), ont plus d'espoir que dans les années précédentes (35%), n'attendent pas de crise économique (56%), ni de coup d'État (69%), ni de protestations de masse (49%) (La situation socio-politique en Russie, décembre 2006 : bilan pour l'année 2006, adresse internet : <http://www/levada.ru/pres/200701101.html> Sur la scène internationale, la Russie s'affirme comme un acteur important et indépendant qui a ses intérêts nationaux.

Pourtant, le système politique monocentrique a ses défauts. Avant tout, le pouvoir ne reposant que sur un seul homme est fragile. Une question logique se pose : que se passe-t-il si V. Poutine quitte le pouvoir en 2008? Cette incertitude amène certains hommes politiques à soutenir l'idée d'un troisième mandat présidentiel. Dans le système monocentrique, le décalage entre la société et le pouvoir devient de plus en plus criant. D'après une enquête du Centre russe des études de l'opinion publique, 71% des russes considèrent ce problème comme important (Ils se sont divisés en classes // Ogoniëk - M., 2007 - 26 mars, N° 13, page 11). Plus le pouvoir se centralise, moins il se rend compte du fonctionnement de la société. Le Kremlin a acheté la loyauté des élites, qu'il s'agisse des élites économiques ou régionales. Cette stratégie est basée sur les ressources financières et le cours élevé du pétrole. Une autre question se pose : que peut-il se produire si les ressources du pouvoir diminuent et comment vont réagir les élites régionales si elles ne reçoivent plus les dons du centre fédéral ? Actuellement il n'y a pas de réponse à cette question.

Natalia LAPINA

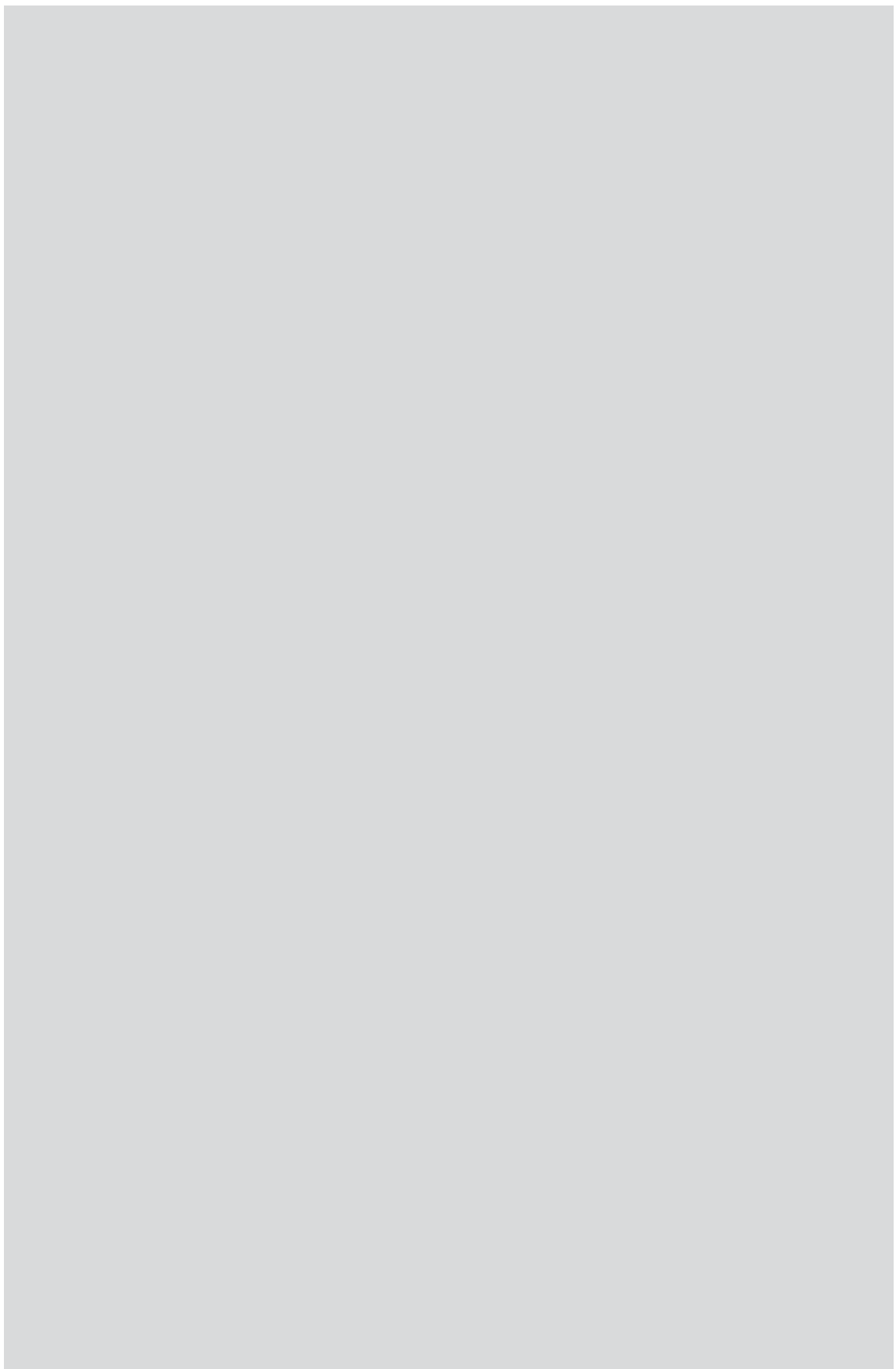
Institut d'Information des Sciences Sociales

(Moscou)

Bibliographie

- DE CASTEL V. - Russie : la verticale du pouvoir - Paris : Futuribles, 2004, N° 297, p. 7
- SAPIR J. - Le vrai bilan de Vladimir Poutine - Paris : Politique internationale, 2007, N° 115
- GOUROVA T., POLOUNINE I. - Qui sera le prochain ?- Moscou : Expert, 2007 N° 12, p.19-55 (en russe)
- ZATOULINE K. - Voilà qui est mister Poutine ou le douloureux adieu à Eltsine et à son époque, in : Nezavissimaia gaz., 2000, 27 sept. (en russe)
- KRYCHTANOVSKAIA O. - En Russie s'édifie une pyramide du pouvoir à la soviétique, in : Nezavissimaia gaz., 2004, 31 août (en russe)
- KRYCHTANOVSKAIA O. - La matrice revient , in : Nezavissimaia gaz., 2005, 17 janvier (en russe)
- LAPINA N., TCHIRIKOVA A. - Les réformes de Poutine et le potentiel d'influence des élites régionales : rapport analytique - Moscou : Institut de Sociologie, Académie des Sciences de Russie, 2004, 146 pages (en russe)
- LAPINA N., TCHIRIKOVA A. - Le Centre fédéral et le pouvoir régional : influence sur la politique sociale dans la Russie contemporaine : rapport analytique / chef de projet Gorchkov M. - Moscou : Institut de sociologie, Académie des sciences de Russie, 2007, 107 pages (en russe)
- PAVLOVSKI G. - Le Président ne veut pas être un Chavez , in : Nezavissimaia gaz., 2006, 12 décembre (en russe)
- Ils se sont divisés en classes - Moscou, in : Ogoniék, 2007, 26 mars, N° 13 (en russe)
- SERGIEV M. - La Banque mondiale critique l'économie de la Russie, Moscou, in : Nezavissimaia gaz ., 2007, 7 juin (en russe)
- La situation socio-politique en Russie en décembre 2006 : bilan de l'année 2006 (en russe) - Adresse internet : <http://www/levada.ru/pres/200701101.ht>
- CHEVTSOVA L. - Nous assistons à la fin d'un régime politique , 2007 (en russe) - Adresse internet : <http://www.polit.ru/analytics/2007/03/19/shevtsova.html>

Littérature



Saïgon : l'Eden Cinéma n'est plus

Ces jours derniers, alors que je remontais la rue Dong khoi, un bruit de marteau piqueur s'échappa du passage couvert qui fait face au mythique hôtel Continental. Intrigué, je m'engouffrai dans la galerie, et horreur ! le cinéma Eden situé dans ce passage n'était plus qu'un trou béant. On le démolissait pour installer à la place un centre commercial.

Comment est-il possible que l'Unesco ne l'ait pas classé au patrimoine mondial de l'humanité avant qu'il ne soit trop tard ? me disais-je alors. Le cinéma Eden n'est, en effet, pas n'importe quel cinéma. Il est à Marguerite Duras ce que le goulag est à Soljenitsyne : le témoin de son enfance misérable dans l'Indochine de sa jeunesse. Les agences de voyage qui proposent des « Duras Tour » avec arrêts à Phnom Penh, Kampot, Vinh Long, Saïgon, Hanoi, là où Marguerite vécut jadis, en ont d'ailleurs fait une escale privilégiée de leur programme.

Dans un *Un barrage contre le Pacifique*, un roman autobiographique, parlant de sa mère qui vient de perdre son mari, Marguerite Duras écrit : « De la période qui avait suivi, elle ne parlait presque jamais. Elle se disait qu'elle se demandait comment elle avait pu s'en sortir. Pendant deux ans, elle avait continué à donner des leçons de français. Puis, comme c'était insuffisant, des leçons de français et des leçons de piano. Puis, comme c'était encore insuffisant, à mesure que ses enfants grandissaient, elle s'était engagée à l'Eden Cinéma comme pianiste. Elle y était restée dix ans. Au bout de dix ans, elle avait pu faire des économies suffisantes pour adresser une demande de concession à la direction du cadastre de la colonie. » Dix ans, de 1917 à 1927.

Par la suite, et jusqu'à la fin de sa vie, dans ses interviews, ses articles, ses interventions à la radio et à la télévision, mais également dans le roman *L'Amant de la Chine du Nord*, le nom du cinéma revient sans cesse dans sa bouche et sous sa plume. Elle en fera même le titre d'une de ses pièces de théâtre. Dans le « Dossier Marguerite Duras » concocté à l'usage des professeurs de lycée, les prestations pianistiques de la mère du *Barrage* y sont bien sûr mentionnées. C'est dire si elles ont marqué les esprits.

Lors de mes séjours à Saïgon, je suis entré dans le cinéma. Il était petit comme les salles d'art et d'essai de Saint-Germain-des-Prés, avec des

fauteuils à deux places, façon sofa, car on y venait souvent en couple. Les films qu'on y passait en cassette vidéo étaient en général des navets américains. Dans la pénombre, j'imaginai Marie Donnadiou, la mère de Marguerite (Duras est un pseudonyme), accompagnant les films muets de l'époque, avec sa fille sagement assise à ses côtés.

La destruction du cinéma m'a amené à m'intéresser à la biographie que Jean Vallier vient de consacrer à l'écrivain. Sortie en mai de cette année, elle rétablit la réalité des faits. De 1917 à 1927, période pendant laquelle se situe la parenthèse Eden Cinéma, la famille vit, en fait, à Hanoi où le père de Marguerite assume la fonction de directeur du très huppé Collège du Protectorat. Les prestations pianistiques à l'Eden Cinéma relèvent donc du pur mythe.

Du livre de Vallier on retire que Marguerite Duras n'a jamais été la petite fille pauvre marchant pieds nus, biculturelle et plus viet que les Vietnamiens, qu'elle dit avoir été. Ses parents étaient loin d'être des gagne-petit mais de grands bourgeois qui vivaient confortablement dans les luxueuses résidences de la colonie. C'est ainsi qu'à Hanoi la famille était installée dans cette partie de la ville qui était alors, à cause de la proximité du Grand Lac et de la profusion d'arbres et de plantes de toutes sortes qu'on y trouve, l'une des plus agréables à habiter.

Très b.c.b.g. étaient les enfants. Sur une photo de classe prise dans la cour du Collège du Protectorat, Marguerite apparaît habillée comme une lady et ses deux frères comme de petits lords, tous les trois, note Jean Vallier « chaussés des inévitables bottines lacées à mi-mollet que l'on porte à cette époque dans les familles respectables à Hanoi comme à Paris. »

Alors pourquoi Marguerite Duras s'est-elle obstinée à faire croire qu'elle vivait comme une pauvre dans la colonie ? Parce qu'en 1950, année où elle publie le *Barrage*, nous sommes en pleine guerre d'Indochine et elle milite activement au PCF. Chaque dimanche, revêtue d'une grosse canadienne prolétarienne, elle est aux portes des usines à vendre l'*Humanité*. Il était donc impératif qu'elle cache qu'elle avait été autrefois du côté des colonisateurs.

La mise au point de Jean Vallier ne retire rien à l'œuvre de l'écrivain. Madame Duras a le droit d'inventer sa propre vie. Malraux, Cendrars, pour ne citer qu'eux, ont fait la même chose. Cependant, comme l'Eden cinéma appartient à la fiction, il n'y a aucune raison de regretter sa disparition.

Pierre ROSSION
Grand Reporter

Phnom Penh : quand Malraux résidait à l'hôtel Manolis

C'est au Cambodge que se noua le destin d'André Malraux. Parti sans le sou pour faire fortune, il revint métamorphosé en écrivain unanimement reconnu. Retour sur une aventure qui aurait pu mal se terminer.

Le vendredi 13 octobre 1923, jour de bon augure pour les uns, de mauvais signe pour les autres, André Malraux, s'embarque à Marseille sur le paquebot Angkor, avec Clara Goldschmidt qu'il vient d'épouser. Il a 22 ans et des rêves plein la tête. Destination : l'Indochine, qui est alors le pays de cocagne pour les aventuriers. Installés en première classe, avec des hauts fonctionnaires et des officiers supérieurs, ils mènent la vie de touristes aisés, et, suprême honneur, sont invités un soir à la table du capitaine. Et les escales de défiler : Djibouti où, à la nuit tombée, ils assistent dans une case à un ballet de jeunes africaines en simple appareil ; Singapour où ils apprécient le savoir-vivre britannique au prestigieux hôtel Raffles ; Penang où, sous une pluie battante, par une nuit sans lune, Clara manque se noyer dans un arroyo qu'elle n'avait pas vu. Enfin, ils débarquent à Saïgon.

Malgré les apparences, les Malraux ne sont pas en voyage de noces. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil dans leurs malles. À côté des robes de soirée et des smokings voisinent des scies égoïnes, des cordes, des burins, des marteaux, des leviers, dont il auront besoin pour la besogne qu'ils veulent entreprendre. Les Malraux sont, en effet, ruinés suite à un krach boursier qui a vu s'effondrer les valeurs mexicaines sur lesquelles ils avaient misé. Comme Malraux n'a pas l'intention de trouver un métier stable (« Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler », dit-il à Clara), il a décidé de se renflouer en joignant l'utile à l'agréable. Et il compte sur son intelligence fulgurante et ses connaissances d'autodidacte pour réussir.

Malraux n'a pas de diplômes, mais il a fréquenté l'Ecole des langues orientales, le musée Guimet, l'archéologie du Cambodge et l'architecture des cathédrales n'ont aucun secret pour lui. Ayant lu un article de Henri

Parmentier, chef de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO), qui donne une description détaillée du temple cambodgien de Banteay Srei, il se convainc rapidement qu'il y a là quelque chose à gagner. Enthousiasmé par la beauté du monument, il décide d'y prélever quelques statues et de les revendre ensuite à un bon prix en Amérique. Comme Banteay Srei est éloigné dans la jungle et qu'il n'est pas officiellement répertorié, Malraux croit qu'il appartient à tout le monde et qu'il ne court aucun risque.

À Saïgon, le couple, bientôt rejoint par Louis Chevasson, un ami d'enfance, remontent en chaloupe le Grand Lac Tonle Sap, jusqu'à Siem Reap où ils louent quatre charrettes à bœufs et une douzaine de coolies. Et les voilà partis casqués et vêtus comme des explorateurs sur de petits chevaux, si petits que les pieds d'André touchent le sol. Après quatre jours d'une marche pénible, par un soleil torride, sur un chemin défoncé envahi par les moustiques, ils atteignent le temple perdu. Alors les outils entrent en action. Sept blocs de pierre sont détachés, hissés sur les charrettes et transportés jusqu'au Grand Lac où une chaloupe les achemine jusqu'à Phnom Penh. L'expédition n'ira pas plus loin. Filé par la police, le trio est arrêté et mis en résidence surveillée à l'hôtel Manolis, à Phnom Penh.

Le 21 juillet 1924, c'est le procès. Verdict : six mois ferme pour Malraux, dix-huit mois pour Chevasson. Quant à Clara, qui a été relaxée avant l'ouverture des débats, au prétexte qu'une femme est tenue de suivre son mari en tous lieux, elle vogue vers la France.

Malraux outré par la dureté de la sentence fait appel. De son côté, Clara, une fois à Paris, remue ciel et terre et fait signer une pétition en faveur de son mari aux grands noms de la littérature française. Finalement, le 1^{er} novembre 1924, le nouveau jugement reconnaît la bonne foi des deux inculpés et leur accorde le sursis. Libre, Malraux a dès lors le champ libre pour s'envoler vers son brillant destin qui le conduira jusqu'au ministère de la culture. Pour lui le vendredi 13 a bien été faste.

L'hôtel Manolis existe toujours, mais ce n'est plus un hôtel : en 1975, avec l'arrivée des Khmers rouges il dut fermer, et, fin 1979, les chambres vides se remplirent de rescapés du génocide qui affluaient des campagnes. Rien, cependant, n'a vraiment changé. J'ai pu m'en rendre compte en explorant l'hôtel de fond en comble. Entré par la façade arrière qui donne sur la place de la poste centrale, j'ai grimpé un escalier étroit, vraisemblablement l'ancien escalier de service, et suis arrivé au niveau du couloir du premier étage. La rampe d'escalier et le carrelage sur lequel avaient glissé les pas d'André et de Clara étaient d'époque.

« Notre chambre aux murs chaulés était grande, meublée d'un vaste lit enveloppé dans sa moustiquaire et d'une table ronde de bois sale », raconte Clara dans ses souvenirs. Dans le couloir, la porte d'une chambre était ouverte. Le locataire me permit d'y entrer. Elle était grande avec des murs chaulés, noirs de crasse et il y avait un grand lit recouvert d'une moustiquaire, ainsi qu'une table ronde en bois, vraiment très sale. Par la fenêtre s'encadrait la poste centrale et en tournant la tête à gauche, on voyait l'ancienne Taverne, un café où se retrouvaient les coloniaux, à l'heure de l'appétitif. Aujourd'hui, le café a fait place à la librairie française « Mékong Libris », tenue par Franck Dulac, un ancien parachutiste reconverti dans les lettres, chez lequel on trouve tous les grands noms de la littérature coloniale.

Sur le lit je voyais les ombres d'André et de Clara lisant tout ce qui leur tombait sous la main. La bibliothèque de Phnom Penh étant bien fournie tout y passa : récits de voyages, historiens, philosophes et même les rapports indigestes des gouverneurs de province. Et, comme la bibliothèque ne possédait aucun livre de poètes, ils se mirent à reconstituer de mémoire une anthologie allant de Rutebeuf à Apollinaire, à partir des vers qu'ils avaient appris dans leur jeunesse... Et les jours défilaient monotones, avec de gros coups de cafard lorsqu'on venait leur présenter la note de l'hôtel, qu'ils étaient dans l'impossibilité de régler, vu qu'ils n'avaient plus un sou en poche. Heureusement, bon prince, M. Manolis consentit à leur faire crédit.

Evidemment, les locataires cambodgiens actuels ignorent tout du passé du palace. Cependant, j'ai obtenu quelques renseignements en me rendant à Marseille chez André Manolis, le fils du propriétaire de l'hôtel. Né en 1915 et donc âgé de 92 ans, mais en paraissant 20 de moins, il m'assura qu'il ne se souvenait pas de Malraux, car, à l'époque il n'avait pas la notoriété qu'il a aujourd'hui. Par contre, il l'a certainement croisé dans les couloirs, car en 1923, année où il partit faire ses études en France, il était à Phnom Penh, quand Malraux s'y trouvait. En revanche, il est intarissable sur son père, un Grec, né à Rhodes, venu au Cambodge pour y construire des routes. A l'écouter on croit revivre *Le Kilomètre 83*, le roman colonial de Jean Daguernes, récemment réédité chez Kailash, qui a pour sujet la construction de la voie ferrée reliant le Siam au Cambodge. « Je n'avais pas cinq ans et je me souviens que je suivais mon père sur ses chantiers, en sampan et en charrette à bœufs. Je dormais à la belle étoile et j'étais bercé par le bruit des pelles et des pioches. » Puis, en 1920, Manolis père

est assez riche pour acheter le Grand Hôtel de Phnom Penh qu'il rebaptise à son nom. Il fonctionna jusqu'en 1975, sous la houlette du frère cadet d'André Manolis, année où il dut s'enfuir en catastrophe car les Khmers rouges entraient dans la ville. Il abandonna sur place tout ce qu'il possédait : photos, archives et une pleine malle de liasses de riels. Ce n'était pas grave, la monnaie locale ne valait plus rien.

Pierre ROSSION

Grand reporter

Le Monstre des Sept Mers

Prophète de lui-même ! ...*Fou aux yeux qui voit dans lui le monstre des sept mers* ! Les sept mers du voyage de Siddahpati, Syntipas, Sindbād, le marin : Océan Indien, Mer d'Oman, Golfe Persique, Caspienne, Mer Rouge, Mer Noire, Méditerranée. Muzafer Bizlim, Muzo, dit « o Phuro » (l'Ancien), écoute le Dieu de la Bible dont il entend en silence la voix. Il travaille, immobile et solitaire dans cette écoute surnaturelle, à ses poèmes et chansons, enregistrant au cours de la recherche sa diction sur des cassettes audios. Il la rythme de frappes sur le bois. Il rend en rires et joie chacune de ses trouvailles à la voix du Créateur. Le lexique rromani, d'origines indienne, persane, arménienne, grecque, géorgienne et chez lui aussi turque et slave du sud – mais aussi « muzesque »... est chaque semaine, depuis quatorze années, répertorié par lui alphabétiquement sur des petits feuillets manuscrits identiques rangés en piles de 50 ou 100. Chaque pile est fermée dans un sachet de plastique transparent, et toute dans un carton posé sur le haut d'une commode. L'ordonnement systématique de ce dictionnaire secret doit aboutir, à la formation définitive de la *Langue*, et sa *Révélation* au *Peuple* rrom : les habitants de la commune de Šuto Orizari, et ceux dispersés qui viendront recevoir l'enseignement. L'Ancien possède également un système de l'Histoire et de la Géographie inféré de ses travaux poétiques qui dessine une carte en mouvement : Inde bien sûr, Pakistan (*Pàk isi Than : C'est le lieu*), Irak (*iraki : ce soir*), Iran (*iran : retourne !*), Khoranipe, système dont le centre et le sens est l'Egypte, *Egipat* en serbo-croate, phonétiquement similaire au rromani Ekhipe : Union.

Alors la *Révélation* posthume sera de la *Langue* et de la *Terre*. Cheminement dans le *Verbe* depuis l'Union perdue en Egypte jusqu'à une *Jérusalem* Indienne. Kannaudj. En un point quelconque du tracé : Babylone. L'ancienne Bagdad saignée aujourd'hui par la Babylone nouvelle.

Rrom de cette Macédoine, dite politiquement *FYROM*, l'Ancien écrit en rromani de la poésie depuis son adolescence à la fin des années 60 dans la petite République Yougoslave Socialiste de Josip Broz, dit Tito. Il a interprété, jeune, ses chansons, *rromane gilă*, sur les scènes du pays qui

n'existe plus : à Ljubljana, Zagreb, Sarajevo, Beograd, Titograd, Prishtina, Skopje....

A 53 ans, il vit à charge avec une femme de six enfants dans la pièce unique d'une baraque, *Ulica Karbunica*, à Šuto Orizari, près de Skopje. Il faut la nuit tirer six couches de sous l'unique lit et s'allonger tous accotés. Par la fenêtre dessus le lit rentrent des oiseaux, ses enfants, petits, et ceux du voisinage qui y jouent le jour. Des chanteurs vedettes de Macédoine entrent, se déchaussent, par la porte de l'autre côté pour lui voler ou acheter des chansons. Une perruche dans une cage chante sous le plafond. Près de la porte, sous un poêle à bois où l'on cuisine et l'on se chauffe, la fille cadette coiffe la chevelure noire et brillante de la fille aînée. Elle est assise, épaules et cuisses blanches nues, et regarde ses lèvres rouges dans un petit miroir. « *Ker šukar* ». L'Ancien parle d'un feu, dont le foyer est l'os dans le bas de son dos, qui se propage jusqu'au torse, sous la peau, un feu qui lui rend la marche pénible et le fixe au travail assis au sol de la maison. Arthrose ? Un médecin le tuerait, mélangeant dans l'aiguille le remède au poison. Art-rose.

*Suvă kas te anposavén.*¹

Le 24 mai 1943, le médecin Joseph Mengele est nommé officier médical au dit « camp des Zigeuner » à Birkenau². Le réel y devient pareil au songe, au cauchemar dont on ne peut plus s'éveiller. De quoi la folie d'un seul alors est-elle le signe ? *Nothing but a tale...*

On entend les hommes et les femmes de Šuto Orizari dirent de Muzo qu'il est fou. « *O Muzo si dilo* »

Dans une cour, deux jeunes hommes prennent le café. L'un dit à l'autre « *Erati dikhlŭm e Phures. Lele, mo Phral ! Vov si dilino. Šun cerra so phendă manqe : kaj i lafi vudar si tar-o šudripe.* » Alors il se frotte tout le haut du corps et ajoute en soufflant comme s'il avait très froid « *sosqe VUUUUU-dar* ». Mais l'autre qui est un disciple de l'Ancien lui répond « *Žanav mo phral kaj si pharo te keres lafi leqa. Ama o Phuro naj dilo, si godăver, numaj lesqi godi si aver* ». Et le premier serrant son menton dans ses doigts « *Akana, halovav tut, phral!a ! Vov si les aver godi. Odolesqe si godi-aver* ».

Et tous sont émus à l'écoute de ses chansons ; et lorsqu'assis ensemble au seuil d'une maisonnette aux couleurs éclatantes, ils entendent la voix d'un des chanteurs vedettes, l'un d'eux parfois fait le silence pour que tous écoutent la profondeur et la beauté du texte original.

1. « Aiguilles afin de persuader ». Muzaffer Bizlim. Millenium Romano.

2. Raul Hilberg. La destruction des juifs d'Europe. Gallimard.

Nambia hem bragne telal o nangje patamà

*

Šuto Orizari, dit aussi et plus couramment Šútka, est connue comme la plus grande communauté d'habitation rrom au monde. Comme beaucoup d'endroits au monde, mais plus rarement pour rire, on l'appelle *le petit Paris* — la prononciation locale donnant *Parize*, l'Ancien, passant dans le rromani et éclatant le mot en fait *bar[i d]iz*, grande ville, au sens de Babylone, d'où *petit Paris* comme Babylonette. Il a également créé pour désigner le faubourg des grandes villes, le néologisme *gaviz*, contraction des mots *gav* (village), et *diz* (ville). Trente à quarante mille hommes, femmes et enfants y vivent. Le nombre de ses habitants a grandi considérablement après le tremblement de terre de 1967 qui a détruit la plus grande partie de la ville de Skopje, dite alors la Florence des Balkans, et fixé l'horloge de l'ancienne gare, vestige, à 5h15, lorsque les familles rroms des quartiers de la ville sont montées s'y réfugier. Parmi les Rroms, quelques Turcs, Albanais, et Bosniens, eux : exilés sans retour de la Guerre³ ; entre autres ; et d'autres, ayant fuit la Cossovie lors de la Guerre⁴, se sont installés aux bordures de Šuto Orizari formant des faubourgs du faubourg, tels que Briskina Buna.

Le *gaviz* surplombe la capitale de FYROM, sur le fleuve, en amont de la vallée du *Vardar*, ancien *Axios*, depuis le bas du *Mont Noir* qui monte doucement au Nord jusque la frontière de *Cossovie*. Au sud contre Skopje et dominant la ville, au début de la vallée, le mont *Vodno* où le pouvoir de Christ a pu après la Guerre⁵ poser une croix géante et qui s'éclaire la nuit. À l'est, l'horizon est relevé par le massif enneigé des *Montagnes pointues*. Depuis les rues montantes de Šuto Orizari, on voit, à marée basse du monde d'Allah, les commencements clairsemés de la ville, puis les minarets disséminés plus nombreux à l'approche du centre historique. Šútka, *gaviz* de Skopje est un faubourg éloigné au bout de la ligne de bus 19.

La langue dominante y est le rromani parlé en variantes dites Gurbet, Djambaz, Madjuri, Arli, Čergar, Thamar, Topanski... Une femme, épouse et mère, lit assise au sol à la terrasse sur un tapis, tandis qu'assis attablés les hommes, à l'un manque une moitié de jambe, mangent des graines et boivent le café, pouvoir mettre dix langues dans un mot. Et elle sourit.

Et les variantes sont plus ou moins mêlées selon qui les parlent de mots *gadjikane*⁶ ou de tournures rromani construites sur le *gadjikano*. *Je pense* :

3. 1992. Ex-SFRJ.

4. 1999. Cossovie.

5. 2001. FYROM

6. Langue majoritaire ou nationale.

jas mislam (pour *jas smetam*) d'où *Me mislinav*, Les *šifoniari* au teint très noir portent tous une moustache. Ils n'échangent rien avec les *gadje*⁷, seulement avec les Roms : leur parler seraait plus homogène que celui d'un Rrom qui descend en ville chaque aube à l'atelier d'assemblage d'une grande usine, entre mille autres. Tous les enfants, scolarisés, reçoivent l'enseignement public, à *Šuto Orizari* en *gadjikano* dont ils connaissent souvent la littérature de fond. L'homogénéité d'un parler, d'une variante variablement mêlée semble s'arrêter aux cercles externes de la famille, souvent à un quartier : un tronçon de rue, ou une intersection. Les Roms à *Šuto Orizari* se parlent toujours dans une sorte de langue qui pour l'observateur semble étrangère, mais pour eux n'est que l'expression commune de leurs flexibles diversités. L'Ancien revendique l'*arli*, qu'il dit être le plus originel, le plus proche d'une unité constante et homogène, à la fois passée et perdue. Le moins dégradé en somme. L'Origine est aussi bien perdue passée qu'avenir à retrouver : l'Origine est le sens et sa figure est le cercle, forme de la Vérité. Le délire lui-même est circulaire à l'image de Dieu. La vérité est inscrite depuis le point hors du monde de Dieu sans image sur les feuillets de l'Ancien, médium immobile, fixé assis par la douleur. Autour de lui tourne le monde : femme, filles, garçons, oiseaux, insectes, chiens, *ūtka*, Skopje, Yougoslavie, Zapad, l'Histoire, New York, les langues... La Vérité s'affaiblit ou se renforce à mesure qu'elle approche ou s'éloigne du centre. Chaque lettre est inscrite selon un dessin exactement identique à chaque occurrence. Une erreur dans la répétition du signe vaut pour une victoire du Néant.

Dans la *Semana*⁸, les hommes sont disposés sur des cercles concentriques par le derviche, plus ou moins éloignés du centre selon l'âge de leur vie. Ils tournent en rond et tournent sur eux-mêmes et leur tête tourne sur le rythme du chant, qui accélère. Le haut du corps descend très vite contre le sol et remonte dans l'instant vers le ciel. On ne distingue de chant plus que le ronflement très rapide et régulier des torsos, les bras s'ouvrent et se ferment, la gauche contre le ventre, la droite contre le cœur. Des garçons, très petits, dans un cercle infime au cœur de la danse, imitent les mouvements, ils relâchent par moments et rentrent dans l'ennui qu'ils occupent de querelles et de jeux et de rires. Deux belles adolescentes entrent du dehors dans le cercle secondaire, leur paupière douce recouvre une pupille qui brille par dessous, prennent les mains de petits hommes appliqués à l'acquisition d'une forme corporelle ; dans les cercles éloignées, près des murs, des portraits de prophètes et de sages anciens, armes et costumes, des hommes

7. Non-rrom.

8. La *Semana* est une pièce où ont les lieux des rites de l'Islam mystique.

adultes ralentissent le mouvement et changent de souffle, ils l'aggravent, ils l'assèchent et l'enfoncent dans la poitrine et l'humectent de liqueur pour cracher le tempo aux frappes des tambours. C'est l'image du monde dans la vision de Muzo, le prophète de la *Langue* et de la *Vérité*.

*

Notes sur la traduction

La traduction *littérale* d'un texte poétique du romani au français *écrase* le romani, tout spécialement dans les textes de recherche de Muzo.

La langue française écrite est ancienne, c'est une machinerie très complexe ; depuis la *scripta* commune aux langues d'oïl hétérogènes, jusque ses mouvements actuels, elle a une Histoire, liée à un pouvoir centralisé puissant (aussi bien qu'en conflit avec lui) organisant un peuple dans un territoire, et s'étendant de manière hégémonique dans sa langue à travers le monde. En produisant dans cette histoire un corpus monumental de textes littéraires, administratifs, diplomatiques, scientifiques, philosophiques, elle a acquis des capacités considérables d'expression d'affects et d'idées abstraites. Elle a été et demeure une langue de communication universelle.

La langue romani écrite est d'aujourd'hui ; l'élaboration d'une langue commune est en cours, rendue paradoxale, difficile et délicate, par la dispersion de ses locuteurs : un peuple sans territoire, et sans Etat, et ne voulant ni de l'un de l'autre, le plus souvent asservi et menacé dans sa survie par le pouvoir à la périphérie desquels il vit. Le romani actuel est toujours dans un état relatif d'effacement. Un autre obstacle majeur est l'hostilité des autorités en place qui tolèrent un romani un peu marginal et gentillet mais abhorrent toute idée de romani langue moderne de communication et de création.

Le rapport de ces deux états de langue est dissymétrique. L'une possède en quelque sorte une histoire supplémentaire à l'autre. 800 ans. Et la fixité d'une géographie.

La conséquence pour la traduction, c'est que, littérale, elle viderait le poème de sa force créatrice. C'est comme si l'on habillait un être d'un vêtement trop grand, flottant, rendant invisible le détail de sa physiologie, surtout ses muscles, ses nerfs, ses articulations. Or, l'effort vivant, organique, de création littéraire, aboutit dans une forme qui exprime justement la lutte de l'esprit et du corps du poète avec une langue qui est toujours un vêtement

trop étroit. Et dans le texte original de l'Ancien rien ne frappe plus que ce déchirement matériel de la langue, ces jointures défaites et la douleur physique de telles transformations.

Pourquoi écrire en rromani alors que tous les Rroms maîtrisent une ou des langues d'expression écrite plus ancienne ? Un Rrom raconte qu'il s'est décidé à réapprendre le rromani, oublié par lui, une nuit où il a vu, dans un état de rêverie consciente, une femme et une enfant de son peuple marcher dans un camp de la mort, alors que, la bouche sèche, il tentait en vain de construire la conjugaison du verbe être en s'endormant.

Ce rapport déséquilibré des deux langues à l'œuvre dans la traduction pose un problème sérieux. Pour restituer la forme poétique, le rromani au plus proche de sa force créatrice originale, la langue française doit nécessairement subir un traitement particulier, glisser sur des néologismes adroits ou maladroits, être réajustée, remise en cause. Les poèmes traduits qui suivent sont le début d'une recherche de ce traitement.

Pour avoir une idée, certainement approximative, de l'état de la langue Rromani actuelle, un locuteur français peut imaginer l'état de sa propre langue au XI^{ème} siècle, dans les régions d'Oïl, en la lisant.

Au XI^{ème} siècle, le français des langues d'oïl, comme le rromani actuel, s'étend de l'oral à l'écrit et se constitue en langue unifiée. La pratique poétique est intermédiaire entre oral et écrit, puisque les textes y sont récités ou chantés.

Muzafer Bizlim a une pratique très similaire puisqu'il compose aussi bien des chansons qu'il interprète ou fait interpréter à d'autres, que des textes silencieux. Et ces textes sont toujours composés avec le souci fondamental et constant du rythme et du son. Cette présence interne du chant n'a en réalité jamais quitté la véritable poésie écrite de tous les temps.

Chacun des poèmes traduits ici fonctionne comme une *incantation*, il est l'acte de modification par le Verbe d'un état initial maléfique, et le passage libérateur à l'état de paix.

Pierre CHOPINAUD

MILLENIUM RROMANO⁹

Malheurs afin de calomnier,
 Aiguilles afin de persuader,
 Et les supplices qu'ils infligeront,
 Des abots de fer enserrant les cols,
 occabre macabre, parure de mort,
 que toute coupe décore,
 Le fond liquidé de l'heur s'obscurcit ;
 « Où sont enfouis les droits sortis des désastres humains »,
 Avant la porte des cœurs
 déchirait le berceau des douleurs
 pour que la mort endorme du monde les scènes infâmes,
 les mains transies, ouvertes aux corps-
 -des tombeaux décaqués,
 que la flamme des feux de l'horreur
 s'éteigne dans les larmes de la dignité,
 Pas de secours aux yeux troués
 qui ont vu les mourants,
 Le diable a fixé sa grâce au cœur
 Des momies soufflées par la haine,
 Horreur,
 Honte, intolérable,
 La dent des temps empoisonnés
 Recommence : sempiternels malheurs,
 ceux que l'on connaît, ceux qui ont eus lieu,
 Cette braise est froide –nul ne se souvient de son âge,
 qui assassinait la grâce des coupables sans péché,
 On retourne les oreillers des morts à force de servir les décès,
 que reste t'il de ce rêve,
 Là-bas,
 les larmes rougissent du sang des hommes,
 Là-bas,
 des morts nul ne sait quel est le dernier,
 ni quel sera le premier

9. Le camp d'extermination de Jasenovac est créé en Août 1941, sur la Save, le long de la ligne de chemin de fer Zagreb-Belgrade, par le régime oustachi. 14599 roms y sont massacrés dans le camp III C. Les outils du massacre sont : armes à feu, armes blanches, marteaux. Ceux qui sont tenus en vie à l'arrivée meurent de mauvais traitement à la briqueterie, la scierie ou aux travaux d'irrigation du canal qui inonde les camps I et II en Novembre 1941.

*Là-bas celui qui va mourir ne demande pas pourquoi,
Là-bas,
Jadis du sommeil vénérable chacun disait ;
« en face de ma grâce je ne peux me retrouver ».*

*Aux rroms victimes du camp de concentration de Jasenovac. Croatie.
De tout mon cœur.*

ANGORS, LANGUEURS

*Angors et langueurs pour ensorceler,
angors, langueurs au-dessous de plante à nu,
l'éther ouvert ne couvre rien de nudité,
d'angors devinées nues dans une paume
de larmes nées,
pensif est le souffle à l'agreste qui dit
comme pensif*,
comme la bers inane qui ne berce pas
la foi des poètes,
comme le calme des victoires du lecteur
sur ces chansons
il trouve en lui les lois du souffle
et le ressuscite de quelque peine,
peine, écrite par le poète
et les angors, toutes les langueurs
qui menacent d'angoisse un cœur,
haine, mépris,
un cabot sous crin de loup en attire les cris-
-afin de périr hardi de ses hurlements feints,
qui peut pleurer sans larme,
qui chanter la gorge sans voix,
qui parler sans être la raison d'un bran de robot
et devenir une faille dans la force de l'homme,
oh, orphelins, bagatelles,
oh, du calme, turbulents,
oh, angorés, langoureux –vous beautés de chagrin
je vous garde dans mon cœur, parmi les délices*

je vous garde avec mes rires dont le nom est humain,
voici, votre orchestre muet
chant de chagrin, bien que sans son
que de vous rien ne reste...!
que de vous rien ne reste...!
que de vous rien ne reste...!

11.3.1973.

NAMBIA THAJ BRAGNE

(poezia)

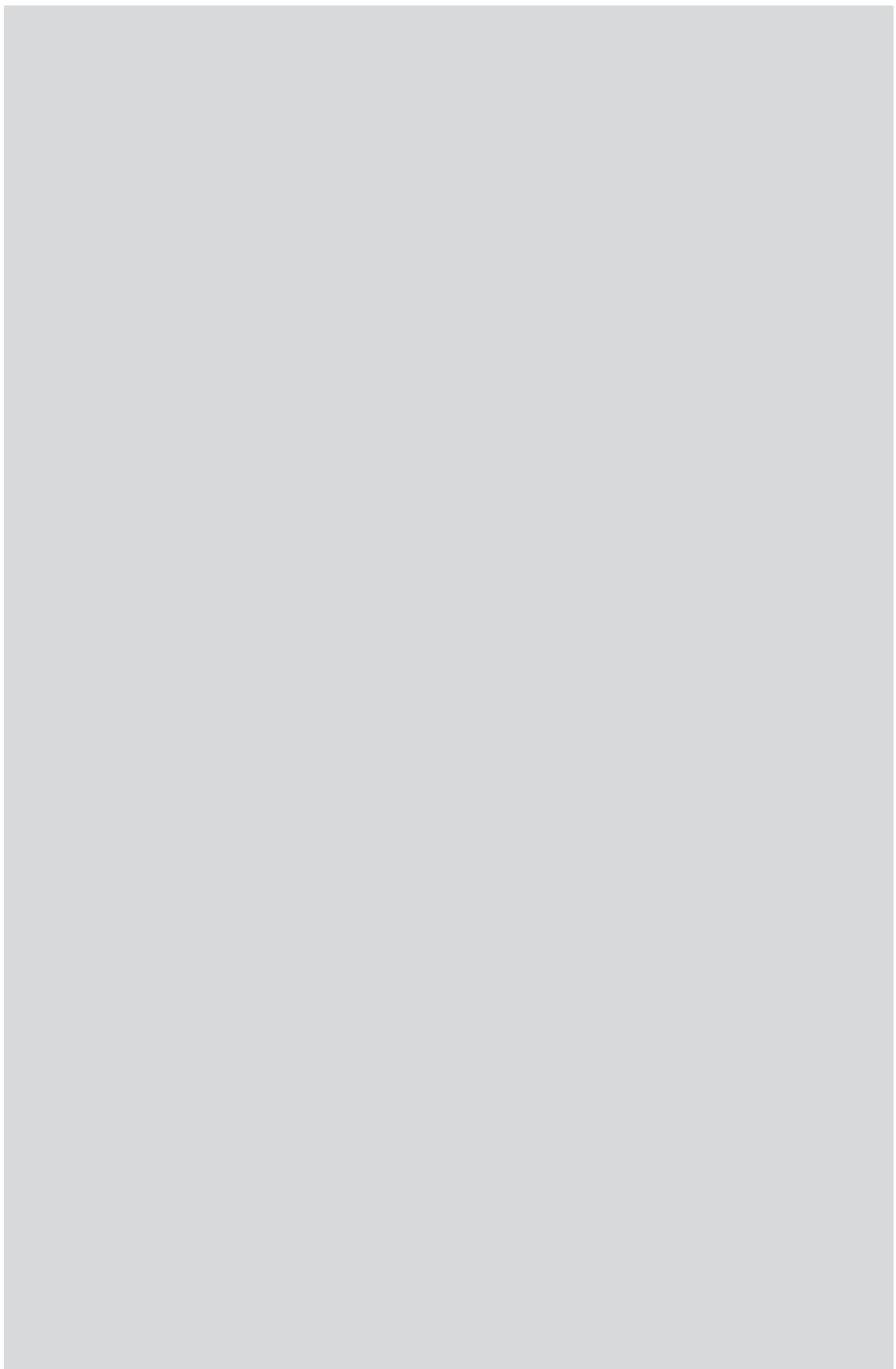
Nambia thaj bragne kas te armanden,
nambia hem bragne telal o nangje patama,
o phravdo majeo na ueharela ljaso taro o savio nangé,
taro o nangje nambia so ravusena ki buenik
gandalo' i tano o vogji baši i ~~ma~~ ^{hamisi asvi?} mairas
sar dombosli bijantb ki uvic so na bijanela la
e gijtaseskiri pakaj,
sar vintirakiri sastaj srite o drabino
akade gijtakoro
čokkonmaizaja te podel lestar vogjeskoro daxeko
te divdinel leske disavi malca
malca, so xraminela la o gijtasé
te o nambija thaj o čokkonmaide bragne
disave viloske fuxadnambe bintasen,
sar muntus hem plandja,
sar dukel pala ruveskiri bal fufel' ruvani basen-
-te ple kovavde civkibaske dijovela dastalo pes,
koi šaj te rovel bixo asva,
koi šaj te gijjavél bixangomé drifaja,
koi šaj te phenel čir tani i sadnax
thaj ano manuš te ovel ^{komputerikani seinga} prištakiri tindés, (tindés)
o, ljasorde narsajalen,
o, ljabjone biljabome,
o, nambjone hem bragnone - tumen malčame suzonjalen
dimpasava tumen šukaraja thaj baxtaja
taro mo vilo thaj mo vogji,
dimpasava tumen me ^{asavtara} so i lako' anav manuš
odole, tumape talorime orkestaréske
gijta malčade meka sa čhatzon
numa te nanengjon...! 11.3.1973 berš.
numa te nanengjon...!
numa te nanengjon...!

①

TUMULTE DE L'ÂME ; FRATERNITÉ IDÉALE

Je reconnais le sort du versificateur
dont le nom est poète,
je reconnais le chant d'amour
où l'on brosse le feu des frissons dans la soie
- d'une Mary Cherry prise de Don Juan,
je connais bien le lot des hommes de tous les âges
l'adage en le cœur : « hommes enrichissez-vous »,
je reconnais et je ne sais pas
et je feins de tout ignorer
je reconnais et pense que voici là
tout le peu que je sais,
le rythme du temps –il le fait sien,
je me sais du silence ignorant de mon âme,
de cette foi rancuneuse avec quoi je rends grâce
et deviens humble,
et j'augmente la balourdise
et me prive des grâces de la sagesse,
comment corrompre la douceur,
et de la l'amour des hommes
baiser ma seule bouque,
voici : je suis sec !
voici d'œuvres douces l'arrêt de mort
qui me traîne dans la haine,
me voici fou aux yeux
qui ont vu dans moi le monstre des sept mers,
parce que mon cœur a pari l'homme réaliste,
et le leur : l'idéaliste marri
je ravale l'amertume –leur donne la crème
de mon cœur,
crème de joie et crème de l'heur,
crème de sucres gais –de talent humain,
je donne
le mépris pour le miel,
le fiel pour des larmes de joie,
la dent pour l'amour éternel,
la fortune pour le luxe volage,
le tumulte de l'âme pour la fraternité idéale

In memoriam



In memoriam : Michel Aufray

Michel Aufray, professeur des langues d'Océanie à l'INALCO, spécialiste de linguistique comparative austronésienne et des langues du Pacifique, ainsi que des cultures orales, est décédé tragiquement le 22 août dernier dans un accident de la route alors qu'il rentrait de vacances en compagnie de Michel Perret, l'ancien président de notre association lui-même grièvement blessé.

Né à Mamers dans la Sarthe en 1949, Michel Aufray était un personnage marquant dans la vie des Langues Orientales, où il avait étudié avant d'y devenir chargé de cours puis d'occuper un emploi d'enseignant-chercheur à partir de 1984. Il avait été membre de nombreuses instances, conseils et commissions, de notre établissement (directeur du département Asie du Sud-Est, Haute-Asie, Pacifique ; membre du Conseil scientifique et de la Commission de la Recherche; membre de la Commission des spécialistes) et il siégeait au conseil d'administration de l'Association des Anciens élèves.

Au delà de ses activités de professeur, il jouait un rôle important dans la participation de l'INALCO à la mise en œuvre des accords de Matignon sur la Nouvelle Calédonie. Il était connu et apprécié sur le territoire pour son travail sur l'expression kanak.

Son cours de linguistique (dans le cadre de la licence TAL) attiraient des étudiants de diverses sections de toutes implantations de l'INALCO ; il apparaissait « comme un enseignant phénoménal, passionné et drôle. On allait toujours avec le sourire à son cours ».

« Si les langues vernaculaires sont enseignées, aujourd'hui en Calédonie (...), c'est grâce au travail de Michel, qui a secondé puis continué le mien. » Le compliment vient de Jacqueline de La Fontinelle, qui a elle-même pris la succession scientifique des Leenhardt, père et fils, Maurice et Raymond. C'est dire l'importance des travaux de Michel Aufray.

Depuis plus de vingt-cinq ans, il voyageait régulièrement entre Paris et Nouméa, où une première mission l'avait conduit en 1982, en tant que responsable scientifique de l'institut culturel mélanésien. Et cela fut tout sauf un hasard. La petite histoire raconte qu'étudiant, il se destinait initialement à une carrière liée à l'étude des langues scandinaves (norvégien, suédois, islandais); quand il s'inscrivit, à 21 ans, en cours d'ajié, la langue de Houailou. À l'époque, il n'avait pas la moindre idée du lieu où se parlait cette langue. Le jeune étudiant voulait simplement relever un défi que lui avaient lancé des camarades.

Ce coup de tête se muera vite en passion pour l'ajië et les langues océaniques puisqu'il passa un diplôme bilingue de langues océaniques (houailou – tahitien) puis un troisième cycle en linguistique générale. Et cette passion l'amena, après dix ans comme technicien au CNRS puis la responsabilité scientifique de l'Institut culturel mélanésien et de directeur scientifique de l'Office culturel, scientifique et technique canaque (1982-1984); à devenir finalement professeur des universités à l'INALCO de linguistique et littérature du Pacifique. Depuis l'ouverture d'une filière de langues et cultures régionales à l'université de Nouvelle-Calédonie, en 1999, il assurait des missions de formation deux fois par an. Il était très apprécié de ses collègues et des étudiants en langues kanak, dont il encadrait systématiquement les mémoires et les thèses.

Son œuvre est très riche, avec une orientation sur les langues et littératures orales du Pacifique :

- Enquêtes de terrain en Nouvelle-Calédonie, en Polynésie française et dans l'archipel du Vanuatu, sur les îles Anatom, Espiritu Santo et Maewo;
- Phonologie et description grammaticale de l'anecom (Archipel du Vanuatu), thèse de doctorat de 3^e cycle, non publiée, 1981;
- Lexique zoologique et botanique anecom-français, Paris, INALCP, 1987, (multigraphié);
- La ceinture de pourpre, émergence de l'épopée polynésienne, in Cahiers de Littérature orale, 32, 1993;
- Le corps de la parole: une nouvelle approche linguistique, in Mwâ Vée, 6, 1994, Nouméa; (avec J. de La Fontinelle)
- La comparaison dans les langues d'Océanie: rupture, rapprochement, éloignement, in Faits de langues, 5, 1995; (avec J. de La Fontinelle, J. Lynch, P. Tepahae),
- Anejom Dictionary, Pacific Linguistics, The Australian National University, Canberra.

Dans le cadre de la célébration du bicentenaire des Langues orientales, il avait assuré avec Michel Perret la direction, de l'ouvrage collectif Cuisines d'Orient et d'ailleurs, Grenoble, Ed. Glénat, 1995.

Témoignage de Pierre Guinot extrait du blog de Dominique Autié :

La vie de Michel Aufray se déroulait tantôt sur des îles perdues où il recueillait, comparait, sauvait des traditions orales; tantôt dans un appartement de bibliophile, d'herboriste, de hanteur de brocante où l'incunable voisinait avec le kitsch. Le genre de gars avec qui tout risque d'arriver à tout moment. Vivant antidote à toute arrière-pensée louche. Mousquetaire gros. D'Artagnan putto. Infinie délicatesse et invective toute prête. Musique de foire et Alfred Deller. Mais c'est assez d'oxymores. Non, ce n'est jamais assez : le baroque, c'est ou le vide, ou l'ajout. Cas d'école donc pour les thèmes aujourd'hui entrelacés : érudition, baroque, bien pensance, savoir et supports, vanités.

(les sources de ce document sont diverses : souvenirs personnels des rédacteurs, Journal « les Nouvelles Calédoniennes », site Internet de la Section de langues océaniques de l'INALCO, forum interassociatif des étudiants de l'INALCO)

Disparition de Michel Aufray

Michel Aufray, Professeur de langues océaniques à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, nous a quittés le 22 août 2007 dans un stupide accident d'automobile alors que, plus que jamais, il préparait des projets, tant pour sa vie personnelle que pour ses enseignements et ses recherches. Comme nous nous connaissions depuis plus de trente cinq ans, lui et moi, et que je pense pouvoir dire qu'il était en France mon meilleur ami, je suis heureux de voir que les anciens élèves tiennent à lui rendre un dernier hommage.

Bon vivant, appréciant la bonne chère et les bons vins (il est, avec Michel Perret, un des éditeurs scientifiques du livre « Cuisines d'Orient », paru en 1995), Michel Aufray, dont les qualités et les compétences scientifiques n'étaient plus à prouver depuis longtemps, savait aussi parfois se moquer de lui-même, avec un humour parfois dévastateur : ne déclarait-il pas, après qu'il eût succédé à son maître, Jacqueline de la Fontinelle, au poste de professeur qu'il occupait lors de son décès, qu'après avoir été « Maître de conférence », il se trouvait désormais « bien en chaire » ? Son esprit se reflète tout entier dans ces deux bons mots.

Michel Aufray avait avant tout une passion pour l'enseignement. Il se dépeçait sans compter, assurant d'ailleurs bien plus d'heures de cours qu'il ne l'aurait dû. Ses qualités de pédagogue, qu'il prodiguait dans des matières allant de l'ethnologie à la linguistique océanienne en passant par le bislama, attiraient en foule les étudiants dans ses classes. C'est ainsi par exemple que son initiation à la linguistique faisait salle comble et rassemblait des étudiants venus de toutes les langues de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, lesquels n'hésitaient pas à parcourir tout Paris et même la banlieue pour l'entendre.

Comme bon nombre d'entre nous, le parcours universitaire de Michel Aufray a été atypique. Il s'était d'abord passionné, tout en suivant des cours d'Histoire, pour les langues et les cultures scandinaves : suédois, norvégien et islandais n'avaient pas de secret pour lui, et il savait encore, plus de trente ans après, réciter par cœur des sagas islandaises. Sa culture était immense, les littératures française et allemande l'accompagnaient depuis son adolescence ; cet éclectisme originel n'est sans doute pas pour rien dans la carrière qu'il a faite, après être passé par l'INALCO, en Océanie puis dans notre institut.

C'est en découvrant les langues et les cultures océaniques ainsi que la linguistique que Michel Aufray a vraiment trouvé sa voie. Remarqué par André-Georges Haudricourt dont il fut pendant des années le secrétaire scientifique, il fut envoyé au Vanuatu pour y étudier la langue d'Aneityum, sujet de sa thèse de troisième cycle. C'est à cette occasion que, gourmand de langues, il apprit également le bislama qu'il devait par la suite faire entrer dans la longue liste des idiomes enseignés à l'INALCO. Ce premier contact avec les peuples de Mélanésie le conforta dans sa passion pour la région et sa culture.

Avant, et même pendant, ce qu'il est convenu d'appeler « les événements » de Nouvelle Calédonie, il travailla au Centre culturel kanak de Nouméa où sa connaissance des langues comme son intérêt pour les hommes qui les parlent firent parfois de lui un mouton noir aux yeux de la communauté d'origine métropolitaine. C'est néanmoins cette proximité culturelle et affective avec le peuple kanak qui ont fait de Michel Aufray, comme avant lui Maurice Leenardt et Jacqueline de la Fontinelle, la référence scientifique sur la Nouvelle-Calédonie, tant en France que sur le Territoire.

Sa thèse d'État, soutenue voici six ans, et qui lui a valu d'être très vite nommé professeur, intitulée « le Rat et le Poulpe », est une étude magistrale des mythes et légendes (il n'aurait pas aimé que j'emploie ces mots) de

fondation des communautés tant polynésiennes que mélanésiennes dans les îles que les navigateurs découvraient au cours de leurs périple maritimes : elle couvre le Pacifique tout entier, du Vanuatu à l'Île de Pâques et passant par les Samoa, Fidji et Hawaïi. C'est donc à juste titre que ce travail est aujourd'hui unanimement considéré comme une référence incontournable.

L'érudition de Michel Aufray, ses vastes connaissances scientifiques dans le domaine sur lequel il travaillait ne l'ont pas empêché de se vouer également à la direction des travaux de recherche de nombreux étudiants, tant métropolitains que calédoniens : son décès les a laissés dans le désarroi, et il convient ici de saluer tous ses amis et collègues qui ont accepté de poursuivre la direction de ces doctorants. Il était aussi, bien entendu, le pilier de la collaboration scientifique entre l'INALCO et l'Université de Nouvelle Calédonie, où il se rendait, deux fois l'an, pour assurer des cours.

La perte, on le conçoit aisément, est inestimable, tant du point de vue humain que scientifique. Michel Aufray fourmillait de projets qu'il n'aura pas eu l'occasion de mener à terme mais que ses notes comme les données qu'il conservait dans son ordinateur permettent de mesurer. Tous ses amis, collègues et étudiants souhaitent bien entendu que cet œuvre inachevé puisse être poursuivi : nous préparons donc le projet d'une association qui aurait pour but de porter à la connaissance de la communauté scientifique les travaux qu'il avait entrepris. Ce sera notre façon de lui rendre un ultime hommage.

Gilles DELOUCHE

« J'appris la nouvelle de la disparition de monsieur Aufray la veille au soir d'un examen important de linguistique : la nouvelle me terrassa. Seule l'idée de notre université orpheline d'un de ces plus précieux porteurs du flambeau de la transmission du savoir me hantait l'esprit.

« Quelle perte, quelle perte de connaissances, quelle perte humaine », cette phrase défilait en boucle dans ma tête où tous les souvenirs d'une année de cours d'initiation à la linguistique se bousculaient... Le souvenir de son premier cours où je me demandais où j'avais atterri : j'étais un étudiant sérieux, prêt comme à mon habitude à ingurgiter ma dose de connaissances et j'y avais découvert un professeur ponctuant son cours de

blagues et d'anecdotes toujours appropriées au sujet. J'étais sorti du cours perplexe en me demandant si je n'allais pas plutôt suivre un autre cours. Et puis, dès le lendemain, monta un léger sentiment de manque, sentiment qui s'amplifia en relisant le cours de la veille. C'est ainsi que naquit cette fameuse attente du mercredi pour savourer le cours de monsieur Aufray car, avec lui, jamais on n'entrait dans le cycle de l'étudiant « s'asseoir en cours, ingurgiter des connaissances, partir vers un autre cours ». Avec lui, on savourait la linguistique, on se délectait de ses nombreuses touches d'humour et de ses précieuses anecdotes : certaines savamment préparées et d'autres improvisées avec talent. Monsieur Aufray était de ces professeurs qu'on n'oublie pas, qui nous marquent à jamais : il avait cette incroyable capacité à nous transmettre sa passion en nous répétant « ce n'est qu'une initiation à la linguistique ici, je suis simplement là pour vous montrer les différents domaines qui existent, pour vous transmettre le virus de la linguistique ». J'avais gravé en moi l'image d'un homme aimant la vie et voulant tout faire pour que ses semblables l'entourant l'aime tout autant.

J'obtins finalement mon examen et acquis ainsi le droit de poursuivre mes études en linguistique informatique et, désormais, chaque fois que lors d'un cours, est évoqué un thème dont monsieur Aufray m'avais parlé, je pense à lui et le remercie pour tout ce qu'il m'a donné. Grâce à lui, je suis habité par ce virus de la linguistique.

En écrivant ces mots me revient le souvenir d'un printemps à admirer son incroyable capacité à nous produire un à un, pendant deux heures, tous les sons que l'être humain peut réaliser : toute personne ayant vécu ses incroyables moments à l'écouter chanter avec joie des « aba, ada, atha » ne peut oublier un tel homme. Je me souviens également qu'il nous répétait avec envie après ces efforts vocaux « Il faudrait m'offrir une bière ». L'idée m'effleura mais je n'osai pas franchir le pas... Dorénavant, telle la madeleine de Proust, une pensée émue en son hommage m'envahit lorsque j'en déguste une, et je le remercie alors chaleureusement pour tout ce qu'il m'a transmis. »

Mathieu FALCO
(Finlande)

In memoriam

Odile Kaltenmark, née Weiller a vu le jour à Christiana (ex-Oslo) en Norvège le 9 mars 1912. Elle vient de s'éteindre le 30 septembre dernier à l'âge de 95 ans.

Diplômée de l'Ecole des Sciences Politiques (section diplomatie) en 1933, brevetée de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes en 1938, elle fut également titulaire d'une licence de lettres de l'Université de Paris en 1943.

Après avoir été rédactrice auxiliaire au Musée Cernuschi de 1942 à 1947, elle enseigna au Centre d'Etudes Sinologiques de Pékin de 1947 à 1953. Elle se trouvait dans la capitale chinoise aux côtés de son époux, le grand Max Kaltenmark, illustre spécialiste du taoïsme.

Devenue Odile Kaltenmark, elle a enseigné à l'INALCO le chinois classique en qualité de chargée de conférences de 1960 à 1962, chargée de cours de 1962 à 1965 puis maître assistant auxiliaire de 1967 à 1977. Cette en cette dernière année-là qu'elle a fait valoir ses droits à la retraite.

Auteur d'un « Que sais-je ? » sur la Littérature chinoise - Paris, PUF, 1948 (4^{ème} édition en 1977) et du Catalogue raisonné d'images populaires de la Bibliothèque Nationale - Paris, 1955, elle a écrit plusieurs articles parus dans des dictionnaires et autres encyclopédies.

Elle a collaboré également à la rédaction des ouvrages suivants :

- Littérature religieuse (textes choisis), Paris, Armand Colin 1949
- Aspects de la Chine (3 volumes) Paris, PUF 1959
- Anthologie de la poésie chinoise classique chinois, Paris, Gallimard, collection « Connaissance de l'Orient » 1962

Nous laissons le dernier mot à Odile Kaltenmark en reprenant ce qu'elle nous livrait au sujet du poète chinois Li T'ai po, de la dynastie des T'ang, le plus connu des occidentaux :

« Ses poèmes, relativement peu encombrés de réminiscences érudites, sont peut être plus traduisibles que ceux de la plupart des autres poètes chinois ».

Ses thèmes favoris, le vin libérateur, la fuite du temps, l'amitié, n'ont rien d'original ; ce sont ceux d'un grand nombre d'autres poètes. Mais il les traite avec une verve, une originalité, une maîtrise de la langue, merveilleuses. Tour à tour mélancolique ou joyeusement insouciant, il sait évoquer en quelques vers un paysage, une atmosphère, avec une extrême sobriété de

moyens. D'autres poèmes ont un caractère narratif ou même épique, ce qui est assez exceptionnel dans la poésie chinoise ».

Françoise MOREUX

Pierre Messmer

La disparition de Pierre Messmer le 29 août 2007, à l'âge de 91 ans, a donné lieu à des louanges unanimes. Les chroniqueurs ont retracé les étapes d'une carrière exceptionnellement riche et diverse au service de la France.

Héros de la France libre, *tête froide, très courageux* (de Gaulle), Pierre Messmer avait *reçu sur son front, à la naissance, une goutte d'or, celle qui permet à l'homme promis à un grand destin de traverser toutes les épreuves* (Maurice Druon, discours de rentrée à l'Académie française, octobre 2005).

L'ancien ministre des Armées du général de Gaulle (1960-1969), puis Ministre d'Etat et enfin Premier ministre de Georges Pompidou (1972-1974) a écrit plusieurs livres relatant les événements dont il avait été l'acteur ou le témoin direct. Leur lecture, pleine d'intérêt, est servie par une expression claire, précise, fluide. Le premier, *Après tant de batailles ... , mémoires* -Albin Michel 1992, est aussi le plus complet. Cependant, si à cette date, Pierre Messmer n'exerçait plus de mandats électifs nationaux (il a été Député de la Moselle de 1968 à 1988) ni locaux (Maire de Sarrebourg de 1971 à 1992, etc.), il allait vite être appelé à d'autres fonctions prestigieuses, parmi lesquelles : président de l'Institut Charles de Gaulle (1992-1995), membre de l'Académie Française (1999), Chancelier de l'Institut de France (1998-2005), Chancelier de l'Ordre de la Libération.

Dans les courriers des lecteurs ou sur Internet, on a pu lire que certains lui imputent une responsabilité particulière dans le drame des harkis, à l'indépendance de l'Algérie. C'est méconnaître que le Général de Gaulle décidait lui-même de la politique Algérienne sous tous ses aspects et avait nommé pour la mettre en œuvre un ministre des Affaires algériennes (Louis Joxe). Le Général considérait que *la France ne doit plus avoir aucune responsabilité dans le maintien de l'ordre après l'autodétermination* (cité par Alain Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Fayard 1994). Pierre Messmer a cependant été lui-même très affecté par le drame et s'est toujours reproché de ne pas

l'avoir anticipé, ni suffisamment mis en garde le Général. Bien qu'ayant beaucoup voyagé après son départ du gouvernement, il n'est plus jamais retourné en Algérie.

Après 1945, Pierre Messmer avait pu réaliser sa vocation et entrer dans la carrière à laquelle il s'était préparé, l'administration coloniale : *J'aimais ce métier à aucun autre pareil ... une administration d'une qualité exceptionnelle...*

Reçu en 1934 au concours d'entrée à l'Ecole Coloniale, à l'âge de 18 ans, il en sortit breveté en 1937. L'école était devenue entre-temps Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer (ENFOM). Parmi les cours communs de la section Africaine et Malgache, la sienne, figuraient l'étude du Malgache et d'une langue Africaine. Pierre Messmer était donc également diplômé de Langues O' (Malgache 1937). Les connaissances linguistiques acquises pouvaient en effet être d'un intérêt certain dans l'approche et la compréhension de sociétés très exotiques et de tradition essentiellement orale.

Pierre Messmer gravit très rapidement tous les échelons de la hiérarchie administrative de la FO.M. Il joua auprès de Gaston Defferre un rôle actif dans la préparation de la Loi-Cadre (23 juin 1956), étape décisive vers l'autonomie des territoires d'outre-mer. Retourné dès avril 1956 sur le terrain, il assura sa mise en œuvre comme haut-commissaire au Cameroun, puis Haut-commissaire général de l'Afrique Equatoriale Française et enfin Haut-commissaire général de l'Afrique Occidentale Française à la veille des indépendances, avant d'être appelé au gouvernement par le Général de Gaulle.

Longtemps après son départ de l'exécutif, Pierre Messmer était encore souvent consulté au sujet des relations de la France avec les pays d'Afrique Noire. Son rôle dans la préparation des esprits à la dévaluation du Franc CFA (janvier 1994) a été significatif. Plus récemment, il avait discrètement critiqué les « Accords de Marcoussis », qui n'ont pas empêché le désastre Ivoirien.

Parmi les hommes politiques ayant eu une expérience du gouvernement de la France, Pierre Messmer était le dernier des gaullistes historiques et le meilleur connaisseur de l'Afrique.





